Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

coll spec

POÉSIES

DU PERE

DU CERCEAU.

TOME II.

POÉSIES

DU PERE

DU CERCEAU.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME II.

A PARIS,

Chez EUGÈNE ONFROY, Libraire, rue du Hurepoix, près du pont S. Michel, n° 17.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

Mr. d'Aw

Universitäts

PQ
1794
.D67
1785
v.2
Québec

FABLES ET CONTES.

FABLE I.

LES DEUX FOURMIS.

De prévoyante et sage économie
La fourmi tient académie;
Elle l'enseigne en cent façons;
Mais peu de gens prennent de ses leçons.
Or, quoique la fourmi rarement se débauche,
Il en est quelquefois telle qui prend à gauche.
C'est ce que fit dans un certain canton
Fourmi plus friande que sage;
Elle escamota, ce dit-on,
Allant maintes fois en dommage
Chez le seigneur de son village,
Un peu de sucre, un peu de macaron,

Biscuit, conserve, écorce de citron,
Ainsi du reste; et joyeuse et gaillarde,
De ces bonbons thésaurisa,
Serra le tout, et s'amusa,
Comme l'on dit, à la moutarde.
Toute fière de son butin,
La bonne dame, un beau matin,
Court sans tarder chez sa voisine,
Qui plus économe et plus fine,
De froment et d'autre bon grain
Avoit rempli son magasin.
Eh bien, dit-elle, ma commère,
En l'abordant d'un certain air,
Comment vont vos greniers pour le quartier d'hiver?
Assez bien, dit l'autre, et j'espère
Que durant le tems des frimats
Le grain, s'il plaît à Dieu, ne nous manquera pas.
Du grain, bon Dieu, du grain! y pensez-vous, ma chère?
Eh fi! du grain! qu'on a chez vous
Le goût bourgeois et l'ame roturière!
Il est des mets plus nobles et plus doux:
Pour moi j'ai force succrerie,
Et passerai l'hiver très-délicatement.
Ah! grand bien fasse à votre seigneurie,
Répondit l'autre doucement:
Du reste, excusez, je vous prie,
Petit mercier, petit panier,
Plus loin ne va mon industrie;

Chacun remplit comme il peut son grenier.
L'automne vint, il plut, et le tems trop humide
Fondit le sucre, et le rendit liquide;
Adieu conserve, adieu biscuit;
Tout fut fricassé, tout fut cuit.
Bien ébahie et bien embarrassée
Fut la dame aux bonbons, voyant en un moment
Sa marmite ainsi renversée.
Chez sa voisine elle court promptement,
La larme à l'œil, baissant l'oreille,
Et lui conte son accident.
J'ai tout perdu, dit-elle en l'abordant;
Assistez-moi de grace, à la pareille;
Un peu de grain, pas plus gros que cela...
A vous du grain, dit l'autre, eh fi! quelle foiblesse!
Ne rougissez-vous pas de ce goût bourgeois-là!
Jeûnez, ma bonne amie, et soutenez noblesse.

C'est être dupe sotement
De placer l'agréable avant le nécessaire:
On se passe de l'un tellement quellement;
Pour l'autre, c'est une autre affaire.

FABLE II.

L'AGNEAU NOURRI PAR UNE CHÈVRE.

Un pauvre agneau, par un sort déplorable,
De sa mère en naissant se vit abandonné ;
Mais une chèvre charitable
Recueillit, allaita le pauvre infortuné,
Comme si d'elle il étoit né.
L'agneau reconnoissant, aux champs comme à l'étable,
La suivoit avec soin. Tu te méprends, Thibaut,
Lui dit un chien, prends garde au poil et considère,
La chèvre que tu suis ne fut jamais ta mère.
Je sais ce que je fais, répondit-il tout haut,
Et n'examine point comment ma mère est faite,
Ma véritable mère est celle qui m'allaite.

FABLE III.

LE RAT ET LE RATON.

Un vieux rat, au lit de la mort,
A son fils qui pleuroit et se lamentoit fort,
Pour testament tint ce langage :
Je te laisse, mon fils, assez ample héritage ;
De noix, de fromage et raisin
Tu trouveras plein magasin :
Jouis de mes travaux : si tu veux être sage,
Quand tu vivrois cent ans encore, et davantage,
Tu n'en verrois jamais la fin ;
Mais prends garde à la friandise,
C'est un écueil : les lardons gras
Presque toujours sont de la mort-aux-rats.
Fuis, n'en approche en nulle guise,
Sinon, je te le prophétise,
Pauvre raton, tu périras.
Le ciel te garde et t'en préserve !
Disant ces mots il l'embrassa,
Et dans le même instant le bon homme passa.
Le fils, maître des biens qu'avoit mis en réserve
Son cher papa défunt, d'abord s'en engraissa ;
Mais tôt après trouvant la chère trop bourgeoise,
De fromage et de noix enfin il se lassa.
Voilà donc mon galant qui s'écarte, et qui croise

Sur tous les lieux des environs,
Croque morceaux de lard, et les trouve fort bons.
Parbleu! se disoit-il, mon bon homme de père
Avec ses rogatons faisoit bien maigre chère:
Vive la guerre et les lardons!
Avint qu'un jour dans une souricière
Il découvrit en battant le pays,
Morceau de lard des plus exquis.
Bon! dit-il, tu viendras dans notre gibecière.
Le trou lui fut pourtant suspect, et lui fit peur;
J'ai même lu dans un fort bon auteur,
Qu'il recula quatre pas en arrière.
Mais le lardon, comme un fatal aimant,
Le forçoit, l'attiroit à lui si doucement,
Qu'après bien des façons le pauvret s'en approche,
Et le flairant de près y porte enfin les dents:
La bassecule se décroche,
Et tombant l'enferme dedans.
Le voilà pris, que va-t-il faire?
Il en mourut, à ce qu'on dit:
Le papa l'avoit bien prédit.

Avis, prédictions qui ne servent de guère!
Quel fils ne se croit pas plus sage que son père?

FABLE IV.

LE MÉDECIN.

Un médecin fort à la mode,
Et que de toutes parts on venoit consulter,
Dans tous les maux divers qu'il avoit à traiter,
Suivoit toujours même méthode.
Il saignoit, il purgeoit, mais indifféremment.
Ce qui guérissoit l'un, et le tiroit d'affaire,
Envoyoit l'autre au monument.
Il demandoit comment cela se pouvoit faire?
Ami, lui dit quelqu'un, en voici la raison.
Ce qui soulage tel, est pour tel un poison :
La constitution du malade en décide.
Voulez-vous dans votre art agir utilement?
Que ce soit le tempérament
Qui vous détermine et vous guide.

Pour les maux de l'esprit, comme pour ceux du corps,
Il est des médecins qui n'ont qu'un seul système :
Le mal paroît le même au dedans, au dehors ;
Mais le sujet n'est pas le même.
Qui veut réussir dans cet art,

Je dis même en morale, il faut qu'il étudie
Son malade jeune ou vieillard,
Encor plus que la maladie ;
Sinon tout ce qu'il fait, il le fait au hasard.

FABLE V.

LE CHIRURGIEN.

Du médecin je passe au subalterne : honneur,
Comme l'on dit, à tout seigneur!
Un homme fut blessé dans certaine querelle.
La blessure étoit grande ; et vîte l'on appelle
Chirurgien expert. Il en vient sur le champ
Un des plus consommés : il examine, il sonde ;
Et trouvant que la plaie étoit grande et profonde,
Aussitôt d'un ciseau tranchant
Il l'élargit encor, coupant à droite, à gauche,
Comme fait dans un pré le moissonneur qui fauche.
Eh! mon ami, lui dit quelqu'un, cessez,
Ne coupez plus, je vous conjure :
Vous tuez le malade en outrant sa blessure ;
Elle n'est que trop grande, et vous l'agrandissez!
Plus je coupe, dit-il, plus j'avance la cure.
Faute d'avoir donné des coups assez profonds,
Le loup reste souvent renfermé dans l'étable.
Pour guérir une plaie il faut aller au fonds :
Le plus cruel alors est le plus charitable.

FABLE VI.

LE SINGE ET LE CHAT.

GILLES, singe de son métier,
A Raton, chat prudent, faisoit sur ses souffrances
Maintes et maintes doléances :
Au logis, disoit-il, nul ne me fait quartier.
Qu'est-ce qu'en moi pourtant ils trouvent à redire ?
Je suis de bonne humeur, et je les fais tous rire.
Ton métier, répondit Raton,
N'est, selon moi, ni beau ni bon.
Tu pinces et tu mords, et si tu le remarques,
Il n'est aucun dans la maison
Qui, non pour une fois, n'ait porté de tes marques.
Autre grief : tu contrefais les gens ;
En cela tu crois plaire, et ne plais à personne :
Tel en rit sur autrui, qui te la garde bonne
Lorsque l'on rit à ses dépens.

Talent très-dangereux, sur quoi que l'on se fonde,
Que celui de railler ! Gilles, c'est une loi,
Met tout le monde contre soi,
Qui fait du mal à tout le monde.

FABLE VII.

LA LIONNE ET LE RENARD.

En mère tendre et fidelle,
La lionne de sa mamelle
Allaitoit son petit fan.
Il devoit dominer sur toute la contrée.
S'il vit, dit le renard, avant qu'il soit un an,
Nous deviendrons sa proie et sa curée;
Parons le coup adroitement.
Il va donc lui-même en personne
Trouver sa majesté lionne:
Et qu'est ceci? dit-il, d'un air d'étonnement,
Quoi! votre majesté donne à sa géniture
Une si foible nourriture?
C'est l'élever trop mollement.
Daims, chevreuils, biches, cerfs, moutons de haute laine
Doivent être l'unique et solide aliment
D'un fan né pour régner dans cette vaste plaine.
Pour un généreux prince issu de votre flanc,
Le véritable lait, Madame, c'est du sang.
Dupes de notre orgueil, tout conseil qui le flatte
Est toujours sûr d'être écouté.
Celui-ci fut exécuté.
La complexion délicate

Du jeune fan qu'on cessa d'allaiter,
A ces solides mets ne pouvant résister,
Le fan crève : voilà ce que gagna la mère.

Combien de gens pensent bien faire,
En pressant l'esprit des enfans!
Un père dit : tenez, mon fils n'a que sept ans;
Il m'étonne par sa mémoire;
Il sait la fable, il sait l'histoire :
Et que ne sait-il pas, selon ces bonnes gens!
Mais comment prétend-on que son esprit digère
Ce qu'on y fourre en l'étouffant?
On tue, hélas! le pauvre enfant,
Ou l'on en fait un fils aussi sot que son père.

FABLE VIII.

L'AIGUILLE ET L'ÉPINGLE.

L'AIGUILLE et l'épingle, dit-on,
Toutes deux sur un peloton
Disputoient de leur excellence.
Et d'où vous vient, ma mie, une telle insolence,
Disoit l'aiguille ? Vous ! vous perdez la raison
De vouloir avec moi faire comparaison.
Sommes-nous donc en même passe ?
Tous les jours pour marquer combien
Chose que l'on dédaigne est méprisable et basse,
Une épingle, dit-on, vaut mieux ; et l'on dit bien.
Peut-être encor vous fait-on grace
De vous mettre au-dessus de rien.
Pouvez-vous sans rougir, ou sans mourir de honte
Voir les ouvrages que je fais ?
Voyons les vôtres, ça, montrez, qu'on les confronte
Avec mes plus foibles essais :
Considérez ces points si fins et si parfaits,
Dont le prix, en tout tems très-haut, tous les jours monte,
Et dont tous vos efforts n'approcheront jamais ;
N'est-ce donc rien à votre compte ?
Les princesses pourtant qui brillent sous le dais,

Doivent à ces secours leur plus noble parure :
Quelque agrément que sur leurs traits
Ait pu répandre la nature,
Si l'on ne voit briller mon art dans leur coiffure,
On sait ce que souvent en perdent leurs attraits.
Il m'en coûte, il est vrai, des veilles et des peines ;
Mais quand je n'en pourrois tirer d'autre profit,
C'est pour des Princesses, des Reines
Que je travaille, et cela me suffit.
Que dis-je ! l'on a vu des Reines, des Princesses
S'occuper de moi seule, et se faire un honneur,
En me prêtant leur main, d'ennoblir mon labeur.
La plus sage enfin des Déesses,
Pallas, qui, comme on sait, préside à mes travaux,
Témoigne assez ce que je vaux :
Et vous osez encor, petite fainéante,
Contester avec moi, trancher de l'importante ?...
L'épingle interrompant lui répondit : Tout doux,
Avec vos Princesses, vos Reines
Qui partageoient jadis vos veilles et vos peines,
A quel tems nous rappelez-vous ?
Au tems de la Reine Gillette,
De vous peut-être alors on faisoit quelque cas.
Ce tems n'est plus, en vain chez vous on le regrette ;
Les Dames d'aujourd'hui ne vous connoissent pas.
Vous êtes, je l'avoue, une habile ouvrière,
Et vous savez former des traits fort délicats ;
Mais ce n'est aujourd'hui que quelque chambrière
Qui vous prête sa main pour diriger vos pas.

A la toilette on fait honneur à vos ouvrages ;
C'est un bonnet piqué, c'est du marli, du point ;
Ils y sont bien venus, emportent les suffrages ;
Mais gardez d'y paroître, on ne vous y veut point.
Vos ouvrages reçus, on vous laisse à la porte ;
C'est comme on doit traiter les gens de votre sorte.
Une aiguille ! hé fi donc ! quelle Dame aujourd'hui
Ne se tiendroit deshonorée,
Si chez elle jamais on vous voyoit fourrée ?
Nulle ne veut de vous, pas même en un étui.
Quant à nous, pauvres fainéantes,
Ainsi du moins nous le reprochez vous,
Les Princesses et les Infantes
Ne sauroient se passer de nous.
A toute heure, en tous lieux d'usage,
Elles-mêmes à nous placer
Daignent souvent s'intéresser,
Et mettent la main à l'ouvrage.
A côté du miroir mises commodément,
Nous présidons durant toute la matinée,
A la coiffure, à tout l'ajustement.
Une heure quelquefois s'y passe indolemment
A décider de notre destinée
Sur le plus ou moins d'agrément.
Pour le reste de la journée,
Ou l'on nous porte en ville galamment,
Ou sur une pelotte et riche et chamarrée
A l'abri d'un brocard, dont avec dignité
La superbe toilette est alors entourée,

Comme dames de qualité,
Nous passons toute la soirée
Dans une noble oisiveté.
Tandis que vous au haut d'un quatrième étage,
Où vous tenez votre ignoble ménage,
Pour gagner votre pain l'on vous fait sans quartier
Courir, trotter sur le métier.
Mais sans contester davantage,
Que chacune de nous s'en tienne à son partage.
Allez, ma bonne amie, avec votre Pallas,
Comme une petite soubrette,
Coudre et briller au galetas,
Voilà pourquoi vous êtes faite.
Mais pour nous qui tenons rang de dames d'atour,
Et que le sort destine à briller au grand jour,
Laissez-nous, s'il vous plaît, gouverner la toilette.

L'épingle, dira-t-on, s'en fait accroire un peu;
Mais il faut avouer la dette,
Dans notre siècle elle a beau jeu.

FABLE IX.

LE CHARTIER DEVENU COCHER.

DANS un certain pays il étoit un chartier
Qui passoit constamment dans tout le voisinage
Pour un prodige du métier.
Il n'étoit si profond bourbier,
Dont il ne se tirât toujours avec courage.
Au bout de quelque tems le seigneur du village,
Pour mener son carrosse eut besoin d'un cocher.
Il crut ne devoir pas l'aller plus loin chercher;
Il appelle notre homme, et lui dit : Viens-çà,
Blaise,
Renonce à ta charette ; un bien plus noble emploi
Va t'attacher auprès de moi ;
Je te fais mon cocher, en seras-tu bien aise?
Blaise accepte l'honneur, rend grace à son patron,
Prend les rênes en main, hasarde l'aventure;
Mais pour son coup d'essai, le nouveau Phaéton
Versa son maître, et brisa la voiture.

De bon chartier, mauvais cocher :
C'est ce qu'à bien des gens, on pourroit reprocher.

FABLE X.

L'APOLOGIE D'HOMÈRE.

JUPITER ET PALLAS.

JUPITER un jour dans les cieux,
Ayant fait rassembler jusques aux demi-dieux,
Leur dit d'un ton plein de colère,
Tenant un livre en main : Je ne m'étonne pas
Si les chétifs mortels nous méprisent là bas ;
Voilà l'auteur du mal, c'est ce fripon d'Homère.
Comment a-t-il parlé de nous ?
En vain nous comble-t-il des plus superbes titres,
Si, dans le même tems, il nous fait passer tous
Pour des croquans et des belitres.
Je ne m'arrête pas à ce qu'il dit de vous ;
Mais où diantre a-t-il pris que je battois ma femme,
Et qu'une enclume au pied, je l'ai, moi Jupiter,
Suspendue au milieu de l'air ? *
Passe pour la gronder et lui chanter sa game ;
Elle l'a mérité souvent, la bonne dame.
Je veux, pour le punir, qu'au milieu de l'enfer,
Ayant à chaque pied tout au moins une enclume,
On le suspende au haut d'une cage de fer ;
Et qu'avec les feuillets de son maudit volume,

* *XV. Livre de l'Iliade.*

On le rissole et qu'on l'enfume.
L'arrêt s'exécutoit, si la sage Pallas,
S'intéressant pour un poëte
Qui par-tout dans ses vers la dépeint si parfaite,
N'avoit paré le coup. Ne le condamnez pas,
Seigneur, sans l'entendre, dit-elle :
Ce n'est pas que pour nous il ait manqué de zèle ;
Mais nous vivons depuis long-tems.
Dans les siècles passés, peut-être
Etions-nous tels qu'il nous a fait paroître ;
On s'est poli depuis quelques mille ans.
Si ce qu'il dit de nous vous choque et vous offense,
C'est qu'il ne nous a pris qu'au point de notre enfance.
Encore un coup, Seigneur, ne jugez point de lui,
Dans les peintures qu'il a faites,
Sur le pied de ce que vous êtes,
Ou de ce que nous tous pouvons être aujourd'hui.

LES BOTTES DE FOIN, CONTE.

Dans un canton de Beauce est une ville
En fainéans et sots railleurs fertile.
Tous les matins en manteau rouge ou noir,
Dans le marché s'assemblent les notables.
Nouvelles là bourdonnent il faut voir:
Sures ou non, fausses ou véritables,
Tout est d'alloi. Politiques profonds,
Sur la gazette ils font des commentaires,
Du cabinet percent tous les mystères,
Règlent l'Etat. Du reste est bien en fonds,
Qui peut trouver, après tant de doctrine,
Quand pour dîner il retourne au logis,
Je ne dis pas des ortolans rôtis,
Mais seulement du feu dans sa cuisine.
Non que le jeûne on ait là fort à cœur;
Mais gens oisifs ne s'enrichissent guère:
Le peu qu'ils ont n'est pour la bonne chère;
Vaine piaffe emporte le meilleur,
Et le fripier fait tort au rôtisseur.
Quoi qu'il en soit, dès onze heures précises
La cour se lève, un chacun s'en allant,
Ou pour dîner, ou pour faire semblant;
Mais dans le tems qu'ils tiennent leurs assises,

Malheur trois fois à tout pauvre forain,
Qui voyageant prend par-là son chemin !
Il doit tribut à la troupe mutine :
Sur lui d'abord chacun tourne les yeux,
Et de la tête aux pieds vous l'examine :
Puis coups de langues ; on glose à qui mieux mieux
Sur le chapeau, sur l'habit, sur la mine ;
L'un est trop court, l'autre paroît trop vieux ;
De quolibets souvent on l'assassine :
Sûr de son fait peut paroître en tous lieux,
Qui sans reproche ou dits mal gracieux,
A pu passer par semblable étamine.
Le petit peuple imitateur des grands,
Et par les grands, que l'on ne s'y méprenne,
C'est le bailli, c'est l'élu que j'entends,
C'est le commis des aides du domaine ;
Quiconque, enfin, pour se mettre au niveau,
Peut arborer ou rouge ou noir manteau.
Le peuple donc, comme par sympathie,
Avec les grands, puisque grands sont en jeu,
Dans cet ébat tient fort bien sa partie,
Et les forains n'épargnent prou ni peu.
Avint qu'un jour certain cadet sans page,
Sur son bidet, tant bien que mal monté,
Transi de froid, et le surtout crotté,
Comme l'on dit, à profit de ménage,
Entre onze et dix entra dans la cité.
Pour se défendre ou du froid ou des crottes,
Vaille que vaille, il avoit pris le soin

D'entortiller ses deux jambes de foin,
Et s'étoit fait un impromptu de bottes
A peu de frais. Aussitôt qu'il parut,
A ce subit et nouveau phénomène,
Petits et grands tout le monde accourut.
Comme au bailli, par droit de préciput,
Appartenoit l'honneur d'ouvrir la scène :
Parbleu, dit-il, en le montrant de loin,
Je ne suis plus pour les modes anciennes;
Nous avons vu que jadis au besoin
Les gens mettoient dans leurs bottes du foin;
Mais celui-ci plus fin en fait les siennes.
N'en riez pas, Messieurs; ce cadet-ci,
Dit un second, est prévoyant et sage :
Tout cavalier, en se bottant ainsi,
Ne craindra point de manquer de fourage.
J'en veux, pour moi, donner avis en cour,
Dit le commis du domaine à son tour;
Car en bottant sur pareil formulaire
Les cavaliers, l'épargne est toute claire.
Dans ce moment le pauvre jouvenceau,
S'appercevant qu'on rit, qu'on le regarde,
Veut prendre à gauche et passer le ruisseau :
Levez les pieds, Monsieur, et prenez garde,
Lui cria-t-on, vos bottes prennent l'eau.
Voilà mon homme étourdi du bateau :
Mais ce n'étoit que demi-mal encore.
Dans la grand'rue à peine il fut entré,
Que du petit bourgeois au doigt montré,

Il se vit là traité de turc-à-more.
A droite, à gauche, et de près et de loin
Brocards pleuvoient sur les bottes de foin.
Maître, apprentif, le voisin, la commère,
A coup de bec dauboient le pauvre hère,
Tous sembloient croire y gagner les pardons;
N'étoit tenu pour fils de bonne mère,
Qui ne donnoit au moins quelques lardons.
Il lui fallut tout le long des boutiques
Baisser le dos, et passer par les piques;
A toute peine enfin il se sauva
Dans la première auberge qu'il trouva.
Mon homme étoit outré jusqu'à la rage,
Pestant, jurant contre le citadin
Et la cité, que même par dédain
Plus de vingt fois il traita de village.
Deux estafiers de saint Crépin sur-tout,
Le harcelant jusqu'à l'hôtellerie
Avec clameurs, et le poussant à bout,
Avoient contre eux excité sa furie.
Ils lui crioient, avec maint quolibet:
Piquez, piquez des bottes, mon cadet!
Oui, disoit-il, excédé de colère,
Et murmurant tout bas entre ses dents,
J'en piquerai dès demain pour vous plaire,
Mais ce sera, marauts, à vos dépens.
Ayant réglé le tout dans sa pensée,
Il fait venir l'un des susdits quidams:
Maître, dit-il, une affaire pressée

M'a fait partir en hâte ce matin ;
Et n'ayant point de bottes sous ma main,
En cas pareil force est qu'on s'ingénie ;
Bottes de foin, comme vous avez vu,
Faute de mieux, à la chose ont pourvu ;
On en a ri, mais j'entends raillerie
Mieux que personne ; à peu que je n'en rie
Moi-même encore ; il n'y faut plus penser,
Venons au fait. Je sens que j'ai beau faire,
Je ne saurois de bottes me passer.
Or, pourriez-vous m'en livrer une paire
Demain matin, en bien payant s'entend ?
Oui-dà, Monsieur, répond en riotant
Maître Gervais : le terme est bien sommaire
Demain matin ! mais baste, c'est affaire
A travailler toute la nuit d'autant ;
Quoi qu'il en soit, Monsieur sera content.
Le marché fait et la mesure prise,
Au lendemain la besogne est promise :
Et songez-y, retenez bien ce point,
Dit le cadet, qu'à telle heure précise,
J'entends à cinq du matin sans remise,
Il me les faut, sinon je n'en veux point.
Le Sabrenas y taupe et se retire.
Notre cadet, sur le soir sans rien dire,
Va de son pied chez l'autre cordonnier.
Dans sa boutique il trouve le compère ;
Il l'arraisonne, et tient à ce dernier
Même propos qu'à l'autre son confrère.

Même marché tout du long fut conclut,
A l'heure près ; car le cadet voulut
Que celui-ci, pour raisons pertinentes,
Ne vînt chez lui qu'à six heures sonnantes,
A six, dit-il, ni plus tôt, ni plus tard.
L'autre y consent, promet à cet égard
De n'y manquer d'une seule minute.
Le lendemain la chose s'exécute
A point nommé. Dès les cinq du matin
Maître Gervais entre, bottes en main,
Se met en œuvre. Il essaye une botte,
Puis l'autre après. A l'égard du pied droit
Tout alloit bien; mais on change de note
Quant au pied gauche ; on s'y trouve à l'étroit ;
La botte blesse en tel et tel endroit.
Maître Gervais consent à la remettre
Sur l'embouchoir une heure ou même deux.
Eh bien ! soit fait, dit l'autre, je le veux,
Remportez-la; mais il faut me promettre
D'être sans faute à sept heures ici ;
Et cependant je vous attends ainsi
Demi-botté, poursuit le bon apôtre ;
Car, grace à Dieu, celle-ci va fort bien.
Maître Gervais ne se doutant de rien
S'en va chez lui courant reporter l'autre.
Notre cadet se débotte aussitôt,
Et met à part la botte pour attendre
L'autre ouvrier, qui vint chez lui se rendre
Au tems prescrit, et ne fit point défaut.

L'essai se fait : par la gauche on commence,
Et cette botte alloit par excellence ;
Mais à la droite on jeta les hauts cris.
Le cordonnier en paroît tout surpris ;
Bref, il demande une heure au plus par grace,
Pour la remettre encor sur l'embouchoir.
Le cavalier feint d'être au désespoir
De ce retard : une heure ! une heure, passe
Je vous l'accorde à peine ; mais aussi
Il faut qu'à sept vous vous trouviez ici.
Le Sabrenas y consent ; il remporte
La botte droite, et court à sa maison,
Laissant la gauche au pied du compagnon,
Qui tout d'un tems fermant sur lui la porte,
Chausse au pied droit la botte qu'à l'écart
Il avoit mise, et dans le moment part ;
Le compte fait dès la veille avec l'hôte,
Et son bidet prêt à le recevoir,
Le palfrenier bien payé n'y fit faute,
Il pique, et puis adieu jusqu'au revoir.
Nos cordonniers assignés à sept heures,
Le tems venu, sortent de leurs demeures,
Et se suivant l'un l'autre de vingt pas
Viennent tous deux portant sur leur épaule
Chacun sa botte en guise d'une gaule,
Et comptant bien d'en avoir bons ducats.
Le premier entre, et demande son homme.
Il est parti pour Paris ou pour Rome,
Lui répond-on. L'autre entrant à l'instant,

Pour son malheur en apprend tout autant.
Voilà mes gens à la plainte, au reproche,
Tous deux surpris comme fondeurs de cloche.
On en éclate, on en raille à leur nez;
De toutes parts ils sont honnis, bernés;
On les poursuit jusque dans leur boutique,
Et chacun crie, en leur faisant la nique:
O bonnes gens! qui troquent au besoin,
Bottes de cuirs contre bottes de foin!

LE VIEUX PLAIDEUR.

CONTE.

CERTAIN vieillard natif de basse Normandie,
Passoit à bien plaider joyeusement sa vie.
Jadis de ses parens il avoit hérité,
Non des châteaux, des terres, des domaines,
Mais beaux et bons procès, tous en maturité;
Il en devoit maint autre à sa capacité,
A ses talens: le bien ne s'acquiert pas sans peine.
Heureux dans la plupart, à force de procès,
Il devint riche, et riche avec excès.
Tout plaideur cependant, il est bon de le dire,
Ne doit pas se flatter d'un semblable succès,
Si ce n'étoit qu'il fût de Valogne ou de Vire,
Ou pour le moins de tout auprès;
Car autrement je ne réponds des frais.
Exempt de tous les maux que la vieillesse apporte,
Notre vieillard avoit l'œil vif et le teint frais,
L'estomac bon, et la voix forte.
Si la fièvre venoit, mon homme au moindre accès,
Au lieu de quinquina, couroit d'abord aux plaids:
Bartole étoit son Hippocrate:
Contre tous maux de cœur, ou de tête, ou de rate,
Pour lui le spécifique étoit l'air du palais.
Une cause jamais n'étoit bien assortie,

Si, comme demandeur,
Ou comme défendeur
Le résolu vieillard n'y tenoit sa partie.
Le Roi l'ouit plaider un jour;
Touché de sa vieillesse et de son éloquence,
Ce Prince bienfaisant, comme par récompense,
Finit tous ses procès et le mit hors de cour.
Hors de cour, quel désastre! A ces mots le pauvre homme
Pensa presque expirer: adieu le teint vermeil,
Plus d'appétit, plus de sommeil.
Accablé du coup qui l'assomme,
A la bonté du Prince il a recours en somme,
Et lui dit en pleurant: Grand Roi,
Au nom du ciel, ayez pitié de moi.
Rendez-moi mes procès, ou bien m'ôtez la vie;
Je ne puis vivre sans plaider;
Ou si tous c'est trop demander,
Rendez-m'en tout au moins cinq ou six, je vous prie.

On ne vit point hors de son élément;
Le ciel créa la mer pour la gent aquatile,
Comme l'air pour la volatile,
Le procès pour le bas Normand.

AVIS SUR LA PIÈCE SUIVANTE.

Comme quelques personnes pourroient s'imaginer que l'histoire suivante est un conte fait à plaisir, on la rapporte ici toute entière tirée de l'auteur original d'où on l'a prise; et en faveur de ceux qui n'entendent pas le Latin, on y en a joint une traduction.

Ex illustrium miraculorum et historiarum memorabilium libris Cæsarii Heisterbachcensis, Ordinis Cisterciensis.

Capite 76, libri IV.

HENRICUS de Vuida miles fuit dives valde; habebat autem uxorem nobilem ac dilectam. Die quâdam dùm sermo inter eos haberetur de culpa Evæ, cœpit illa, ut mos est mulieribus, eidem maledicere, et de inconstantia judicare animi eò quòd pro modico pomo, gulæ suæ satisfaciens, tantis pœnis ac miseriis omne genus humanum subdidisset. Cui maritus respondit: Noli illam judicare; tu fortasse in tali tentatione fecisses simile. Ego volo tibi aliquid præcipere, quod minus est, et propter amorem meum minimè poteris custodire illud. Respondente illâ: Quod est mandatum? subjunxit miles: Ut die illâ quâ balneata fueris, paludem curiæ nostræ nudis pedibus non ingrediaris: aliis diebus, si libet, intres. Erat enim aqua putens, et fimosa, ex totius curiæ sordibus

collecta. Illâ subridente, et præcepti transgressionem abhorrescente, subjunxit Henricus : Volo ut pœnam addamus : si tu obediens fueris, quadraginta marcas argenti à me recipies ; sin autem, totidem mihi solves. Et bene placuit ei. Ille verò, ipsâ ignorante, secretos custodes paludi adhibuit. Mira res ! Ab illa hora matrona tam honesta et verecunda nunquam per curiam transire poterat, nisi ad prædictam paludem respiceret, et quoties balneabatur, toties de eadem palude tentabatur. Die quâdam, exiens de balneo, dixit pedissequæ suæ : Nisi ingressa fuero paludem illam, moriar ; statimque succingens se, cùm circumspexisset, et neminem videre putaret, comitante ancillâ, aquam illam fœtidam usque ad genua intravit, et huc illucque deambulando bene concupiscentiæ suæ satisfecit. Quod statim nuntiatum est marito ejus. Ille gaudens, mox ut eam vidit, ait : Quid est, Domina ? fuistisne hodie balneata ? Respondente illâ : Fui, adjecit : In dolio, vel in palude ? Ad quod verbum confusa tacuit, sciens eum suum excessum non latere. Tunc ille : Ubi est, Domina mea, constantia vestra, obedientia vestra, jactantia vestra ? Evâ viliùs tentata fuistis, tepidiùs restitistis, turpiùs cecidistis. Reddite ergo quod debetis. Et cùm non haberet illa quod solveret, omnia vestimenta pretiosa ejus tulit, et per diversas personas distribuit, sinens eam per aliquod tempus bene torqueri.

TRADUCTION.

Un gentilhomme fort riche, nommé Henri de Vuida, avoit épousé une femme de condition qu'il chérissoit extrêmement. Il arriva qu'un jour, comme ils s'entretenoient ensemble, le discours tomba sur la chûte d'Eve. La dame, selon la coutume des femmes, se mit à donner mille malédictions à Eve, et à blâmer son imprudence et sa sottise, d'avoir, à l'appétit d'une chétive pomme, réduit le genre humain à la servitude pénible où il se trouvoit. Mon Dieu! ne la blâmez pas si fort, lui dit le mari; vous en auriez fait autant à sa place. Je veux, ajouta-t-il, vous faire une défense, et même en matière bien moins sujette à tentation, et je suis sûr que quelque considération et quelque amour que vous ayez pour moi, vous ne laisserez pas de passer par dessus. Voyons donc, dit-elle, de quoi il s'agit? Tout ce que j'exige de vous, dit le gentilhomme, c'est que les jours que vous vous serez baignée, vous vous absteniez au sortir du bain d'aler tremper vos pieds nuds dans notre mare; pour les autres jours que vous n'aurez pas pris le bain, permis à vous d'en user comme il vous plaira. Or, il faut savoir qu'il y avoit, attenant de l'endroit où elle prenoit le bain, une espèce de mare, ou, pour mieux dire, un bourbier qui

étoit comme l'égoût de toutes les ordures de la basse-cour. La défense parut d'autant plus plaisante à la dame, que l'idée seule de tremper ses pieds dans une eau si sale et si infecte, lui soulevoit le cœur. Le mari la voyant rire à sa proposition, lui dit : Ce n'est pas tout, il faut convenir d'une amende. Je m'engage à vous payer quarante marcs d'argent, si vous observez ma défense ; mais vous me les payerez réciproquement, si vous la transgressez. Elle en tomba d'accord ; et le mari, à son insu, aposta des gens pour observer ce qui se passeroit à cet égard. Chose étrange ! Depuis la gageure faite, cette dame si bien née et si sage, ne pouvoit plus traverser la cour sans jeter en passant quelque œillade à la dérobée sur la mare ; et toutes les fois qu'elle sortoit du bain, il lui prenoit une démangeaison violente de s'y aller rafraîchir. Enfin un jour, ne pouvant plus résister, elle dit à sa femme de chambre : Non, je n'y tiens plus, et si je n'entre dans la mare, il faut que j'en meure, En disant cela elle retrousse ses jupes, et après avoir regardé tout à l'entour si on ne l'observoit point, lorsqu'elle crut n'être vue de personne, elle entra dans la mare jusqu'aux genoux avec sa femme de chambre, et y patrouillant de côté et d'autre, elle satisfit pleinement son envie. Le mari le sut aussitôt ; et ravi du succès de son épreuve, il vint où étoit sa femme, et lui dit en l'abordant : Eh bien, Madame, avez-vous pris le bain aujour-

d'hui? Oui, répondit-elle. Dans la mare, ajouta-t-il, ou dans la cuve? Elle rougit à ces mots, voyant bien que son mari étoit instruit. Oh, oh! reprit-il, et qu'est donc devenue votre résolution, votre complaisance pour moi, et cet empire sur vous-même dont vous vous vantiez si fort? Mise à une épreuve moins capable de tenter, que ne le fut la pomme d'Eve, vous résistez plus foiblement, et succombez plus grossièrement! Allons, il faut payer, puisque vous avez perdu. La dame n'ayant pas de quoi satisfaire, le mari saisit la garde robe, et partageant ses beaux habits à différentes personnes, la laissa pendant quelque tems dans l'inquiétude et dans la peine, pour lui faire expier sa faute.

LA NOUVELLE EVE, HISTOIRE.

PAIN dérobé réveille l'appétit.
A tout péche la loi qui l'interdit,
Est un attrait, est une rocambole.
D'aller vers là, de revenir ici,
Est-il permis quand on le veut ainsi,
On s'en soucie autant que d'une obole:
Mais que la loi dise, je le défens,
Nous y courons, et notre cœur y vole.
D'Eve en cela nous sommes tous enfans:
Ne la traitons point trop en criminelle;
Elle eut grand tort, je ne l'excuse point;
De-là nous vint la tache originelle;
Mais tel lui fait son procès sur ce point,
Qui dans sa place en auroit fait comme elle.
Ainsi parloit certain époux un jour
A sa moitié, qui contre notre mère
Murmuroit fort, la blâmoit en colère,
De nous avoir joué le vilain tour,
Dont vint, hélas! toute notre misère.
Ah! disoit-elle, avoir précipité
Et son époux et sa postérité
Dans tant de maux! pourquoi? le tout en somme
A l'appétit d'une insipide pomme;
Notre mère Eve avoit bien mauvais goût.
Bon ou mauvais, le fruit ne fut la cause,

Dit le mari, du mal qui gâta tout,
Mais bien la loi, qui défendoit la chose :
Cette défense en fit tout le ragoût.
Qu'ainsi ne soit, poursuivit-il, je gage
Que qui voudroit vous interdire ici,
Chose d'ailleurs dont vous n'auriez souci,
Je dis bien plus, qui vous feroit dommage,
Vous en seriez aussitôt à la rage.
Moi ! dit la dame. Oui, vous, dit le mari ;
Vous le feriez sans faute, je le jure,
Et je suis prêt d'en faire le pari.
Elle y consent, accepte la gageure.
Somme d'écus, et grosse, à ce qu'on dit,
Fut stipulée entre eux deux à crédit.
Je ne veux point, dit l'époux débonnaire,
Vous commander chose pénible à faire.
Voici le fait. Quand vous allez au bain,
La mare à gauche est sur votre passage ;
Si vous pouvez, en faisant le chemin,
Un mois durant, en tout être assez sage
Pour ne plonger au bord du marécage
Les deux pieds nuds, je vous quitte le gain ;
Mais en passant, prenez garde au naufrage,
Vous payerez le pari haut la main.
Or, cette mare étoit, à le bien dire,
Un vrai bourbier, égoût de basse-cour ;
Pour l'éviter on eût fait un grand tour.
De ce défi l'on se met fort à rire ;
La dame y taupe, et de grand appétit :

C'étoit marché donné, sans contredit,
Autant valoit argent dans sa cassette:
On met déja la gageure à profit;
On songe à faire et telle et telle emplette;
Nouveaux bijoux viendront sur la toilette,
Et sur le tout, un bel et bon habit.
On s'en va donc au bain à l'ordinaire,
Non sans lorgner la mare en tapinois;
Dans un début c'en étoit assez faire,
On s'en tint là pour la première fois.
Allant, venant, bientôt on s'accoutume
A l'eau verdâtre, à la fange, à l'écume;
Avec le tems on s'accoutume à tout:
On fit bien plus, enfin, on y prit goût.
L'esprit de l'homme est une étrange pièce,
Et quand je dis de l'homme à cet égard,
La femme est là comprise sous l'espèce,
Pour les deux tiers au moins et demi-quart.
Le fait présent rend la chose notoire.
La bonne dame alla se figurer
Certain plaisir, si l'on en croit l'histoire,
A barboter dans une eau sale et noire,
Et le défi commença d'opérer.
L'eau de son bain, encor que claire et nette,
Lui sembloit fade au prix de celle-là;
Peut-être aussi le diable s'en mêla;
Quoi qu'il en soit, la dame fut discrète,
Et n'en dit rien d'abord à Janneton,
Qui la suivoit; c'étoit sa chambrière,

Et qui pis est, confidente, dit-on :
D'une humeur souple, et très-fine ouvrière,
Elle entendoit la dame à demi-ton ;
Avoit d'ailleurs l'ame si complaisante,
Que dans cent ans, ou plus que je ne mente,
A sa maîtresse elle n'auroit dit non.
Mais c'est assez parler de la suivante,
A la Signore il nous faut revenir.
A chaque instant la passion s'augmente ;
Dans son harnois on a peine à tenir :
La mare étoit toujours plus attrayante ;
Pour résister il falloit faire effort,
On s'approchoit toujours plus près du bord.
Ce n'étoit plus le bain, c'étoit la mare
Que l'on cherchoit par un ragoût bizarre.
Là barbottoit maint petit caneton ;
On les montroit du doigt à Janneton,
On leur portoit envie ; et si la dame
Eût pu contre eux troquer honnêtement,
Elle eût voulu dans le fond de son ame
Devenir cane, au moins pour un moment.
Mais bien souvent l'occasion prochaine,
Beaucoup plus loin que l'on ne veut nous mène.
La dame un jour sur le bord s'arrêtant,
Dans un accès subit et violent,
Vint à tirer un pied hors de la mule,
Et de la plante en effleura l'étang.
La bonne dame en resta là pourtant,
Et le remit aussitôt par scrupule ;

Non que son cœur ne fût bien combattu :
Mais il est bon d'avoir de la vertu.
Or le mari, par certaine ouverture
Guettoit sa femme, observoit son allure,
Rioit sous cape, et comptoit par ses doigts,
Qu'elle n'iroit jamais au bout du mois.
Il comptoit bien, remarque la chronique.
Deux tiers n'étoient passés, à beaucoup près,
Qu'arrive enfin, enfin le jour critique.
Le traître époux qui voyoit le progrès,
A sa moitié voulut donner le change,
Dit qu'il alloit mettre ordre à la vendange,
Puis faire un tour, pour revenir au frais.
Il sort aux champs, et quelque tems après
Par le dehors rabat chez la fermière;
Là se tient clos, et se met aux aguets.
Bientôt il voit et dame et chambrière
Se mettre en marche avec tous leurs agrets.
Allant au bain, l'on fait pose au marais,
On le contemple, on s'en arrache à peine,
Comme du bord d'une claire fontaine;
En soupirant l'on s'en arrache enfin,
Et vers l'étuve on poursuit son chemin.
Mais dans le bain un feu secret consume :
On en sortit plus tôt que de coutume,
L'esprit rêveur, l'air inquiet, chagrin;
On se tourmente et l'on chicane en vain;
La passion presse, le cœur chancelle,
Et la vertu ne bat plus que d'une aîle.

C'est trop souffrir, non, Jeanneton, vois-tu?
Dit la maîtresse, en annonçant l'antienne,
Il n'est défi, ni gageure qui tienne;
Je ne m'en mets en peine d'un fétu,
Je te le dis tout net, et le déclare,
J'ai résolu d'essayer de la mare.
Dis sur cela tout ce que tu voudras,
Que l'on le sache, ou ne le sache pas,
Ce m'est tout un; il iroit de ma vie,
Que je voudrois en passer mon envie.
Vraiment, Madame, est-ce donc si grand cas,
Dit Jeanneton; pourquoi tant de mystère?
Je m'en doutois, vous êtes bonne aussi
De vous troubler et prendre du souci:
Vous le voulez? eh bien, il faut le faire.
Premièrement Monsieur n'est pas ici.
Qui vous verra? Personne, je l'assure;
Quitte, après tout, à perdre la gageure:
Le grand malheur! en mourrez-vous de faim?
Contentement passe richesse enfin.
Mais non, si bien nous ourdirons la trame,
Que vous aurez le plaisir et le gain.
Va, Jeanneton, tu vaux trop, dit la dame;
Ne mettons point la partie à demain.
Sur ce propos on s'ajuste, on s'agence,
Et vers la mare on marche en diligence,
A beaux pieds nuds, et pantoufles en main.
La dame alloit la première et bon train,
Et Jeanneton faisoit l'arrière-garde.

Chemin

Chemin faisant, l'on observe avec soin,
S'il n'est point là de mouchard qui regarde:
Nul ne paroît, et Monsieur est bien loin.
Les pieds brûloient : d'abord on en hasarde
Un dans le lac, pour sonder le terrain.
On le retire ; et l'autre prend sa place,
Que tout de même on retire soudain.
Pour faire court, après quelque grimace,
Tous deux de suite, on vous les plonge à plein
Jusqu'à la vase, où gîtoit la grenouille.
Dieu sait la joie! On s'en donne à loisir;
On est à même, on tripotte, on patrouille,
Et jamais bain ne fit tant de plaisir.
Durant cela, l'époux, ne vous déplaise,
De son réduit voyoit le tout à l'aise,
Et se savoit très-bon gré dans le cœur,
De n'avoir point mis à plus forte épreuve
Une vertu si fragile et si neuve;
Il en pouvoit arriver du malheur.
Il en frémit, et sur cette pensée,
Croyant l'affaire assez avant poussée,
Sort vers la dame, avec un ris moqueur.
Un revenant eût fait moins de frayeur.
Et vîte, et vîte on se sauve, on détale;
Mais à pieds nuds l'on ne court pas si fort:
Le mari joint la dame dans la salle:
Hé bien, dit-il, dès le premier abord,
Que pensez-vous de la pomme fatale?
Eve, à présent, a-t-elle si grand tort?

ÉPIGRAMMES CHOISIES, IMITÉES DE MARTIAL.

I.

AVIS AU LECTEUR.

Sunt bona, sunt quædam mediocria, &c. I. Liv. 17.

Vous trouverez dans cet ouvrage-ci
Du passable, du bon, et du mauvais aussi :
C'est sur ce pied qu'on vous le livre,
Lecteur, attendez-vous y bien.
Voilà le portrait de tout livre,
Comme c'est le portrait du mien.

II.

A CATON.

GRAVITÉ DÉPLACÉE.

Nosses jocosæ, &c. I. Liv. 7.

Caton, ignorez-vous cette étrange licence
Qui dans les jeux publics de tous tems a régné?
Vous y venez pourtant; mais à peine on commence,
Que plein de fureur, indigné
Contre ces libertés dont l'excès vous offense,
Vous voulez sur le champ partir.
De toutes ces façons, que voulez-vous qu'on pense?
N'y veniez-vous, Caton, qu'à dessein d'en sortir?

III.

A PIRRA.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

Si memini, &c. I. Liv. 20.

Il vous restoit encor quatre dents, que je pense;
Une toux en fit sauter deux:
Les deux autres bientôt eurent la même chance:
Une seconde toux fit ce coup désastreux.
Je ne sais en cela si nous devons vous plaindre:
Ce coup, Pirra, vous met en liberté:
Auparavant il falloit vous contraindre,
Ne tousser qu'en tremblant dans la nécessité;

Or, toussez désormais en toute sûreté,
D'une troisième toux vous n'avez rien à craindre.

IV.

A COTTA.

L'OPTION NÉCESSAIRE.

Bellus homo, &c. I. Liv. 10.

Vous faites le mignon, vous faites le poli,
Vous voulez passer pour joli,
Et passer aussi pour grand homme :
Mais, Cotta, l'on vous avertit
Que qui dit mignon, dit petit :
Comment voulez-vous qu'on vous nomme ?

V.

SUR JULIE.

LA PIERRE DE TOUCHE DE L'AFFLICTION.

Amissum non, &c. I. Liv. 34.

Un destin funeste à Julie
Vient de ravir son père, et le mettre au tombeau.
Quand elle est seule, elle l'oublie;
Mais si quelqu'un survient, on la voit fondre en eau;
Aux yeux des assistans sa douleur se déplie.
Le monde disparoît, autre tems, autres soins.
Je vous le dis tout net, la douleur n'est pas grande,
Lorsque pour s'exciter, Julie, elle demande
Des éloges et des témoins.

VI.

A DIODORE.

L'HOMME INUTILE.

Natali Diodore, &c. X. Liv. 27.

Voilà chez vous grande réjouissance,
Pour célébrer votre heureuse naissance :
Grand concert, somptueux repas,
On voit voler par-tout les santés à la ronde ;
Mais pourtant, Diodore, avec tout ce fracas,
On ne sait pas encor que vous soyez au monde.

VII.

L'ANTIPATHIE.

Non amo te, &c. I. Liv. 33.

Vous me déplaisez, c'est un point
Dont je ne sais pas bien la cause ;
Tout ce que je sais de la chose,
C'est que je ne vous aime point.

VIII.

LE MÉDECIN OPINIATRE.

Nuper erat, &c. I Liv. 48.

Macroton, jadis médecin,
Ne trouvant désormais personne
Assez fou pour vouloir d'un pareil assassin,
Et pressé d'ailleurs par la faim,

Abandonne, dit-on, un art qui l'abandonne.
N'espérez pas pourtant échapper de sa main;
Malade ou couché dans la bière,
Il y faudra passer d'une ou d'autre manière.
Pour conserver toujours quelque droit sur les corps,
Au défaut des vivans, il veut servir les morts;
Le voilà devenu corbeau de cimetière,
Et, comme auparavant, l'effroi de son quartier.
On le fuit par-tout, on l'abhore :
Il enterroit les gens, il les enterre encore,
Il n'a pas changé de métier.

IX.

A DÉCIEN.

LA VRAIE CONSTANCE.

Quod magni Thraseæ, &c. I. Liv. 9.

Aspirant aux vertus sublimes,
Décien, vous suivez, dit-on,
Les grandes et sages maximes
De Thraséas et de Caton :
Non, pour aller tête baissée
Affronter la mort sans raison,
Et par une fin avancée
Immortaliser votre nom.
Votre vertu, quoique sévère,
Ne se prend point à cet appas;
Et c'est en quoi je vous préfère
A Caton comme à Thraséas.

Je sais en quels termes l'histoire
Parle des exemples cités,
Et qu'on doit respecter la gloire
Des héros que Rome a vantés :
Je les vante aussi bien que Rome ;
Mais je fais encor plus d'état
De qui peut passer pour grand homme,
Sans l'aide de ces coups d'éclat.

X.

A LINUS.

QUI PERD GAGNE.

Dimidium donare Lino, &c. I. Liv. 77.

Linus qui ne rend jamais rien,
Me prie avec belles paroles
De lui prêter douze pistoles.
Prêter? lui dis-je ; non, je te connois trop bien ;
Je t'en donne en pur don six et rien davantage.
En user de la sorte avec le personnage,
C'est aimer mieux, en homme de bon goût,
Perdre la moitié que le tout.

XI.

A CINNA.

LE NOUVELLISTE DISCRET.

Garris in aurem, &c. I. Liv. 90.

Cinna toujours plein d'embarras

S'approche à votre oreille, et vous parlant tout bas,
Vous confie avec grand mystère
Des choses que n'ignore pas
La populace et le vulgaire.
Il vous prend à quartier pour vous dire en secret,
Et quoi? qu'il fait beau tems, ou bien chose pareille;
Et c'est ce qu'il appelle être sage et discret.
Sage et discret Cinna, pour moi je vous conseille
De nous venir louer Alexandre à l'oreille.

XII.

CURIOSITÉ, MARQUE DE FAINÉANTISE.

Occurris quocumque loco, &c. II. Liv. 67.

Hé bien, que faites-vous? compliment ordinaire
Que fait Clitus à tout venant;
Mais à cette semonce on juge incontinent
Que le pauvre Clitus n'a pas grand'chose à faire.

XIII.

SUR PHILON.

ABSTINENCE FORCÉE.

Nunquam se cœnasse domi, &c. V. Liv. 48.

Philon dit vrai quand il se vante
Qu'il ne soupe jamais chez lui;
C'est qu'il ne soupe point, la chose est évidente,
Quand il ne trouve point à souper chez autrui.

XIV.

NE COMPTER QUE SUR LE PRÉSENT.

O mihi post nullos, &c. Liv. I. Ep. 16.

Tout passe, cher ami, chaque chose a son cours ;
Tu touches de bien près à ton douzième lustre ;
Mets à profit ce peu qui te reste de jours,
La mort n'épargne pas le sang le plus illustre.
Crois-moi, ne compte point sur un faux avenir ;
Que savons-nous, hélas ! ami, ce qu'il nous garde ?
Rappelons les plaisirs, que rien ne les retarde ;
Nous voudrons, mais en vain, un jour les retenir.
Il ne sera plus tems ; ou la mort, ou l'envie
Nous les aura peut-être arrachés de la main :
Commençons dès ce jour à jouir de la vie ;
C'est attendre trop tard, que d'attendre à demain.

XV.

LE CONVIVE DILIGENT.

Horas quinque, puer, &c. Liv. VIII. Ep. 66.

Lorsque Damis est prié d'un festin,
Il ne se fait jamais attendre ;
Il s'y prend dès le grand matin,
Tant il a peur de manquer à s'y rendre.
Il frappe et trouve encor les valets endormis ;
Enfin le portier ouvre en grattant son oreille :
Eh bien, lui dit Damis, le couvert est-il mis ?
Au bruit qu'il fait, le maître en sursaut se réveille.

Qu'est-ce? — C'est moi, répond Damis;
Je suis, vous le voyez, diligent à merveille,
Et je ne manque point lorsque je l'ai promis. —
Faites mieux, répond l'autre, et venez dès la veille.

XVI.

LE MISANTHROPE MALHEUREUX.

Ut benè loquatur, &c. Liv. V. Ep. 29.

Timon, tout malotru qu'il est,
Contre tout l'univers sans cesse peste et gronde :
Tant pis pour lui s'il aime à blâmer tout le monde;
Je plains un homme à qui tout le monde déplaît.

XVII.

CONTRE SÉLIUS.

LE PARASITE CONTRIT.

Quod fronte Selium nubilâ, &c. Liv. II. Ep. 11.

D'où vient dans Sélius cette tristesse extrême?
Sombre, pâle, interdit, il me fait grand'pitié;
Je l'entends murmurer, gronder contre lui-même;
Il trépigne, il frappe du pié.
A-t-il perdu sa femme, ou son fils, ou sa fille?
Non, l'on se porte bien dans toute sa famille.
De grace, qu'a-t-il donc encor? C'est qu'aujourd'hui
Le pauvre malheureux, hélas! soupe chez lui.

XVIII.

CONTRE SEXTUS.

REFUS PRÉCOCE.

Emi seu puerum, &c. Liv. II. Ep. 44.

Lorsque j'ai fait quelques emplettes,
Sextus, pour prévenir un emprunt qu'il craint fort,
Feint de ne me pas voir, quoiqu'il m'ait vu d'abord,
Et fait, comme en cachette, le détail de ses dettes.
Je dois, dit-il tout à l'instant,
A Frontin mille écus, à Marc deux cents pistoles,
A Chrysippe le double, à Criton tout autant,
Qu'il faut dans peu payer comptant,
Et cependant chez moi je n'ai pas deux oboles.
Il dit le tout d'un ton presque bas, mais pourtant
Assez haut pour que je l'entende.
Oui, je l'entends, Sextus, et comprends vos besoins,
Mais la précaution de votre part est grande;
Pour refuser les gens, de grace, tout au moins
Attendez que l'on vous demande.

XIX.

A SEXTUS.

AVIS AUX DÉBITEURS.

Et judex petit, &c. Liv. II. Ep. 13.

Vous chicanez, injuste débiteur,

Et pour ne point payer vous cherchez cent défaites;
Mais il faudra payer et juge et procureur:
Le plus court, croyez-moi, c'est de payer vos dettes.

XX.

A CINNA.

LE DEMANDEUR BIEN ÉCONDUIT.

Esse nihil dicis, &c. Liv. V. Ep. 107.

Quoi! vous me refusez? est-ce ainsi qu'on en use?
Ce que je vous demande, après tout, est un rien.
Ami Cinna, je le sais bien;
Et c'est un rien aussi que, moi, je vous refuse.

XXI.

LE BON HABIT.

Pexatus pulchrè rides, &c. Liv. II. Ep. 58.

Cléon, doré comme un calice,
Dans un superbe habit se pavane en marchant,
Et rit de mon droguet qu'il me va reprochant.
Oui, mon habit est pauvre, et je me rends justice;
Mais je n'en dois rien au marchand.

XXII.

CONTRE CAIUS.

CONSEIL HORS DE SAISON.

Mutua viginti sestertia, &c. Liv. II. Ep. 30.

Quand je veux à Caïus emprunter quelque somme,

Au lieu de m'assister, tout à l'instant mon homme
Relève mon mérite, excite mes talens :
Donnez-vous au barreau, c'est par-là qu'on s'avance ;
Tel que je vous connois, et né pour l'éloquence,
Vous deviendrez bientôt un de nos opulens.
Oui, je puis quelque jour en augmenter la bande ;
Mais songez que quant à présent
Ce n'est pas un conseil, Caïus, mais de l'argent
Qu'il me faut, et que je demande.

XXIII.

LE MAUVAIS PEINTRE JUSTIFIÉ.

Qui pinxit Venerem tuam, &c. Liv. I. Ep. 70.

Quel tableau! Quoi! c'est-là Vénus? Plus je l'observe,
Moins je la reconnois ici :
Vous verrez que le peintre, en la peignant ainsi,
Crut faire sa cour à Minerve.

XXIV.

LOUANGES INTÉRESSÉES.

Laudantem Selium, &c. Liv. II. Ep. 27.

Gnaton, l'insigne parasite,
Ne tarit point sur mon mérite :
Je suis pour aujourd'hui son héros et son roi ;
J'ai toutes les vertus, et je vois bien pourquoi.
Oui, Gnaton, j'entends ce langage ;
Tu souperas chez moi, n'en dis pas davantage.

XXV.

A LÆLIUS.

LE CRITIQUE SANS DROIT.

Cùm tua non edas, &c. Liv. I. Ep. 59.

On te voit, Lælius, dans tous les entretiens
Fronder sans nul quartier les ouvrages des autres.
Imprime, et que l'on puisse aussi juger des tiens,
Ou ne dis plus mot sur les nôtres.

XXVI.

EXCUSE NON ATTENDUE.

Invitas tunc me, &c. Liv. II. Ep. 79.

A souper avec lui, Tryphon ne me convie,
Que quand il sait qu'ailleurs j'ai déja ma partie.
A ce soir, me dit-il.—Non, je ne puis.—Pourquoi?—
Excusez, je soupe chez moi.

XXVII.

PROPOSITION ÉQUITABLE.

Centum Coranus, &c. Liv. I. Ep. 117.

Tu me viens tous les jours, Linus,
Compter et détailler tes fonds, tes revenus:
Tant en Poitou, tant en Bretagne,
Tant dans la Picardie, et tant dans la Champagne,
Rentes sur le clergé, rentes sur les états,
En mainte banque maints ducats,

Sans ce qui te revient encor de la tontine :
Mais ce vain détail m'assassine ;
Tu me l'as si souvent redit, que sur ma foi
Je le sais aussi bien que toi.
Tu reviens à la charge encor pour me l'apprendre ?
C'en est trop, je t'en avertis :
Vois combien tu prétends me donner pour t'entendre ;
Je ne puis plus t'ouir *gratis*.

XXVIII.

LE MAUVAIS RÉCITATEUR.

Quem recitas meus est, &c. I. Liv. Ep. 95.

Oui, ces vers dont tu fais parade
Sont de moi, Cinna, j'en conviens ;
Mais tu les dis d'un air si sot et si maussade,
Que je les méconnois, et les prends pour les tiens.

XXIX.

AUGMENTATION DE BIENS PERNICIEUSE.

Non tibi cùm essent sex millia, &c. Liv. I. Ep. 131.

Dans le tems que ton bien ne pouvoit guère aller
Qu'à quatre mille écus de rente,
En carrosse, Géronte, on te voyoit rouler.
Depuis que par sa mort certaine vieille tante
Fit croître ton bien de moitié,
Nous te voyons trotter à pié.

Malheur à toi s'il faut que ta fortune augmente,
Au premier legs qui viendra de nouveau,
Tu vendras, je crois, ton manteau.

XXX.

QUITTANCE GÉNÉRALE.

Sexte, nil debes, &c. Liv. II. Ep. 3.

George que tous les jours maint créancier talonne,
Dit qu'il ne doit rien à personne.
Il est vrai, George, tu dis bien;
Quiconque est hors d'état de payer, ne doit rien.

AUTRES ÉPIGRAMMES.

I.

LE POÈTE INTÉRESSÉ.

C'est en vain qu'un auteur, déguisant sa foiblesse,
Veut passer quelquefois pour désintéressé ;
Héros, il n'en est rien ; et quand on vous caresse,
C'est toujours à coup sûr pour être caressé.

II.

LE REMORS TROP LENT.

Quel vain enchantement nous trompe et nous abuse!
Quand le crime est à faire il nous paroît permis.
Infidèle remors, ta voix ne nous accuse,
Qu'après qu'il est commis.

III.

CONTRE UN MENTEUR.

Cléon, c'est un avis qu'il faut que je vous donne;
Vous avez beau habler avec autorité,
Vos discours désormais n'imposent à personne,
Et vous mentez sans nulle utilité.
Mais, Cléon, voulez-vous apprendre
Le vrai secret de nous surprendre ?
Une fois pour le moins dites la vérité.

IV.

CONTRE LE MÊME.

J'ai dit que Cléon est menteur ;
Cléon s'est plaint avec hauteur,
Dit que s'il ment, ce n'est pas mon affaire ;
Qu'il veut, quand il lui plaît, mentir en liberté.
Mentez, Cléon, si cela peut vous plaire,
Mais il me plaît de dire, à moi, la vérité.

V.

SUR LE MARIAGE.

Mariage est mauvais lien,
Par Dieu et par Saint Julien,
Dit quelque part l'auteur du roman de la Rose.
Savoir s'il dit mal, s'il dit bien,
Je n'entreprendrai point de justifier la chose.
Il est vrai que c'est un discours
Que l'on tient à toute rencontre ;
Mais l'hymen pour cela n'en a pas moins de cours :
Si tous les jours on peste contre,
On prend femme aussi tous les jours.

VI.

L'HOMME UNIVERSEL.

Morus est le plus grand, le plus merveilleux homme
Que depuis deux mille ans aucun siècle ait produit.
On le prise à Paris, on le révère à Rome,
Et dans tous les pays son grand nom fait grand bruit.

Vaste et noble génie, étonnante mémoire,
Il n'a rien oublié que ce qu'il a voulu ;
Et jusqu'aux livres de grimoire,
A peine en est-il qu'il n'ait lu.
Sur les lois, sur la politique,
Des ministres, des grands tous les jours consulté,
Il gouverne la république,
Sans qu'on s'en soit jamais douté.
Son incroyable expérience
S'étend à tous les faits, a prévu tous les cas:
Nommez de grace un art, nommez une science
Sur laquelle il ait dit jamais : Je ne sais pas.
Quoi! l'algèbre? quoi! la chimie?
Il l'entend, et je dis de toutes les façons.
Parlez-vous de l'astronomie?
Il peut aux Cassinis en faire des leçons.
C'est l'homme universel : on l'écoute, on l'admire.-
De qui parlez-vous donc? -Je viens de vous le dire ;
De Morus. -Vous voulez, je crois, vous divertir.-
Moi! non. — Mais votre erreur sur Morus est extrême ;
Qui vous a fait de lui ce beau portrait?- Lui-même ;
Croyez-vous qu'il voulût mentir?

VII.

LE FLATTEUR.

Pourquoi donc toutes ces caresses?
Je te vois, mon ami, tourner autour de moi,
Louer ma probité, prôner ma bonne foi,

Et me prodiguer tes tendresses.
Çà, de quoi s'agit-il? Parle-moi sans détour,
Car ce n'est pas pour rien que tu me fais ta cour.

VIII.

CRÉANCIERS FRUSTRÉS.

Près d'aller subir la sentence
Qui l'envoyoit à la potence,
Mascarille disoit en comptant par ses doigts,
Combien de gens à qui je dois!
D'abord un quartier à mon hôte,
Dont il se promettoit d'être payé sans faute:
Plus, tant à mes voisins, tant dans maints cabarets,
Je dois en cent endroits, au fauxbourg, au marais,
Mes créanciers comptoient tous sur mon industrie;
Mais hélas, qu'est-ce que la vie!
Quatre écus me restoient; ils m'ont été happés.
Je n'ai pas le sou pour leur rendre,
Et dans une heure on va me pendre:
Voilà des gens bien attrappés!

IX.

AUTEUR RÉFUTÉ.

Ecoutez-moi, j'entends un peu cette matière,
J'ai même sur cela mis un livre en lumière,
Disoit Tullus. Caton lui répondit tout bas:
Et c'est ce qui fait voir que tu ne l'entends pas.

X.

LE CRITIQUE SANS AUTORITÉ.

Cet homme dont le front se ride,
Et qui prenant des airs hautains et méprisans,
Tel qu'un Aristarque, décide
Du vrai prix des auteurs et passés et présens,
A-t-il avec ces gens de grandes habitudes?
Non, ce n'est pas là son défaut.
Qu'a-t-il donc fait encor pour le prendre si haut?
Il a fait jadis ses études.

XI.

JUSTIFICATION QUI PORTE SA PREUVE.

Vous décriez mes vers, cela n'est pas loyal,
Disoit à son ami le poète Sylvandre.
Moi! dit l'autre; comment en dirois-je du mal?
Je n'ai jamais pu les entendre.

RONDEAU
SUR UN BORGNE.

QUI n'en a qu'un, ne fût-ce qu'un moineau,
S'il le chérit, et s'il le trouve beau,
Doit le choyer comme fait une mère
Son fils unique, ou comme fait un père
Craignant toujours pour son cher jouvenceau.

Si c'est un œil; le jour, sous le chapeau,
Qu'il soit la nuit gardé sous le bandeau;
Mais je le plains, et c'est grande misère
Qui n'en a qu'un.

Vous me direz qu'il suffit d'un flambeau,
Qu'on ferme un œil pour prendre le niveau,
Et que trop voir met souvent en colère.
Je vous entends; mais alte-là, compère;
Et croyez-en le pauvre Robineau
Qui n'en a qu'un.

RONDEAU

CRÉDIT PERDU.

Il est mort, ami Massarille,
Et la parque avec sa faucille
L'a happé, sans m'en dire mot,
Mon généreux ami P**
L'honneur de toute sa famille.

Or, depuis, quoiqu'on en babille,
Mon crédit vaut moins qu'une étrille :
D'y compter, nenni, quelque sot!
Il est mort.

De vous servir ailleurs je grille,
Faites fonds sur moi pauvre drille,
Jusqu'à ce que de son tricot
La parque m'ayant fait capot,
On vous mande par apostille ;
Il est mort.

RONDEAU.

A. M. ESTIENNE.

En avez-vous assez, Monsieur Estienne?
Par votre foi, croyez-vous qu'il ne tienne
Qu'à demander toujours, sur nouveaux frais,
Additions à ne finir jamais,
Et que dès-lors qu'il vous plaît, cela vienne?

Bon! dites-vous. Eh! secouez la veine;
Vous le voyez, la page n'est pas pleine.
Un Madrigal, quelque Rondeau tout frais,
En avez-vous?

Je n'en ai brin, du moins qu'il me souvienne;
Quand je dis brin, j'entends qui vous convienne:
Tels quels, toujours en a-t-on de relais;
Mais si le tout vous restoit pour mauvais,
On vous diroit, en riant, cette antienne:
En avez-vous?

L'ENFANT

L'ENFANT PRODIGUE,

PIECE DE THÉATRE.

PRÉFACE.

COMME c'est à Jesus-Christ qu'on doit l'invention du sujet de l'Enfant prodigue, on peut dire que, de quelque manière que la Pièce soit exécutée, elle tire toujours un grand éclat de la dignité de l'Auteur qui nous en a tracé la première idée, selon qu'il est rapporté dans le chapitre XV de l'Evangile de S. Luc, en ces termes :

Un homme avoit deux fils. Le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi mon partage ; et le père lui partagea son bien. Quelque tems après le cadet ayant tout ramassé, alla voyager dans un pays éloigné, et il y dissipa en débauches tout ce qu'il avoit. Après qu'il eut tout mangé, il survint une grande famine en ce pays-là, et il se trouva dans l'indigence. Alors il se mit au service d'un des habitans du pays, qui l'envoya dans sa métairie garder les pourceaux. Là il eût bien voulu se rassasier de ce que les pourceaux mangeoient : mais personne ne lui en donnoit. Enfin, étant rentré en lui-même, il dit : Combien y a-t-il de valets dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim ! Je vais partir ; j'irai trouver mon père, et je lui dirai : Mon père, je suis coupable envers le Ciel, et à vos yeux : je ne mérite plus qu'on m'appelle votre fils : traitez-moi comme l'un de vos valets. Il partit donc, et s'en alla trouver son père. Comme il étoit encore éloigné, son père l'apperçut ; et touché de compassion, il courut à lui, l'embrassa, et le baisa. Mon père, lui dit son fils, je suis coupable envers le Ciel et à vos yeux ; je ne mérite plus qu'on m'appelle votre fils. Alors le père dit à ses serviteurs : Apportez promptement sa première robe, et l'en

revêtez : mettez-lui un anneau au doigt, et donnez-lui des souliers : amenez le veau gras, et tuez-le ; mangeons et faisons grande chère ; car mon fils que voici, étoit mort, et il est ressuscité ; il étoit perdu, et il est retrouvé. Et ils se mirent à faire grande chère. Cependant le fils aîné étoit dans les champs ; revenant et approchant de la maison, il entendit qu'on chantoit et qu'on dansoit. Il appela aussitôt un des serviteurs, et s'informa de ce que c'étoit. C'est, dit le serviteur, que votre frère est de retour, et votre père a fait tuer le veau gras, parce qu'il l'a recouvré sain et sauf. Il en conçut de l'indignation, et il ne vouloit point entrer. Si bien que son père sortit, et se mit à le prier. Mais il répondit à son père : Il y a tant d'années que je vous sers sans vous avoir jamais désobéi : néanmoins vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour régaler mes amis. Mais votre fils que voilà, qui a mangé son bien avec des femmes débauchées, à peine a-t-il été de retour, que vous avez fait tuer le veau gras pour lui. Mon fils, lui dit son père, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous. Mais il falloit bien faire un festin, et se réjouir, parce que votre frère, que voici, étoit mort, et il eſt ressuscité ; il étoit perdu, et il est retrouvé.

Telle est la parabole que Jesus-Christ fit à ses Disciples, et dont la simple exposition a quelque chose de si touchant, qu'il faut être bien insensible, pour n'en être pas attendri. En effet, tous ces sentimens de douleur, d'indignation, de compassion et de tendresse, qui font de si grandes impressions sur le théâtre, y sont maniés avec autant de force que de délicatesse ; et je ne sais même si l'on peut imaginer rien de plus capable de tirer les larmes, que l'empressement vif et tendre avec lequel le père va se jeter au cou de son fils, dans le moment que ce fils repentant vient embrasser les pieds de son père, et les mouiller de ses pleurs. Ce

sujet m'a toujours paru si propre à être mis sur le théâtre, que j'ai été souvent surpris qu'on ne l'y eût point encore traité. Mais je me suis imaginé que ce qui avoit pu empêcher bien des gens de l'entreprendre, étoit la difficulté qu'il y avoit à l'ajuster aux règles du théâtre. Il y avoit, en effet, à cela quelque difficulté, mais non pas telle qu'elle fût insurmontable; et la beauté du sujet me paroissoit valoir bien la peine qu'on fît quelque effort pour la surmonter. Voici donc comment je m'y suis pris, dans cette idée, pour arranger la Pièce.

J'ai supposé que le père avoit appris par des bruits publics, quelque chose des débauches et de la ruine de ce fils qui l'avoit abandonné long-temps auparavant; & que, dans l'alarme que ces bruits lui avoient causée, il avoit fait partir en diligence un de ses gens, domestique affidé, pour aller joindre ce cher fils, et le ramener, s'il étoit possible, à la maison paternelle. Il y avoit déja du temps que ce domestique étoit parti; et selon le compte du père, il auroit dû déja être de retour. Cependant il n'en apprenoit point de nouvelles, ce qui le jetoit dans de mortelles inquiétudes, et dans une impatience extrême. Voilà l'instant où j'ouvre la Scène, en supposant tout ce qui a précédé, comme le départ, les déréglemens et la déroute de l'Enfant prodigue, tous faits qui ne pouvoient quadrer avec l'unité du jour. Cependant, comme il n'étoit pas permis de supprimer des faits si essentiels au sujet, il a fallu ménager une situation qui donnât lieu d'en faire naturellement l'exposé dans une narration qui n'eût rien de mendié, ni de forcé. J'ai feint pour cela qu'un gentilhomme qui avoit acheté depuis très-peu de temps une terre dans le voisinage du père de l'Enfant prodigue, surpris de le voir dans l'affliction où il étoit, lui en demande la raison, et avec tant d'instance, qu'enfin il arrache du père le narré de tout ce qui s'étoit passé entre lui et son fils. J'avoue que le personnage de ce gentilhomme n'est pas de mon invention, et que je l'ai emprunté de l'*Heautontimorumenos* de Térence; mais

je m'en sais d'autant moins mauvais gré, qu'il m'est d'un grand secours dans le troisième acte pour ménager le raccommodement qui se fait entre le père et le fils aîné.

J'ai supposé en second lieu, que ce fils aîné n'avoit rien encore appris de la déroute de son frère, ni de l'impression que cette nouvelle avoit faite sur son père; et j'ai été d'autant plus maître de faire cette supposition, que l'Ecriture marque que le fils aîné étoit hors de la maison lorsque l'Enfant prodigue y arriva. J'ai donc feint que son pere l'avoit envoyé plusieurs jours auparavant pour visiter des biens qu'il avoit dans des lieux éloignés de celui où il faisoit sa résidence ordinaire. J'ai supposé tout cela pour donner lieu au fils aîné de faire éclater son indignation, lorsqu'à son retour il apprend le misérable état où son frère s'est réduit par sa faute, et sa jalousie, lorsqu'il voit à quel point son père en est touché et attendri. Mais parce qu'il n'étoit pas naturel qu'un fils si bien né, et qui ne s'étoit jamais oublié en rien à l'egard de son père, en vînt tout d'un coup à s'écarter si brusquement du respect et de la soumission qu'il avoit toujours eue pour lui, s'il n'y étoit poussé d'ailleurs; j'ai mis en œuvre pour cela deux jeunes gens de ses amis, qui n'épargnent rien pour irriter sa jalousie, et pour l'animer contre son père. Ces deux personnages sont de mon invention; et quelque chose qu'on puisse y trouver d'ailleurs à redire, je ne crains pas du moins qu'on me reproche d'avoir rien fait en cela qui fût contre la vraisemblance. Voilà les additions que j'ai été obligé de faire à la parabole pour l'ajuster au théâtre: additions au reste qui y entrent si naturellement, qu'elles doivent être regardées plutôt comme une explication plus étendue du fait, que comme de pures additions, puisqu'en effet, sans rien altérer au récit de l'Evangile, elles ne font que développer certaines circonstances accidentelles que la brièveté, qui convient à la narration, a pu faire supprimer.

Comme le retour de l'Enfant prodigue, reçu en grace

par son père, termine le second acte, et que le troisième ne roule que sur la jalousie du fils aîné, et sa réconciliation avec son père, quelques personnes ont cru qu'il y avoit duplicité d'action dans la pièce ; que la première se terminoit à la réception de l'Enfant prodigue, et que tout ce que renfermoit le troisième acte formoit une action nouvelle.

Je demanderois volontiers à ces critiques, s'ils croient que la tragédie de Pompée dans Corneille finisse au second acte, et que les trois suivans fassent une nouvelle action. Pompée, après sa défaite, arrive à Alexandrie. Le premier acte est employé à délibérer sur le traitement qu'on doit lui faire ; on annonce sa mort au commencement du second. Tout ce qui suit, et dans le reste de cet acte et dans ceux qui suivent, doit-il être regardé comme des événemens qui forment une action à part, et différente de celle qu'indique le sujet? Ce n'a pas été du moins le sentiment de Corneille, qui fait voir dans l'examen de sa tragédie de Pompée, et dans le discours du poème dramatique, que les événemens y ont une telle dépendance l'un de l'autre, que la tragédie n'eût par été complette, s'il ne l'eût poussée jusqu'au terme où il l'a fait finir. Car ces événemens ne constituent point diverses actions, mais bien diverses parties d'une même et unique action ; raison qui est aussi concluante pour la pièce de l'Enfant prodigue, que pour la tragédie de Pompée. Car la jalousie du fils aîné sur la réception qui est faite à son frère, est tellement liée à cette réception même, que l'une suit nécessairement de l'autre.

Mais, dira-t-on, l'Enfant prodigue étant une fois reçu en grace, l'auditeur n'attend et n'exige plus rien. Il faudroit pour cela que cet auditeur fût peu éclairé, et qu'il n'eût guère fait de réflexion aux marques de jalousie que le fils aîné donne dans le premier acte, et qu'il fait ensuite éclater bien plus vivement dans le troisième ; car, supposé qu'il y ait fait la moindre attention, il ne peut s'empêcher d'être curieux d'apprendre comment la réception gracieuse que le père fait à l'En-

fant prodigue sera reçue de ce même frère, qui le même jour avoit trouvé à redire aux regrets et aux larmes que son père donnoit à la ruine et à la déroute de ce fils ingrat, jusqu'à lui dire, en parlant de son frère:

Lui qui mériteroit qu'on lui fermât la porte,
Si dans ces mêmes lieux, dont il se sut bannir,
Après sa faute indigne il osoit revenir.

Or, l'auditeur éclairé n'est point content, s'il n'apprend l'effet que produit le retour de l'Enfant prodigue. Car la pièce ne consiste pas simplement dans ce retour, mais dans un retour qui réunisse tous les esprits en rétablissant le calme dans la maison. Et comment pouvoit-il s'y rétablir, si à l'arrivée du cadet, l'aîné se retiroit mécontent? C'étoit un nouveau trouble que la sagesse et la bonne conduite du fils aîné rendoit encore plus fâcheux et plus embarrassant que le premier; or, toutes les fois qu'il reste quelque scrupule ou quelque inquiétude dans l'esprit de l'auditeur, la pièce ne peut point être censée complette. C'est le sentiment de Corneille dans son discours des trois Unités.

Que s'il y a des critiques qui fassent encore difficulté de se rendre aux raisons de ce prince du poème dramatique, dont l'autorité est si respectable en cette matière, je les prierai du moins de trouver bon que je n'entreprenne pas de réformer la parabole de Notre-Seigneur; car quoique les règles d'une simple narration soient différentes de celles du théâtre, cependant elles conviennent entièrement dans ce qui regarde la simplicité de l'action qui est ou racontée ou représentée; et comme Notre-Seigneur n'a pas prétendu faire deux histoires séparées du retour de l'Enfant prodigue, et de la réconciliation du fils aîné, que ce retour avoit brouillé avec son père, mais une simple et unique histoire composée de deux parties différentes liées nécessairement ensemble, et qui suivent l'une de l'autre; aussi doit-on dire la même chose de la manière dont

dont ces deux parties sont traitées dans la pièce dramatique de l'Enfant prodigue.

Voilà pour ce qui touche l'unité d'action. A l'égard de l'unité du jour, elle y est si régulièrement observée, que l'action a pu se passer en aussi peu de temps qu'il en faut pour la représenter, quelque peu d'intervalle qu'on mette entre les actes. L'unité du lieu n'y est pas moins étroitement gardée, puisque tout se passe au bout d'une petite avenue qui joint la maison du père.

ACTEURS.

LE PÈRE.
LE FILS AINÉ.
L'ENFANT PRODIGUE.
ÉLIAB, voisin et ami du père.
PHARÈS, confident du père.
MANASSÈS, AZARIAS, } amis du fils aîné.
UN BERGER.

La Scène est dans un bois voisin de la maison du Père de famille.

L'ENFANT PRODIGUE.

ACTE I.

SCÈNE I.

LE PÈRE.

PHARÈS tarde long-tems! cruelle incertitude!
Hélas! toujours en proie à mon inquiétude,
Depuis qu'il est parti, chaque jour je l'attends;
Je compte chaque jour les heures, les instans.
Rien ne paroît encor! Quel désastre funeste
Retarde si long-tems l'espoir seul qui me reste?
Je crains tout: au milieu de ma juste douleur,
Un noir pressentiment vient alarmer mon cœur:
Pharès ne revient point! mais non, pourquoi m'en plaindre?
Je presse son retour, et je devrois le craindre.
Peut-être sa lenteur ne fait que reculer
Le récit des malheurs qui doivent m'accabler.

S'il revenoit, hélas! que pourroit-il m'apprendre?
Des disgraces, des maux, où je dois trop m'attendre;
Il viendra m'annoncer qu'en proie à ses desirs,
Ce malheureux a fait son Dieu de ses plaisirs;
Que plongé dans le crime, et dans un luxe infâme,
A des feux criminels il a livré son ame;
Que dans ses passions prodigue et déréglé,
Il a perdu les biens dont je l'avois comblé.
Mais laissons cette perte : et quel soin m'inquiète?
Plût à Dieu que ce fût la seule qu'il eût faite,
Et que dans tous les maux qui me font soupirer,
Pharès ne m'apprît rien de plus triste à pleurer!
Enfin, à quelque sort que ce récit m'expose,
Qu'il vienne de mon fils m'apprendre quelque chose.
Ah! si du précipice on peut le retirer
J'ose tout entreprendre, et puis tout espérer.
En quelque état qu'il soit, qu'à mes vœux il se rende,
Qu'il revienne, c'est tout ce que mon cœur demande,
Fût-il nu, dépouillé, sans biens et sans honneur :
Je n'envisage plus en lui que son malheur.
Malgré sa faute indigne, et malgré sa misère,
Qu'il revienne, il sera toujours cher à son père.
Que dis-je? en quelque lieu qui puisse le cacher,
J'y veux, j'y veux aller moi-même, et le chercher.
Oui, c'en est fait, en vain mon âge et ma foiblesse
S'opposent au dessein que forme ma tendresse;
J'irai, e fallût-il, au bout de l'univers.
Et qu'ai-je encore à craindre, hélas! si je le perds?

O mon fils! ô sujet de mes tendres alarmes!
Que tu vas me coûter de soupirs et de larmes!

SCENE II.

LE PÈRE, ÉLIAB.

ÉLIAB.

ARRÊTEZ, c'en est trop; non je ne puis pour moi,
Soutenir plus long-tems l'état où je vous voi;
Et voisins depuis peu dans ce séjour champêtre,
Quoique nous commencions à peine à nous connoître,
Le sombre et noir chagrin où je vous vois plongé,
Fait qu'à vous secourir je me crois obligé.
Souffrez donc que je parle, et qu'à votre silence,
Je fasse à ce sujet un peu de violence.
Qu'est-ce encor, qu'avez-vous? ne me le celez point;
Quel malheur si cruel vous afflige à ce point?
Plus je vous examine, et plus je considère,
Moins de votre chagrin je perce le mystère:
Tout vous rit, ce me semble, et vous réussit bien;
Honneurs, santé, richesses, il ne vous manque rien:
Ne me direz-vous point le mal qui vous possède?
Quelque grand qu'il puisse être, est-il donc sans remède?

LE PÈRE.

Je suis père, Éliab; mille soucis cachés
A ce tendre et doux nom sont toujours attachés.

ÉLIAB.

Que dites-vous? j'ai cru qu'au Ciel, à le bien prendre,
Vous n'aviez sur cela que des graces à rendre,
Et que ce nom de père et si tendre et si doux,
N'avoit rien que d'heureux et de charmant pour vous.
Je sais qu'il est des fils d'un fâcheux caractère,
Qu'on diroit être nés pour le malheur d'un père,
Et qui dans mille excès donnant avec fureur,
Le font rougir de honte, et mourir de douleur.
Mais certes, pour le vôtre, à vous parler sans feindre,
Je ne vois pas en quoi vous pourriez vous en plaindre.
Peut-on voir un jeune homme et plus sage et mieux né,
D'un naturel plus doux, d'un esprit mieux tourné?
Assidu près de vous, avec peine il vous quitte;
Sur vos sages conseils il règle sa conduite:
Des affaires lui-même ardent à se charger,
De mille soins fâcheux il sait vous soulager;
Et si l'on ne m'a fait un rapport infidèle,
Vous vous louez souvent des succès de son zèle.
Je sais que vous l'aimez; que discret et prudent,

Il est de vos secrets le plus cher confident ;
Que son cœur, plein pour vous d'une amitié sincère,
Met toute son étude et ses soins à vous plaire.
Je le dis : quand on sait de quel air en ce tems,
En usent la plupart de tous nos jeunes gens,
Et ce que contre un père on entreprend, on ose,
Tout cela, croyez-moi, n'est pas si peu de chose :
Et si de ce côté vous plaignez votre sort,
Pardonnez-moi ce mot, vous avez un peu tort.

LE PÈRE.

Cher ami, je serois injuste, je l'avoue,
De me plaindre d'un fils, que tout le monde loue ;
Et quand je vois combien par-tout on en fait cas,
J'aurois tort d'être seul à ne l'approuver pas.
C'est l'appui, le soutien, l'honneur de ma vieillesse;
Il a tout mon amour, et toute ma tendresse :
Et dans le triste état qui m'accable aujourd'hui,
Mes pleurs ni mes regrets ne tombent point sur lui.
C'est un autre, en un mot, qui m'arrache ces plaintes ;
Un autre fils que j'ai, cause toutes mes craintes ;
Que dis-je ? je l'avois, ô regrets superflus !
En ce moment, hélas, peut-être n'est-il plus !

ÉLIAB.

Un autre fils ?

LE PÈRE.

L'auteur du mal qui me dévore.

ELIAB.

Etranger dans ces lieux, je l'ignorois encore.
De ce second enfant on ne m'a rien appris,
Et j'avois toujours cru que vous n'aviez qu'un fils.
Mais ce que j'en apprends de votre bouche même,
De nouveau me rejette en une peine extrême.
Que me dites-vous là? qu'incertain de son sort
Vous ne pouvez savoir s'il est vivant ou mort?
M'est-il permis d'entrer dans les secrets d'un père?
Et ne voulez-vous point m'éclaicir ce mystère?

LE PÈRE.

Pourquoi par le récit d'un si cruel malheur
Vous-même voulez-vous réveiller ma douleur?

ELIAB.

Calmez pour un moment le souci qui vous ronge.

LE PÈRE.

Et comment le calmer! à tout moment j'y songe;
A ma triste mémoire il est toujours présent,
Et rien ne peut charmer un ennui si cuisant.
De ce fils malheureux la funeste aventure
Malgré moi dans mon cœur fait parler la nature;
Sans cesse en sa faveur j'entends sa voix crier,
Et tout ingrat qu'il est, je ne puis l'oublier.
Qu'il m'a causé de maux! vous connoissez son frère;
Hélas! que n'étoit-il du même caractère!
Mais pour notre malheur, je le dis en pleurant,
Et d'esprit et d'humeur, il fut bien différent;

Fier, hautain, violent, à tenir difficile,
Evaporé, volage, aux avis indocile,
Entier dans ses humeurs, fougueux dans ses desirs,
Lent pour tous ses devoirs, ardent pour ses plaisirs.
J'entrevis ces défauts dès sa plus tendre enfance;
Dès-lors comme aujourd'hui, j'en connus l'importance,
Et pour en prévenir les dangereux effets,
Quels soins n'ai-je pas pris, quels vœux n'ai-je pas faits!
Prières, bons conseils, réprimandes, caresses,
Exemples et raisons, menaces et promesses,
Sages précautions, patience, douceur,
Tout ce qui peut toucher et ramener un cœur,
Je puis le dire ici, j'ai tout mis en usage,
J'ai tout tenté, tout fait pour fixer ce volage,
Et l'amour paternel ne pouvoit faire plus;
Tous mes soins cependant ont été superflus.
Bientôt las d'une gêne, à son avis trop grande,
Méprisant les conseils, bravant la réprimande,
Il a mis sous ses pieds et devoir et raison,
S'est regardé chez moi comme un homme en prison,
Aspirant au moment que délivré d'un père,
Il pût à ses desirs donner libre carrière:
J'en gémissois tout bas, et percé de douleur,
Je voyois où déja l'entraînoit son malheur.

ÉLIAB.

Hé bien, que produisit enfin cette conduite?

LE PÈRE.

Tandis qu'elle m'alarme, et que j'en crains la suite,
Que ménageant son cœur et son foible avec soin
Je tâche d'empêcher le mal d'aller plus loin,
Un beau jour il m'aborde, et sans autre mystère,
D'un air évaporé, me vient dire : Mon père,
Je sens que je vous suis assez à charge ici,
Et pour vous parler franc, je m'y déplais aussi.
Je m'apperçois fort bien qu'à vous, comme à mon frère,
Mon humeur, mes façons n'ont pas le don de plaire ;
Ce sont des démêlés qu'il est tems de finir :
Voyez ce qui me peut de vos biens revenir,
Délivrez-moi ma part, et pourvu par avance,
Je saurai me bannir loin de votre présence ;
C'est une affaire faite, et sans délibérer,
D'une façon ou d'autre, il faut nous séparer.

ÉLIAB.

Quoi ! tenir à son père un semblable langage !
En peut-on bien venir à cet excès d'outrage ?
N'étoit-ce pas vous dire en mots équivalens,
Qu'il trouvoit qu'à son gré vous viviez trop long-tems ?
Sans doute ; et pour flatter son humeur meurtrière,
Vous eussiez dû plus tôt descendre dans la bière.
Mais encor, dites-moi, de quel air et comment
Vous reçûtes alors un pareil compliment ?

LE PÈRE.

Moins choqué qu'effrayé de ce discours horrible,
Pour lui toucher le cœur, je fis tout mon possible.

ÉLIAB.

Comment donc, s'il vous plaît?

LE PÈRE.

Loin d'user de rigueurs,
J'employai le secours des soupirs et des pleurs.
Je lui représentai mon âge et ma vieillesse;
Cent fois je fis parler la plus vive tendresse;
Je le priai, pressai, je l'embrassai cent fois:
Insensible à mes pleurs, hélas! sourd à ma voix,
L'ingrat jusques au bout fut toujours inflexible.

ÉLIAB.

Quelle horreur!

LE PÈRE.

Non, jamais il ne me fut possible
D'amollir ce cœur dur, et d'en rien obtenir.
A tout ce qu'il voulut il fallut en venir.
Je cédai donc enfin, et de mon héritage
Entre son frère et lui je réglai le partage:
Je le chargeai de biens.

ÉLIAB.

Vous vous moquez aussi;
Je ne puis m'empêcher de vous blâmer ici.
Un père devoit-il en user de la sorte?
A ses déréglemens c'étoit ouvrir la porte,

C'étoit, en concourant à son mauvais dessein,
Vous-même lui plonger le poignard dans le sein.
Dans le fond d'un cachot je l'eusse fait conduire,
Et j'aurois bien trouvé moyen de le réduire.

LE PÈRE.

Hélas! que voulez-vous? ce n'est point mon humeur,
Et j'ai toujours conduit mes enfans par douceur.
Jamais je n'ai su prendre avec eux d'air sévère;
C'est, ce me semble, ainsi qu'en doit user un père.

ELIAB.

Erreur, abus; l'effet vous le fait assez voir.

LE PÈRE.

Il m'abandonne, il part: quel fut mon désespoir!
Combien, dans les transports de mes justes alarmes,
Sur ce cruel enfant fis-je couler de larmes!
Et depuis ce moment, j'en atteste ces bois,
Attentifs aux accens de ma plaintive voix,
Le cœur saisi, percé d'une douleur mortelle,
Je passe tout le jour à pleurer ce rebelle.
Ce n'étoit pas assez: un bruit sourd et soudain
Est venu me plonger dans un nouveau chagrin.
La débauche, dit-on, le jeu, la bonne chère,
L'ont fait en peu de tems tomber dans la misère;
Ces biens dont en partant il étoit ébloui,
Ont bientôt disparu, tout est évanoui.
Dépouillé, sans honneur, sans appui, sans ressource,

La fable du pays, qui termina sa course,
Lui-même enfin s'est vu forcé de s'en bannir :
Errant et vagabond, que va-t-il devenir!

ÉLIAB.

Peut-être est-ce un faux bruit.

LE PÈRE.

Je viens de vous le peindre,
Cet enfant malheureux : jugez si je dois craindre :
Mon cœur en cette alarme a tout appréhendé.
J'ai pris un de mes gens, domestique affidé,
Le chargeant, s'il avoit du zèle pour son maître,
D'aller chercher par-tout où mon fils pourroit être,
De le bien rassurer, quelque crainte qu'il eût,
Et de le ramener en quelque état qu'il fût.
Il m'avoit tant promis de faire diligence!
Mais déja sa lenteur lasse ma patience ;
Aussi pourquoi charger autrui de cet emploi?
Je devois de ce soin ne me fier qu'à moi.
J'irai, j'irai moi-même.

ÉLIAB.

Encor faut-il attendre :
Peut-être près de vous va-t-il bientôt se rendre ;
Peut-être votre fils, s'il a su le trouver,
Est-il dans ce moment sur le point d'arriver.

LE PÈRE.

Ami, laissez-moi seul ; ma sombre inquiétude
Demande du silence et de la solitude.

Errant à l'aventure au fond de ces forêts,
J'y cherche des réduits écartés et secrets,
Où donnant à mes pleurs une libre carrière,
Mon ame à la douleur se livre toute entière.

ÉLIAB.

J'ai peine en cet état à vous laisser ici;
J'y consens cependant, puisqu'il vous plaît ainsi.
Mais quelquefois du moins permettez à mon zèle
D'interrompre un moment cette douleur cruelle.
Faut-il à son chagrin se livrer pour toujours?
Du Seigneur qui vous aime, espérez du secours.
Il ne peut, croyez-moi, même dans sa colère,
Refuser cet enfant aux larmes d'un tel père.

LE PÈRE.

Hélas! veuille le ciel, qui connoît mon tourment,
D'un présage si doux avancer le moment!

SCÈNE III.

LE PÉRE, LE FILS AINÉ.

LE PÈRE.

AH! mon fils, vous voilà?

LE FILS.

Vous me voyez, j'arrive;
Vos ordres sont donnés, j'aurai soin qu'on les suive.

Tout est en bon état, à ce qu'il m'a semblé....
Mais qu'est-ce? dites-moi, vous paroissez troublé:
Mon père, qu'avez-vous, et quel sombre nuage
D'une triste pâleur couvre votre visage?

LE PÈRE.

Je suis ravi, mon fils, que tout aille si bien;
C'est l'effet de vos soins, vous ne manquez à rien.

LE FILS.

Mais encor, dites-moi, quel sujet vous afflige?

LE PÈRE.

Ce n'est rien.

LE FILS.

Ce n'est rien!

LE PÈRE.

Non, ce n'est rien, vous dis-je.

LE FILS.

Vous soupirez, en vain vous voulez me tromper;
Des larmes, malgré vous, viennent de s'échapper.
Ces larmes, ces soupirs me marquent quelque chose:
Mon père, au nom de Dieu, dites-m'en donc la cause;
Vous serois-je suspect? vous cachez-vous de moi?

LE PÈRE.

Moi, me cacher de vous? ah! mon fils, eh pourquoi?

LE FILS.

Je ne sais, mais enfin de ce cruel silence
Que voulez-vous ici, mon père, que je pense?

LE PÈRE.

Mon cœur, vous le savez, dans ses plus rudes coups
N'a jamais eu, mon fils, rien de caché pour vous.

LE FILS.

Mais si vous persistez cependant à vous taire,
Ne me forcez-vous pas à croire le contraire?

LE PÈRE.

Pour cette fois du moins laissez-moi vous cacher
Un secret, qui vous peut vous-même trop toucher.
La prudence en ce jour veut que je le retienne;
Votre douleur, mon fils, augmenteroit la mienne.

LE FILS.

J'y pourrois apporter quelque soulagement.

LE PÈRE.

Non, rien ne peut, mon fils, adoucir mon tourment.

LE FILS.

Hé quoi donc, je ne puis, quoi que je puisse faire,
Tirer de votre bouche un si profond mystère?
Ah! votre cœur, mon père, hélas! je le vois bien,
Commence à prendre enfin défiance du mien.

En quoi me pouvez-vous accuser d'imprudence?
Ai-je abusé jamais de votre confiance?

LE PÈRE.

Pourquoi me forcez-vous ici de révéler
Ce que jusques au bout j'aurois dû vous celer?
Vous le voulez, il faut malgré moi vous le dire.
Oui, mon fils, le sujet qui cause mon martyre,
Et qu'en vain jusqu'ici j'ai voulu déguiser,
Vient de ce même enfant qui m'en doit tant causer.
Une nouvelle, hélas! que je juge trop vraie,
Vient de saisir mon cœur, et de rouvrir ma plaie.
Ce n'est, jusques ici, qu'un bruit couvert et sourd,
Et peut-être est-il faux; mais c'est un bruit qui court,
Un bruit qui me désole : on dit que votre frère
Ruiné, dépouillé, réduit à la misère,
Du lieu de sa retraite est sorti presque nu,
Et qu'on ne sait enfin ce qu'il est devenu.
Je voulois vous cacher cette triste nouvelle,
Mais vous me l'arrachez, et le cœur avec elle.

LE FILS.

Quoi! mon père, et c'est-là le sujet important,
Voilà le coup fâcheux qui vous afflige tant?
Un ingrat qui nous perd, et qui nous deshonore,
Vous êtes assez bon pour le pleurer encore!
Un perfide, un impie, un fils dénaturé,
Qui sortant de chez vous, vous a presque abjuré

Par quels secrets ressorts, quels attraits et quels
charmes
Peut-il, le malheureux, vous arracher des larmes?
Est-ce donc par son crime, et toutes ses horreurs,
Qu'il a su mériter votre amour et vos pleurs?
Malgré toute sa honte, il doit me faire envie,
Quand je vois les bontés dont sa faute est suivie.
Mon tendre amour pour vous a beau se signaler,
Rien ne peut de sa perte ici vous consoler.
Pour lui seul votre cœur se trouble et s'intéresse:
Il a tous les retours et toute la tendresse:
C'est un lâche, un ingrat; mais je sens et je voi,
Que tout ingrat qu'il est, vous l'aimez mieux que
moi.

LE PÈRE.

Ah! mon fils, pouvez-vous me tenir ce langage?
Vous faut-il de mon cœur encore un nouveau gage?
Cessez de m'accabler d'un reproche odieux,
Et pardonnez aux pleurs qui coulent de mes yeux.
Dans le tendre souci que j'ai pour votre frère,
Souvenez-vous, mon fils, que je suis deux fois père.
Je vous le suis toujours: ah! du moins aujourd'hui
Souffrez que je le sois encore un peu pour lui.

LE FILS.

Mais vous m'aviez tant dit, et vous m'aviez fait
croire,
Qu'il étoit pour jamais hors de votre mémoire;
Que de son crime affreux la honte et la noirceur

L'avoit entièrement banni de votre cœur ;
Que la nature enfin cédant à la colère,
Pour cet indigne fils commençoit à se taire ;
Que désormais vos pleurs avoient fixé leur cours :
Vous me trompiez, mon père, et vous l'aimiez toujours.

LE PÈRE.

Je vous trompois, mon fils, et me trompois moi-même.
Croyez-vous, en effet, que cet amour extrême,
Que dans nous pour un fils la nature a tracé,
Jamais, quoi que l'on fasse, en puisse être effacé ?
Vous saurez quelque jour, mon fils, et je l'espère,
Ce que c'est que le cœur et que l'amour d'un père :
Il se plaint cet amour, il murmure, il gémit,
Il s'irrite, il s'enflamme, il menace, il frémit ;
Et même quelquefois dans les coups qu'on lui porte,
Le courroux le saisit, la fureur le transporte ;
Mais loin de s'affoiblir, je l'éprouve en ce jour,
Plus il est en fureur, et plus il est amour.

LE FILS.

Mais, mon père, épargnez du moins votre vieillesse,
Essayez de calmer cet excès de tristesse.
Votre douleur vous mine, et peut vous accabler ;
Et ce cruel état pour vous me fait trembler.

LE PÈRE.

Le mal est trop pressant, il faut que mon cœur cède ;

Mais le tems y pourra donner quelque remède;
Ou si le tems ne peut en adoucir le coup,
Vos soins, votre tendresse y serviront beaucoup.

LE FILS.

Vous fuyez?

LE PÈRE.

Ma douleur se plaît en ces retraites;
Laissez-moi seul.

LE FILS.

Le puis-je en l'état où vous êtes?

LE PÈRE.

Vous me ferez plaisir, laissez-moi seul ici.

LE FILS.

Il faut vous obéir, vous le voulez ainsi.

SCÈNE IV.

LE FILS AINÉ.

ENFANT dénaturé, frère trop misérable,
Ces larmes, ces soupirs te rendent plus coupable.
L'horreur de tes forfaits n'a pu jusqu'à ce jour
Du cœur d'un si bon père arracher tout l'amour;
Malgré ta perfidie et ta lâche retraite,

Il te chérit encor, te plaint et te regrette ;
Et que seroit-ce donc, si par ta dureté
Tu n'avois point, perfide, outragé sa bonté?
Mais aussi c'en est trop, cet excès de tendresse,
Après un trait si noir devient enfin foiblesse ;
Puisque dans son malheur il s'est précipité,
Quoi qu'il souffre, l'ingrat, il l'a bien mérité.

SCÈNE V.

LE FILS AINÉ, AZARIAS, MANASSÈS.

MANASSÈS.

Nous allions vous chercher, et sans plus long mystère
Vous devinez assez ce que nous devons faire.
A la chasse tous deux vous nous voyez tout prêts:
On ne peut voir un tems plus serein et plus frais ;
En fait de bons chasseurs, c'est tout ce qu'ils demandent :
Les filets sont tendus, et nos gens nous attendent :
Que vous en dit le cœur? vous êtes de loisir,
Et pouvez avec nous partager le plaisir.

LE FILS.

Hélas! rien ne sauroit m'en faire un plus sensible ;
Je voudrois le pouvoir, mais il m'est impossible.

AZARIAS.

Le pouvoir ! comment donc ? voilà bien repartir !
On a toujours le tems de se bien divertir :
Et je ne sache point, soit dit sans vous déplaire,
Qu'à notre âge l'on ait de plus pressante affaire.

MANASSÈS.

Oui, voilà justement de vos difficultés :
Je ne vous comprends pas, quand vous vous y mettez.

LE FILS.

Mon Dieu, pour cette fois laissez-moi, je vous prie.
Nous pourrons quelque jour renouer la partie.

MANASSÈS.

Mais quelle affaire encor, quel important souci
Vous dérobe à nos vœux, et vous retient ici ?

LE FILS.

Je ne chercherai point à vous donner le change :
Mon père me paroît dans un chagrin étrange ;
Et le laisser tout seul pour m'aller divertir,
C'est à quoi je ne puis, ni ne dois consentir.

MANASSÈS.

Voilà, pour demeurer, cette raison si forte !
Hé ! faut-il pour cela vous gêner de la sorte ?
Prétendez-vous avec vos assiduités
Être comme un enfant toujours à ses côtés ?

AZARIAS.

Le bon homme est chagrin, chose bien merveilleuse!
La vieillesse est toujours rechignée et fâcheuse:
Et je m'étonnerois qu'elle ne le fût pas,
Quand elle sent la mort s'avancer pas à pas.

LE FILS.

Ce n'est point tout cela.

MANASSÈS.

Mais quoi donc, quelle affaire?

LE FILS.

Le bruit d'une disgrace arrivée à mon frère

AZARIAS.

Quoi, cet écervelé, qu'on vit si brusquement
Partir un beau matin de chez vous?

LE FILS.

Justement,
Lui-même.

MANASSÈS.

Beau sujet d'avoir l'ame chagrine!
Et si votre bon homme à s'affliger s'obstine,
Faut-il que vous soyez assez simple, assez bon,
Pour l'approuver aussi dans son chagrin?

LE FILS.

Moi! non.
J'aurois tort; mais enfin, à bien prendre la chose,

J'ai beau de sa douleur n'approuver pas la cause ;
En souffrira-t-il moins, et contre mon devoir
Dois-je l'abandonner seul à son désespoir ?
Non, je sens près de lui que ce devoir m'appelle,
Et vous excuserez facilement mon zèle.

AZARIAS.

Allez, puisqu'il vous plaît, et pleurez avec lui ;
Nous n'avons pas le tems de pleurer aujourd'hui.

ACTE II.

SCÈNE I.

L'ENFANT PRODIGUE *seul.*

APRÈS avoir traîné si long-tems ma misère,
Je découvre à la fin la maison de mon père.
Je reconnois ces lieux si beaux et si charmans,
Où je coulai jadis mes plus heureux momens :
Ces collines, ces bois, ces rives fortunées
Qui firent le plaisir de mes tendres années ;
Mais qui dans ce retour, lorsque je les revoi,
N'ont plus rien que de triste et d'affligeant pour moi.
Tout m'accuse ; tout semble ici d'intelligence
Me reprocher mon crime et demander vengeance.
Chargé d'affronts, errant, et de tous lieux banni,
J'ose le dire, hélas ! je suis assez puni.
Dans ma prospérité que d'amis à ma suite !
Au bruit de ma disgrace ils ont tous pris la fuite ;
De mes bienfaits passés nul ne s'est souvenu,
Et riant de mon sort ils m'ont tous méconnu.
Les traîtres, les ingrats, auteurs de ma ruine,
M'insulter ! . . . une longue et cruelle famine
Vient encor de surcroît inonder le pays,
Et pour sauver ces jours malheureux et maudits,

Oubliant mon honneur, oubliant ma naissance,
A quelle indignité m'a réduit l'indigence!
A garder des pourceaux!... je rougis d'y penser;
Lâche! jusqu'à ce point ai-je pu m'abaisser?
Que dis-je? c'étoit peu; pour comble d'infamie,
Je me suis vu réduit à leur porter envie:
Défait, demi-mourant, de misère épuisé,
Le gland qu'on leur prodigue, à moi m'est refusé,
A moi, qui dans le tems d'une heureuse jeunesse,
Vivois dans l'abondance et la délicatesse.
Frappé de ce cruel et triste souvenir
Qu'en vain de mon esprit je tâchois de bannir,
Combien de serviteurs, me disois-je à moi-même,
Dans la félicité d'une abondance extrême,
Chez mon père aujourd'hui bénissent leur destin,
Tandis que tout me manque, et que je meurs de faim!
Heureux, si je pouvois entre eux obtenir place!
M'y souffrir, ce seroit encore me faire grace,
N'aspirons point plus haut: j'étois fils autrefois;
Mais mon crime m'en ôte et le rang et les droits.
Ingrat, tu le sens donc? Mais n'importe, j'espère,
Malgré tous mes forfaits, en la bonté d'un père.
Si pour fils désormais il veut me rejeter,
Pour esclave du moins allons nous présenter.
Partons. Sur ce projet en vain mon cœur balance;
Allons, allons d'un père implorer la clémence:
Oui, je suis, lui dirai-je, embrassant ses genoux,
Coupable envers le Ciel et coupable envers vous.

Le courroux contre moi n'est que trop légitime ;
Désespéré, confus de l'horreur de mon crime,
En qualité de fils je n'ose plus m'offrir ;
Mais pour esclave au moins voudrez-vous me souffrir ?
Je pars dans ce dessein, je me traîne, j'arrive :
A présent je recule, et mon ame craintive
A l'approcher encor n'ose se hasarder.
Car enfin de quel front le pourrai-je aborder ?
Hélas ! dans ce moment j'ai cru le voir paroître ;
Ce n'étoit que de loin, je me trompois peut-être ;
J'ai fui dans la frayeur, errant de toutes parts :
Et comment donc de près soutenir ses regards ?
A travers ces haillons peut-il me reconnoître ?
Est-ce là l'équipage où son fils devroit être ?
Etois-je en cet état en partant de chez lui ?
Les biens qu'il m'a donnés où sont-ils aujourd'hui ?
Et... Mais j'entends quelqu'un qui vers ces lieux s'avance.
Un berger vient à moi. C'est un de ceux, je pense,
Qui de mon père ici font paître les troupeaux :
Je sens à son abord renouveler mes maux.
Dans l'état où je suis leur sort me fait envie ;
Ils coulent doucement les beaux jours de leur vie ;
Ils sont heureux, contens, ces bergers, je le voi ;
Ici rien ne leur manque, et tout me manque à moi.

Universitas BIBLIOTHECA

SCÈNE II.

L'ENFANT PRODIGUE, UN BERGER.

LE BERGER.

Ami, quelle aventure en ces lieux vous amène?
Seriez-vous égaré? vous paroissez en peine :
Je vous vois sur vos pas aller et revenir;
Dites-moi quel chemin vous souhaitez tenir,
Des routes de ce bois je pourrois vous instruire,
Et si vous le voulez, je m'offre à vous conduire.

L'ENFANT PRODIGUE.

Je vous suis obligé, mais il n'est pas besoin;
Je sais quelle est ma route, et je ne vais pas loin.
Au reste, ami berger, un inconnu qui passe
Oseroit-il ici vous prier d'une grace?
Pourrois-je, sans paroître un peu trop curieux,
Vous demander quel est le maître de ces lieux,
A qui sont tous ces bois, et les plaines voisines,
Et ce château qu'on voit d'ici sur ces collines.

LE BERGER.

Celui de qui dépend tout ce qu'on voit ici,
Ce château, ces forêts, et ces troupeaux aussi,
Reçut de ses ayeux tout ce vaste héritage;

Homme de qualité, veuf et déja sur l'âge,
Puissant par les grands biens dont il est revêtu,
Mais bien plus respectable encor par sa vertu.

L'ENFANT PRODIGUE.

Que je vous trouve heureux de servir un tel maître!

LE BERGER.

De meilleur sous le ciel, je crois qu'il n'en peut être.

L'ENFANT PRODIGUE.

Mais est-il sans enfans, n'en a-t-il point quelqu'un?

LE BERGER.

Hélas! il en eut deux, mais il n'en a plus qu'un.

L'ENFANT PRODIGUE.

Plus qu'un!

LE BERGER.

C'est sa douleur, et c'est aussi la nôtre.

L'ENFANT PRODIGUE.

La mort apparemment vous aura ravi l'autre?

LE BERGER.

Ce n'est point elle, ami, vous l'accusez à tort:
Mais un désastre encor plus triste que la mort.
Ce malheureux Enfant, pour vivre en volontaire,
S'est voulu retirer loin des yeux de son père;

Il l'a même forcé de lui donner son bien,
Et depuis ce tems-là nous n'en apprenons rien.

L'ENFANT PRODIGUE.

Que me dites-vous là? ce fait est-il croyable?
Quoi donc! d'un trait si noir un fils est-il capable?
Peut-on contre un tel crime assez se récrier?
Quel supplice assez grand le pourroit expier?
Ah, l'horreur!... Après tout, le feu de la jeunesse,
La passion peut-être a séduit sa foiblesse;
Et s'il ne sent déja tout ce qu'il doit sentir,
Il est, n'en doutez pas, bien près du repentir.
Mais enfin, dites-moi, qu'a dit, qu'a fait le père?

LE BERGER.

Il a pleuré son fils avec douleur amère.

L'ENFANT PRODIGUE.

O tendresse! ô bonté d'un cœur tout paternel!
Ces pleurs rendent le fils doublement criminel;
Il l'a pleuré, quel père!

LE BERGER.

Et le pleure sans cesse.
Loin même que le tems ait calmé sa tristesse,
Ses pleurs ont depuis peu repris un nouveau cours,
Et sa douleur paroît s'augmenter tous les jours.
J'ignore quel sujet redouble ses alarmes,
Mais très-souvent ici je vois couler ses larmes.

L'ENFANT PRODIGUE.

Puisse bientôt le ciel mettre fin à ses pleurs,
Et vous combler aussi, berger, de ses faveurs !

SCÈNE III.

LE BERGER.

PAUVRE jeune homme, hélas ! quel état déplorable !
Il paroît mériter un sort plus favorable.
Mon récit l'a touché, je n'en suis pas surpris ;
Tous ceux à qui j'en parle en sont tous attendris.
Mais de mon maître ici j'entends la voix plaintive.
Il ne m'apperçoit point, tant sa douleur est vive ;
Ma présence en ces lieux pourroit l'importuner,
Mon troupeau me rappelle, il faut y retourner.

SCÈNE IV.

LE PÈRE.

HÉLAS ! que la douleur est crédule et trompeuse,
Et qu'à se tourmenter elle est ingénieuse !
Un jeune homme a paru, du moins j'ai cru le voir ;
Mon cœur à cet objet a semblé s'émouvoir ;
Je l'ai pris pour mon fils : et de fait, quand j'y pense,

J'y trouvois avec lui beaucoup de ressemblance,
Il avoit de son air. J'y suis donc accouru;
Mais en vain ; tout d'un coup l'objet a disparu,
J'ai cherché dans le bois sans plus rien voir paroître:
C'est une illusion qui m'a trompé peut être.
Mais du sort de mon fils, quand serai-je éclairci ?
Pharès ne revient point, et...

SCÈNE V.

LE PÈRE, PHARÈS.

PHARÈS.

SEIGNEUR, me voici.

LE PÈRE.

C'est toi, mon cher Pharès; ah! tu me rends la vie.
Eh bien, l'as-tu trouvé? dis vîte, je te prie,
Revient-il avec toi ; me l'as-tu ramené?
Tu ne dis mot; d'où vient ce silence obstiné?
Parle, explique-toi donc, à quoi faut-il m'attendre?

PHARÈS.

Je n'ai rien que de triste, hélas! à vous apprendre,
Seigneur.

LE PÈRE.

Qu'entends-je là? rien que de triste, ô ciel!
Tu n'as rien que de triste à m'apprendre, cruel!

C'est assez, c'en est fait, j'entends trop ce langage :
Mon fils, mon fils n'est plus, qu'attends-je davantage ?
Et je respire encor ? père trop inhumain,
C'est toi qui lui plongeas le poignard dans le sein.
Falloit-il écouter une aveugle jeunesse ?
C'est moi qui l'ai perdu par mon trop de mollesse :
Devois-je le livrer à son égarement ?
C'étoit erreur dans lui, c'étoit aveuglement,
Foiblesse, passion ; mais dans moi c'est un crime.
O mon fils! de ma faute innocente victime,
Que ne m'est-il permis, en brisant mes liens,
De racheter tes jours même au dépens des miens ?

PHARÈS.

Mais, Seigneur, vous pleurez un malheur que j'ignore ;
Je ne vous ai point dit...

LE PÈRE.

Mon fils vit donc encore ?

PHARÈS.

Je n'ai rien sur cela que je puisse assurer ;
Mais j'ai lieu de le croire, et d'en bien espérer.

LE PÈRE.

Espérer ? quoi ! c'est là tout le fruit de ta course ?
Un vain espoir est donc mon unique ressource ?
Ah ! Pharès, ah pourquoi par un discours trompeur

Cherches-tu vainement à flatter ma douleur?
Parle, quoi qu'il m'en coûte, explique ce mystère;
Ne crains point d'accabler un trop malheureux père:
En quels lieux est mon fils, dis, ne me cache rien;
J'irai, j'irai moi-même, et le trouverai bien.

PHARÈS.

Hélas! si sur cela, durant ma course entière,
J'avois pu parvenir à la moindre lumière,
Me verriez-vous sans lui de retour en ces lieux?

LE PÈRE.

Comment oses-tu donc te montrer à mes yeux?

PHARÈS.

C'est à regret, Seigneur, mais pour vous satisfaire:
Après ce que j'ai fait, que pouvois-je encor faire?
Quels soins n'ai-je pas pris? que n'ai-je pas tenté?
Où mon zèle pour vous ne m'a-t-il point porté?
Je m'informe, et déterre à grand'peine la ville
Où sortant de chez vous il choisit son azile;
J'y cours; et là j'apprends ses désordres fameux,
Ses prodigalités, et son luxe honteux,
De sa déroute enfin la déplorable histoire,
Et l'on m'en dit, Seigneur, plus que je n'ose en croire.
Pour surcroît de malheur, je ne le trouve plus.
Ce pauvre infortuné, de ce revers confus,
Dans quelque petit coin d'une terre étrangère,
Etoit allé cacher sa honte et sa misère.

Quelle route a-t-il pris? c'est ce qu'on ne sait pas.
Je vais par-tout cherchant la trace de ses pas ;
Enfin, le désignant par son âge et sa mine,
J'apprends dans le réduit d'une obscure chaumine,
Que depuis quelque tems dans ce canton désert,
Cet enfant à servir s'étoit lui-même offert ;
Et pressé par la faim, j'ai honte de le dire,
A garder des pourceaux avoit pu se réduire.

LE PÈRE.

A quoi donc, cher Enfant, étois-tu destiné?
Pour un pareil emploi mon fils étoit-il né?

PHARÈS.

Mais soit que rappelant son nom et sa naissance,
D'un si vil ministère il sentît l'indécence,
Soit quelqu'autre motif qu'on ne m'a point appris,
Il quitta brusquement l'emploi qu'il avoit pris ;
Et malgré tous mes soins, mes courses et mon zèle,
N'en ayant pu depuis apprendre de nouvelle,
Désolé de sa perte et me voyant à bout,
Je suis venu, Seigneur, vous informer de tout.

LE PÈRE.

Que deviendrai-je donc, et quel espoir me reste,
Dans cette incertitude à mon cœur si funeste?
Où te chercher, hélas ! enfant trop malheureux?
Quel lieu de l'univers te dérobe à mes yeux?
Pourquoi, te défiant de ma bonté facile,

Autre part que chez moi cherches-tu quelque azile ?
Ma tendresse, ma crainte, et ton fatal malheur,
Ne t'en ouvrent-ils pas un plus sûr dans mon cœur?
Reviens, mon fils, reviens, ma maison est la tienne;
La honte te retient, que rien ne te retienne :
Ta faute est oubliée, et mon cœur alarmé
Se souvient seulement qu'il t'a toujours aimé.
Reviens, j'excuse tout : ta jeunesse séduite
Voyoit-elle les maux où t'engageoit la fuite ?
Je te suis toujours père, Enfant infortuné ;
Retourne seulement, et tout est pardonné.

SCÈNE VI.

LE PÈRE, LE FILS AINÉ, PHARÈS.

LE FILS.

QUOI! dans le même état je vous retrouve encore,
Et rien ne peut calmer l'ennui qui vous dévore ?

LE PÈRE.

Hélas! ce que j'apprends doit plutôt l'aügmenter;
Que n'est-ce encor un mal dont on puisse douter!
Mais il n'est que trop sûr, mon fils...

LE FILS.

Quoi donc, mon père ?

LE PÈRE.

Apprenez de Pharès le sort de votre frère.

LE FILS, *à Pharès.*

Dis-moi donc ce que c'est, ne me déguise rien.

PHARÈS.

Après avoir perdu son honneur et son bien,
Moqué, banni du lieu qui causa sa ruine,
Pour comble de malheur, pressé par la famine,
Dans un canton désert où la faim l'a conduit,
A garder des pourceaux il s'est trouvé réduit.
Mais d'un si vil emploi las et confus sans doute,
Il disparut un jour, sans qu'on ait su sa route:
C'est tout ce que j'ai pu déterrer de son sort;
Et je ne sais enfin s'il est vivant ou mort.

LE FILS.

Le lâche! s'abaisser à ce vil esclavage!

PHARÈS.

La misère confond le plus noble courage;
Il faut céder: que faire en cet état, Seigneur?

LE FILS.

Mourir plutôt cent fois que trahir son honneur.

LE PÈRE.

Hé, mon fils, tout cela doit-il tant vous surprendre?
A ces coups affligeans nous devions nous attendre;

Quand une fois du Ciel on n'entend plus la voix,
Ah! les loix de l'honneur sont de bien foibles loix.

LE FILS.

Calmez donc désormais cette douleur extrême;
Il a voulu périr, il s'est perdu lui-même,
Le mal est fait, pourquoi vous affliger en vain?

LE PÈRE.

Il a voulu périr, mais il périt enfin.

LE FILS.

Quelle espérance encor à votre ame est ouverte,
Et que peuvent vos pleurs pour empêcher sa perte?

LE PÈRE.

Non, rien ne peut, mon fils, calmer mon désespoir,
Si la bonté du Ciel ne me le fait revoir.
En quelque lieu qu'il soit, j'irai, quoi qu'il en coûte;
Ma douleur sur ce point est tout ce que j'écoute.

LE FILS.

Après tous les forfaits qu'on peut lui reprocher,
Vous nous parlez encor de le vouloir chercher?
Lui, mon père? excusez le dépit qui m'emporte,
Lui qui mériteroit qu'on lui fermât la porte,
Si dans ces mêmes lieux, dont il se sut bannir,
Après sa faute indigne il osoit revenir.
Et quoi! vous quitterez un fils soumis, fidèle,
Pour chercher un ingrat, fugitif et rebelle?
Que dirai-je? mais non, mon père, je me rends.

Vous le voulez, hé bien, suivez-le, j'y consens.
Allez, en écoutant vos bontés trop peu sages
Encourager l'ingrat à de nouveaux outrages.
Mais en quels lieux du monde, au moins en quels climats
Irez-vous au hasard reconnoître ses pas?

LE PÈRE.

Je ne sais : ma douleur me servira de guide ;
Ou du moins sur cela, quoi que le Ciel décide,
Si je ne puis rejoindre un jour ce cher Enfant,
Je mourrai dans la peine, et je mourrai content.

LE FILS.

Quel dessein! quel projet! y pensez-vous, mon père?
Avez-vous pu former une telle chimère?
Faut-il que la douleur vous aveugle à ce point?
Je ne le puis souffrir ; vous ne le ferez point ;
Non, et quelque soumis qu'à vos lois je veuille être,
Votre amour sur cela ne sera point le maître.

LE PÈRE.

Laisse-moi donc aussi, Pharès, retire-toi ;
Je rentre dans ce bois où je ne veux que moi.
En l'état où je suis, ma juste inquiétude
Ne trouve de douceur que dans la solitude.

SCÈNE VII.

LE PÈRE, L'ENFANT PRODIGUE.

LE PÈRE *seul.*

ENFIN me voilà seul: parlez, mon cœur, parlez;
Et vous en liberté, tendres larmes, coulez;
Prenez les intérêts d'un enfant misérable
Que tout condamne ici, que tout le monde accable,
Ne l'abandonnez point; il n'a plus aujourd'hui
Dans son triste malheur que vous et moi pour lui.
Ah! mon cher fils, pour toi n'est-il plus d'espérance?
Le Ciel a-t-il pour nous épuisé sa clémence?
Par mes vœux, par mes pleurs, si rien peut le toucher,
A ton malheureux sort ne puis-je t'arracher?
Ne verrai-je jamais le jour qui nous rassemble?
O mon fils...

(*L'Enfant prodigue paroît et se retire aussitôt.*)

Mais quelqu'un a paru, ce me semble.
Où s'est-il retiré? quelle confusion!
Ma douleur me fait-elle encore illusion?
J'ai vu quelqu'un pourtant: juste ciel que j'implore,
Soutenez... il revient, il reparoît encore.

(*Il paroît.*)

Qui que tu sois, approche, avance sans frayeur.
Mais quel trouble secret s'élève dans mon cœur?

Plus

Plus il approche, plus je me sens l'ame émue ;
Que vois-je? est-ce mon fils qui vient frapper ma vue?

L'ENFANT PRODIGUE *aux pieds de son père.*

Coupable envers le ciel et coupable envers vous,
Souffrez qu'un malheureux embrasse vos genoux.

LE PÈRE.

Eh quoi! c'est toi, mon fils?

L'ENFANT PRODIGUE.

Oui, c'est un infidèle,
Un lâche, un parricide, un perfide, un rebelle,
Digne de noms cent fois encor plus odieux,
Et qui rougit d'oser se montrer à vos yeux.

LE PÈRE.

Ah! mon fils, mon cher fils!

L'ENFANT PRODIGUE.

Honorez-vous encore
De ce doux nom, un fils si digne qu'on l'abhorre?
Ah! privez un ingrat, de vos bontés confus,
D'un nom que désormais il ne mérite plus.

LE PÈRE.

Non, vous l'êtes toujours, quoi que vous puissiez faire :
Levez-vous, cher Enfant, embrassez votre père ;
Je ne puis plus long-tems vous voir en cet état.

L'ENFANT PRODIGUE.

Oubliez-vous sitôt le crime d'un ingrat?

Ah ! quand après avoir erré de ville en ville
Je suis venu chez vous mendier un azile,
Au nom, au rang de fils je n'ai point prétendu ;
Je l'ai par mes forfaits trop justement perdu.
Ne traitez plus de fils qui ne le sut pas être,
Ne me regardez plus qu'en seigneur et qu'en maître;
Trop heureux désormais, hélas ! si je me vois
Au rang des serviteurs qui vivent sous vos lois.

LE PERE.

Non, vous serez mon fils, tout autre nom m'outrage ;
Et pour vous en donner encore un nouveau gage,
Recevez aujourd'hui cet anneau de ma main.

(*Il lui met un anneau au doigt.*)

L'ENFANT PRODIGUE.

Mon père, c'en est trop.

LE PERE.

Vous résistez en vain,
Cédez au juste soin qui pour vous m'intéresse.
Ce n'est pas tout, l'état où je vous vois me blesse :
Ces restes de misère offensent trop mes yeux.
Holà quelqu'un ! Pharès n'est-il pas dans ces lieux ?

L'ENFANT PRODIGUE.

Mon père !

LE PERE.

Ici quelqu'un ; ne viendra-t-il personne ?

SCÈNE VIII.

LE PÈRE, L'ENFANT PRODIGUE, PHARÈS.

LE PÈRE.

PHARÈS, voilà mon fils, le Ciel me le redonne;
J'en désespérois presque, et le croyois perdu;
Mais le voilà, Pharès, et Dieu me l'a rendu.

PHARÈS.

O jour trois fois heureux! ô moment plein de charmes
Qui vous rend votre fils, et finit nos alarmes!

LE PÈRE.

N'arrête point, Pharès, et retourne au logis;
Qu'on prépare au plus tôt des habits pour monfils,
Et qu'un festin mêlé de danse et de musique,
Rende mon alégresse éclatante et publique:
Sur-tout en arrivant fais tuer le veau gras:
Cours vîte, nous allons tous deux suivre tes pas.
Et toi, dont le retour me comble enfin de joie,
Toi, pour qui tout mon cœur aujourd'hui se déploie,
O mon fils! si long-tems l'objet de mes douleurs,
Mais qui dans ce moment as fais tarir mes pleurs;
Toi qui seul rends la paix à mon ame éperdue,

Viens reprendre chez moi la place qui t'est due :
Partage mon bonheur, sur-tout songe à bannir
De tes malheurs passés le triste souvenir :
Viens ; mon fils, par tes soins consoler ma vieillesse,
Viens goûter dans mon sein, pour toi plein de tendresse,
Un bien que tu voulus en vain ailleurs chercher,
Et que rien désormais ne t'en puisse arracher.

ACTE III.

SCÈNE I.

LE FILS AINÉ, ÉLIAB.

LE FILS.

OUI, c'est le beau dessein qu'il s'est mis dans la tête ;
Ni crainte sur cela, ni raison ne l'arrête ;
Il veut, malgré nous tous, de son projet confus,
Aller chercher ce fils, qui peut-être n'est plus.

ÉLIAB.

Ne vous alarmez point de ce nouvel orage ;
Il m'a tenu tantôt un semblable langage ;
Et dans les noirs transports d'une extrême douleur,
De Pharès trop tardif accusant la lenteur,
Pour recouvrer ce fils, qu'il regrette et qu'il aime,
Il parloit de tenter la chose par lui-même :
J'ai pris soin de calmer ces violens accès,
Et l'ai fait convenir d'attendre encor Pharès.
Il est enfin venu, m'avez-vous fait entendre.

LE FILS.

Oui.

ÉLIAB.

Quoi ! de votre frère il n'a pu rien apprendre ?

LE FILS.

A l'égard du malheur, il n'est que trop certain ;
Mais de dire en quel lieu l'a conduit son destin,
On l'ignore.

ÉLIAB.

Je sens quelle alarme mortelle
Doit au tendre vieillard causer cette nouvelle.

LE FILS.

Sa douleur désormais est au dernier degré ;
Et, pour un tel sujet, excessive, à mon gré.

ÉLIAB.

Je le plains, mais aussi je l'excuse : il est père ;
Il voit que de son fils il faut qu'il désespère :
Hélas ! tout est permis dans un si triste sort ;
De l'amour paternel c'est un dernier effort :
Prenons garde sur-tout d'irriter la blessure,
Et dans ce tendre cœur ménageons la nature.

LE FILS.

Voyez-le, c'est en vous que je mets mon espoir.

ÉLIAB.

Reposez-vous sur moi, j'y ferai mon devoir :
Cependant il est bon que votre complaisance

Flatte de sa douleur l'extrême violence.
Approuvez son chagrin, imitez son ennui,
Paroissez, s'il se peut, plus affligé que lui.
S'il parle encor d'aller pour chercher votre frère,
Offrez-vous de le suivre, animez-le à le faire;
Le tems calmera tout; je vous promets du moins
Que je vais de ce pas y mettre tous mes soins.

SCÈNE II.

LE FILS AINE, AZARIAS, MANASSÈS.

MANASSÈS.

Eh bien, encore ici?

LE FILS.

Vous voyez.

MANASSÈS.

Quelle vie!
Vous auriez bien mieux fait d'être de la partie:
Chasse depuis long-tems n'a fait tant de plaisir;
Du gibier à foison, nous avions à choisir;
Pas un coup de perdu, nous avons fait merveille.
Une autre fois croyez ce que l'on vous conseille,
Et sans tant de façons sur le champ suivez-nous.

AZARIAS.

C'est dommage, tout franc, il n'y manquoit que vous;
Vous avez tort... Mais quoi! votre philosophie

Vous fait envisager tout cela sans envie,
Nous vous faisons pitié. Quel plaisir, en effet,
D'aller se harrasser comme nous avons fait?
En perçant le taillis, ou courant dans la plaine,
Perdre le plus souvent et ses pas et sa peine.
Au lieu de demeurer, en enfant bien appris,
Auprès du vieux bon-homme à garder le logis,
Ecouter tout au long sa tendre doléance,
Et souvent avec lui pleurer par bienséance.
Bel exemple pour nous! cela n'est-il pas mieux,
Que de courir les bois comme des furieux?
Allez, de cette humeur quant à moi je vous aime;
C'est l'entendre cela; faites toujours de même,
Fort bien.

LE FILS.

Que vous avez tous deux peu de raison,
Et que la raillerie est là hors de saison!
Beaux discours à tenir! je devois pour vous plaire,
A l'ennui qui l'accable abandonner mon père,
Le laisser tout le jour s'affliger à loisir,
Et braver sa douleur, en suivant mon plaisir?

AZARIAS.

Mais quoi! si sans raison le bon-homme s'afflige,
A flatter sa douleur quel sujet vous oblige?

LE FILS.

Qu'il ait raison, ou non, puisqu'il est affligé,
En suis-je à l'assister, moi fils, moins obligé?

Dieu

Dieu vous garde tous deux d'aventure pareille!
Mais s'il falloit.... Quel son vient frapper mon oreille?

AZARIAS.

Ce son n'a rien de triste, ou je m'y connois mal;
Apparemment chez vous quelqu'un donne le bal.
Tandis qu'en sage fils, qui craint tout pour son père,
Vous pleurez le bon-homme, et plaignez sa misère,
Lui, je pense, occupé de passe-tems plus doux,
Tâche de son côté de s'égayer pour vous.

LE FILS.

Hé! laissez ces discours, faut-il vous le redire?
Il est bien tems ici de railler et de rire.
Du mystère pourtant je veux être éclairci;
Attendez-moi tous deux, et demeurez ici...
Mais je vois un berger qui pourra nous l'apprendre.

SCÈNE III.

LE FILS AINÉ, MANASSÈS, AZARIAS, UN BERGER.

LE FILS.

RÉPONDEZ-MOI, berger, quel bruit viens-je d'entendre?

LE BERGER.

Vous ne savez pas?

LE FILS.

Non, mais encore une fois,
Que veut dire ce bruit d'instrumens et de voix?

LE BERGER.

Vous me surprenez bien d'en demander la cause;
Et si...

LE FILS.

Veux-tu parler et m'expliquer la chose?

LE BERGER.

C'est une joie extrême, et toute la maison...

LE FILS.

Quoi donc, à quel sujet? quelle en est la raison?
Mon père n'est-il pas au logis?

LE BERGER.

Chose sure;
Je ne le vis jamais si content, je vous jure;
Il paroît désormais au comble du bonheur,
Et son exemple met tout le monde en humeur.

AZARIAS.

Hé bien! je me trompois?

LE FILS.

Encore... songe à m'apprendre
Ce mystère étonnant, que je ne puis comprendre.

LE BERGER.

Très-volontiers.

LE FILS.

Dis donc, et dépêche en deux mots.

LE BERGER.

J'étois dans la campagne à garder mes troupeaux,
Quand le bruit éclatant que vous venez d'entendre,
Jusqu'aux lieux où j'étois, est venu se répandre.
De ce nouveau miracle émerveillé, surpris,
Je quitte mes troupeaux, je cours droit au logis;
Je ne trouve par-tout que chère, que bombance.
Encor plus étonné que je n'étois, j'avance,
Et demande à Pharès, que je trouve en chemin,
Pourquoi ce changement? Il me prend par la main,
Me conduit dans la salle, où votre père à table
Se livroit aux transports d'une joie incroyable.
J'approche, et près de lui je vois un jeune enfant,
Qui dans cet endroit même, une heure auparavant,
M'avoit, comme en passant, avec douce manière
Fait mille questions sur vous, sur votre père,
S'intéressant à tout d'un air plein d'amitié;
D'ailleurs si délabré que j'en avois pitié.
Mais tout a bien changé vraiment dans cette fête!
Il est tout couvert d'or des pieds jusqu'à la tête.
Je l'ai pourtant d'abord assez bien reconnu:
Je m'informe du nom de ce nouveau venu:
Alors Pharès m'apprend que c'étoit votre frère,

Dont on avoit pleuré si long-tems la misère ;
Et qu'enfin votre père a voulu qu'en ce jour
On tuât le veau gras pour son heureux retour.

LE FILS.

Ce que tu me dis là, berger, est-il croyable ?

LE BERGER

J'ai tout vu de mes yeux, rien n'est plus véritable ;
De revoir ce cher fils il ne peut se lasser ;
Presque à chaque moment on le voit l'embrasser ;
Et dans le doux excès où son cœur se déploie,
Il n'attend plus que vous pour partager sa joie.

LE FILS.

Non, non, après le trait que j'apprends aujourd'hui,
Va, dis lui que jamais je n'entrerai chez lui.

SCÈNE IV.

LE FILS AINÉ, MANASSÈS, AZARIAS.

LE FILS.

O Ciel ! à mon égard en user de la sorte.

AZARIAS.

A vous dire le vrai, la chose est un peu forte,
Et l'on vous traite là bien cavalièrement ;
Mais vous avalerez tout cela doucement.

LE FILS.

Moi, je le souffrirois?

MANASSÈS.

Ah! contre un si bon père,
Vous ne pourrez jamais tenir votre colère.

LE FILS.

Certes, je la tiendrai, je vous l'assure bien.

MANASSÈS.

Mon Dieu, ne gagez pas et ne jurez de rien:
Vous? vous feriez le fier, et vous auriez l'audace
D'aller lui reprocher son injustice en face?
Et moi je gagerois que si dès aujourd'hui
Le bon-homme vouloit vous chasser de chez lui,
On vous verroit sortir sans nulle résistance,
Et lui faire peut-être au bout la révérence.

LE FILS.

Oh! je n'attendrai pas qu'il veuille m'en chasser:
Quand de rentrer lui-même il viendroit me presser,
Il ne gagneroit rien sur mon ame offensée.

MANASSÈS.

Puis-je ici franchement vous dire ma pensée?
Ce traitement est dur, je ne l'approuve en rien;
Mais après tout, ami, vous le méritez bien.

LE FILS.

Comment je le mérite! en quoi donc, je vous prie?

Moi fils zélé, fidèle, et qui toute ma vie,
Pour un père chéri plein de docilité,
Jamais de mon devoir ne me suis écarté?

MANASSÈS.

Et voilà justement ce qui vous rend coupable;
A force d'être bon, l'on devient méprisable:
Ces respects infinis, ces devoirs assidus
Sont bientôt regardés comme soins qui sont dus.
Un père, qui vous voit soumis, docile et sage,
Sûr de votre sagesse, en rien ne vous ménage;
Et se prévalant trop d'un esprit simple et doux,
Ne vous fait pas l'honneur de rien craindre de vous.
Vous en voyez l'effet, et ce qu'il vous en coûte:
Votre cadet plus sage a pris une autre route;
Ayant mis sous les pieds tout devoir, tout égard,
Il demande son bien, monte à cheval et part;
Et sans s'inquiéter de vous, ni de son père,
Roule dans la débauche et dans la bonne chère.
Le tout si justement et si bien compassé,
Qu'en trois mois bravement il a tout fricassé.
Qu'arrive-t-il? défait, et se traînant à peine,
Au logis paternel la faim vous le ramène;
L'y souffrir, même après l'avoir long-tems maté,
Pour lui c'eût été grace, et dans vous charité;
Bon! point du tout: à peine a-t-il ouvert la bouche,
Et d'un ton de pleureur fait la sainte-mitouche,
Arraché quelques pleurs en se frottant les yeux,
Qu'on rend de son retour mille graces aux Cieux.

Le bon-homme charmé ne se soutient pas d'aise ;
Il lui pardonne tout, il l'embrasse, il le baise,
L'habille richement, fait tuer le veau gras,
Joint, sans rien épargner, un concert au repas.
Avec votre soumise et pleine obéissance,
Quand a-t-on fait pour vous telle magnificence?

LE FILS.

Ah! cela me confond, j'en ai le cœur percé.

AZARIAS.

Cependant votre frère, à table bien placé,
Jouit tranquillement de son bonheur extrême,
Et doit être, à mon gré, fort content de lui-même.
Pour vous, assurément vous lui faites pitié ;
Du bon-homme il a seul le cœur et l'amitié ;
Le soin de le gagner fait toute son étude,
Et vous ne lui causez aucune inquiétude.
Vous direz : Qu'on lui fit un traitement si doux,
On devoit bien du moins m'attendre. Comment, vous?
N'allez pas, s'il vous plaît, vous faire ici de fête,
Et vous mettre à crédit ces vanités en tête ;
Il faut baisser le ton de plus de la moitié,
Et vous allez vous voir réduit au petit pié.
Vraiment vous êtes bon, si votre esprit suppose
Qu'on vous compte à présent chez vous pour quelque chose.
C'étoit bon autrefois, passe ; mais aujourd'hui?
Votre frère est présent, on n'écoute que lui ;

Il tranche, il règle tout, et vous allez connoître
Que son heureux retour vous donne un nouveau maître.
Que deviendrai-je donc? Ah, c'est à vous de voir;
Et le pays est grand, vous pouvez vous pourvoir.

MANASSÈS.

Comme il a par malheur perdu son héritage,
Vous voudrez bien qu'il rentre avec vous en partage;
N'allez pas avec lui chicaner sur vos droits,
Et qu'il ne faille pas vous le dire deux fois;
Autrement, croyez-moi, vous auriez beau vous plaindre,
Un sort pareil au sien seroit pour vous à craindre;
Dépouillé de tous biens, et chassé sans retour,
Vous pourriez bien aller gueuser à votre tour.

LE FILS.

Ah! père trop injuste, est-ce la récompense
Que je me promettois de mon obéissance!

SCÈNE V.

LE FILS AINÉ, MANASSÈS, AZARIAS PHARÈS.

PHARÈS.

MON maître n'est-il point en ces lieux?

LE FILS.

Me voici.
Des plaisirs de là-bas on vient m'instruire ici.

Tout va-t-il comme il faut? la joie est-elle pleine?
Je vois bien que de moi l'on se passe sans peine;
Grand repas, beau concert, rien ne doit ennuyer;
Mais on ne m'a pas fait l'honneur de m'en prier;
Je ne mérite pas qu'à ces soins on s'arrête,
Et ma vue importune eût pu troubler la fête.

PHARÈS.

Ah! rejetez, Seigneur, un pareil sentiment;
Votre père vous mande avec empressement,
Et lui-même vers vous à ce sujet m'envoie.
Jusqu'ici votre absence a suspendu sa joie;
Votre frère à vous voir n'est pas moins empressé,
Il aspire au moment qu'il vous tienne embrassé.
Ah! ne différez point, et par votre présence
Venez mettre le comble à la réjouissance.

LE FILS.

Oui, c'est donc pour cela qu'on vous a dépêché,
Et mon frère à son char veut me voir attaché?
Peut-être il manqueroit quelque chose à sa gloire,
Si je n'étois encor témoin de sa victoire;
Mais ce seroit pour lui trop de gloire en un jour,
Et je n'ai pas dessein d'aller grossir sa cour.

PHARÈS.

Hélas! à ces soupçons vous laissez-vous surprendre,
Et les écoutez-vous contre un père si tendre?
Ce qu'il fait aujourd'hui doit-il vous alarmer?
Vous-même venez voir si l'on peut l'en blâmer?

Croyez-moi, vous aurez, en voyant votre frère,
Plus de pitié pour lui, Seigneur, que de colère;
Il n'est plus aujourd'hui ce qu'il fut autrefois;
Venez être témoin...

LE FILS.

Non, Pharès, je vous crois;
Vous pouvez retourner: j'approuve votre zèle,
Mais je crains de troubler une fête si belle.

PHARÈS.

C'est la troubler, Seigneur, et plus cruellement,
Que de vous obstiner à cet éloignement.
Avec quelle douleur, quelle alarme cruelle,
Votre père entendra cette triste nouvelle!
Mais bientôt sur mes pas, puisqu'il vous plaît ainsi,
Lui-même il se viendra justifier ici.

SCÈNE VI.

LE FILS AINÉ, MANASSÈS, AZARIAS.

LE FILS.

ENFIN l'on pense à moi; vous voyez qu'on m'invite;
Mais on se passera fort bien de ma visite.

AZARIAS.

Voilà, voilà répondre et parler comme il faut.

MANASSÈS.

Attendez-vous d'avoir encor plus d'un assaut;
Mais sur le même ton soyez ferme à poursuivre,
Et qu'une bonne fois ils apprennent à vivre.

AZARIAS.

Ah! c'est trop en souffrir, et de votre bonté
On abuse chez vous avec indignité.

MANASSÈS.

Quoi donc, avec un fils si zélé pour lui plaire,
Est-ce là comme doit en user un bon père?
Si contre moi le mien en eût fait la moitié,
Je ne voudrois jamais chez lui mettre le pié.

SCÈNE VII.

LE FILS AINE, MANASSÈS, AZARIAS, ÉLIAB.

ELIAB.

ALLONS, ferme, poussez jusques au bout, courage!
Vous jouez-là tous deux un fort beau personnage.
Quelle fureur vous porte, infidèles amis,
A semer la discorde entre un père et son fils?

MANASSÈS.

En quoi méritons-nous un reproche semblable?
La conduite du père est-elle soutenable?

Nous lui verrons traiter un fils indignement,
Et nous pourrons tous deux l'approuver lâchement?

AZARIAS.

Justifiez-lui donc, si cela peut vous plaire,
L'étrange traitement que l'on vient de lui faire;
Mais puisque vous blâmez notre sincérité,
Nous allons vous laisser en toute liberté;
Dites-lui vos raisons, et lui faites entendre
Qu'à de semblables traits il doit souvent s'attendre.

SCÈNE VIII.

LE FILS AINÉ, ÉLIAB.

ÉLIAB.

Hé quoi! vous vous livrez à des amis pareils,
Au lieu de rejeter leurs perfides conseils?
A leur zèle indiscret laissez-vous moins surprendre,
Et discernez les gens que vous devez entendre.
Pour un père autrefois aimé si tendrement,
D'où vient que votre cœur aujourd'hui se dément?
Voulez-vous l'accabler par ce trait qui l'outrage,
Vous toujours si soumis, si modéré, si sage?
Rentrez dans sa maison, venez vous réunir.

LE FILS.

Lui-même malgré moi me force à m'en bannir.

ELIAB.

Il vous y force, lui? quelle erreur vous emporte?
Votre père!

LE FILS.

Oui, c'est lui qui m'en ferme la porte.

ÉLIAB.

Vous pouvez le penser? lui qui jamais sans vous
N'a goûté de plaisir, n'a trouvé rien de doux?

LE FILS.

Mon frère est de retour, il faut lui faire place.

ÉLIAB.

Le retour de ce frère est donc ce qui vous chasse?
Et vous trouvez mauvais qu'un père plein d'amour
Ait témoigné sa joie à cet heureux retour?

LE FILS.

Digne sujet de joie et de réjouissance!

ELIAB.

Et qu'a donc cette joie encor qui vous offense?
Y pensez-vous, hélas! c'est votre frère, et quoi?

LE FILS.

Je n'y pense que trop, et j'en rougis pour moi.

SCÈNE IX.

LE FILS AINÉ, ÉLIAB, PHARÈS.

PHARÈS.

VOTRE père en alarme accourt ici lui-même.

LE FILS.

Je quitte....

PHARÈS.

Fuyez-vous un père qui vous aime ?

LE FILS, (*en voulant s'échapper.*)

Laissez.

PHARÈS.

Mais, Seigneur...

LE FILS.

Non....

PHARÈS.

Il vient, vous le voyez.

SCÈNE X.

LE PÈRE, LE FILS AINÉ, ÉLIAB, PHARÈS.

LE PÈRE.

Hé mon fils ! est-ce moi, mon fils, que vous fuyez ?
N'êtes-vous plus mon fils ? ne vous suis-je plus père ?
Depuis quand ma maison vous est-elle étrangère ?
Qui vous force aujourd'hui d'en détourner vos pas ?

LE FILS.

Vous-même, malgré moi, ne m'y forcez-vous pas ?

LE PÈRE.

Moi, mon fils ?

LE FILS.

Je le dis avec peine et contrainte ;

Mais votre procédé m'arrache cette plainte :
Tous les devoirs qu'on peut exiger d'un bon fils,
Avec zèle, avec soin je les ai tous remplis ;
Et cependant, malgré tout ce que j'ai pu faire,
Je n'ai pu parvenir au bonheur de vous plaire.

LE PÈRE.

Ah ! mon fils, à ces soins, à ces tendres secours,
Je fus toujours sensible, et le serai toujours.

LE FILS.

Vous, mon père ? et comment puis-je aujourd'hui
le croire ?
Hélas ! à vous servir j'ai mis toute ma gloire ;
Fidèle, exact, soumis, vigilant, empressé,
A vous plaire dans tout je me suis efforcé,
Sans que le moindre écart, depuis ma tendre enfance,
Ait altéré le cours de mon obéissance ;
J'ai cent fois par mes soins, prévenant vos desirs,
Sacrifié pour vous mes plus tendres plaisirs :
Je vous en fais témoin, reprochez-moi vous-même,
Si l'on peut faire plus pour un père qu'on aime ?
Et cependant jamais m'a-t-il été permis
De tuer un chevreau pour traiter mes amis ?
Et je vois qu'aujourd'hui pour un indigne frère,
Qui devoit par son crime armer votre colère,
Oubliant sans raison toutes ses lâchetés,
Vous faites éclater vos plus tendres bontés.
Il faut qu'à son retour un fête publique
Rende ici notre honte et son crime authentique

Pour lui seul rien ne coûte : il faut à grand fracas,
Remplir l'air de concerts, immoler le veau gras.
Et moi lâche, qu'on brave, à qui l'on fait injure,
Je verrai tout cela sans plainte et sans murmure?

LE PÈRE.

Hé! mon fils, mes troupeaux ne sont-ils pas à vous?
Usez comme il vous plaît, et disposez de tous;
Prenez, tuez, donnez, vous en êtes le maître,
Et le serez toujours quand vous le voudrez être.
Tout ce que je possède est à vous comme à moi,
Et vous pouvez ici donner en tout la loi.
Mais dans une aventure et si douce et si tendre,
De quel excès de joie ai-je pu me défendre?
Votre frère étoit mort, et le Ciel l'a sauvé;
De perdu qu'il étoit, le voilà retrouvé.
Mais lui-même paroît, souffrez qu'il vous aborde.

SCENE XI, ET DERNIERE.

LE PÈRE, LE FILS AINÉ, L'ENFANT PRODIGUE, ÉLIAB, PHARÈS.

L'ENFANT PRODIGUE.

Mon retour, je vois bien, met ici la discorde :
Sous quel astre cruel faut-il que je sois né!
Au départ, au retour, toujours infortuné,
Le sort qui me ramène, et celui qui me chasse,
De mon mauvais destin laisse par-tout la trace;

Et

Et d'un trouble funeste empoisonnant les cœurs,
Semble sur tout le monde étendre mes malheurs.
C'est à moi de céder au destin qui m'accable ;
Je suis et le plus jeune, hélas ! et seul coupable :
La discorde avec moi va s'éloigner de vous;
Couleztous deux sans moi des jours heureux et doux;
Le Ciel aux malheureux quelquefois secourable,
Peut-être aura pitié de mon sort déplorable :
Ces mains pourront du moins m'aider à l'adoucir,
La misère au travail a su les endurcir;
Ou bien la mort enfin sur mes maux attendrie,
Finira mes malheurs, en finissant ma vie.

LE FILS.

Non, non, mon frère. . . .

L'ENFANT PRODIGUE.

Hélas! autrefois je le fus;
Mais je n'en suis plus digne, et je n'y prétends plus.
He! quoi donc, croyez-vous que ma faute passée
Puisse jamais sortir de ma triste pensée?
Fils ingrat, frère indigne, enfant dénaturé,
Je vous ai fui tous deux, tous deux deshonoré;
J'ai perdu tous les biens que j'eus pour mon partage,
Et j'en aurois perdu mille fois davantage.
A ce qui reste ici je ne prétends plus rien ;
Tout est à vous, ce sont vos droits et votre bien;
Et toute la faveur, la grace la plus grande
Qu'après tous ses forfaits un malheureux demande,
C'est, mon père le sait, je l'en atteste ici,

Lui qui m'ordonne encor de le nommer ainsi,
C'est que vous permettiez que dans la servitude
J'expie auprès de vous ma noire ingratitude :
Heureux d'être souffert dans le plus bas emploi !
Le rang de serviteur est encor trop pour moi.

LE FILS.

Ah ! mon frère, je cède, il faut rendre les armes :
Oui, vous êtes mon frère, et croyez-en mes larmes ;
Je prétends en ce jour faire encor plus pour vous,
Et veux que tous nos biens soient communs entre nous.

L'ENFANT PRODIGUE.

Ah! c'en est trop, souffrez qu'à vos genoux de grace...

LE FILS.

Non, levez-vous, venez qu'un frère vous embrasse,
Et que les doux liens d'une éternelle paix
Unissent nos esprits et nos cœurs à jamais.

LE PÈRE.

O Ciel ! à tes bontés que de graces à rendre !
A des succès pareils aurois-je dû m'attendre ?
Tu me rends mes deux fils, et combles mes souhaits.
Je reconnois ta main à ces aimables traits.
Allons, et qu'une sainte et mémorable offrande
Marque le jour heureux d'une faveur si grande,
Et bénissons ce Dieu, qui prompt à nous sauver,
En permettant les maux, sait nous en préserver.

FIN.

LES INCOMMODITÉS
DE
LA GRANDEUR,
COMÉDIE HÉROIQUE.

AVERTISSEMENT.

Il est peu de personnes qui ne connoissent la Comédie suivante, tant de fois représentée par les petits Pensionnaires du Collége de Louis le Grand. Il suffit de dire ici qu'elle a été jouée une fois devant le Roi d'Angleterre; une autre en présence de Madame, Mère de Monseigneur le Duc Régent; et enfin au Louvre sous les yeux de S. M. Louis XV, et de toute la Cour.

PERSONNAGES.

PHILIPPE, Duc de Bourgogne.

CHARLES, fils de Philippe et Comte de Charolois.

ORONTE, Confident du Duc de Bourgogne.

CLÉON, Confident du Comte.

GRÉGOIRE, Paysan, faux Duc de Bourgogne.

VALERE, Officier.

TIMANTE, Introducteur des Ambassadeurs et Trésorier.

FADIUS, Savant ridicule.

UN ASTROLOGUE.

DÉPUTÉ D'UNE PROVINCE.

UN MÉDECIN.

CARMAGNOLE, Valet de Valère.

LUBIN, Paysan, camarade de Grégoire.

Troupe de Courtisans.

Gardes.

LES INCOMMODITÉS DE LA GRANDEUR.

ACTE I.

SCENE I.

VALÈRE, CARMAGNOLE.

VALÈRE.

O Ciel ! qu'on a de peine à faire des soldats !
J'ai beau chercher par-tout, j'y perds enfin mes pas :
Cependant le tems presse, et si ma compagnie
Avant la fin du mois ne se trouve fournie,
C'en est fait, Carmagnole, et me voilà cassé.

CARMAGNOLE.

Mais comment faisiez-vous, Monsieur, par le passé?

VALÈRE.

Les choses alloient mieux, j'en trouvois; mais tout change,

Tu vois que maintenant c'est une peine étrange ;
Tu devrois t'employer à grossir le troupeau.

CARMAGNOLE.

Que voulez-vous, Monsieur? chacun craint pour sa peau.

VALÈRE.

Le métier est pourtant d'assez belle apparence ;
On vit dans le plaisir, la joie et la licence.

CARMAGNOLE.

Belle licence, oh oui ! d'aller dans les combats
Se faire sans raison briser jambes et bras ;
Puis le jarret crochu, courbé sur deux potences,
Venir éloquemment faire ses doléances ;
Prôner ce qu'on a fait pour le bien de l'Etat,
Et dire : Ayez pitié du pauvre estropiat.

VALÈRE.

Bon, plaisantes raisons ! qu'est-ce que tu m'opposes?
Il faut du bon côté savoir prendre les choses.

CARMAGNOLE.

Monsieur, je crois les prendre aussi du bon côté.

VALÈRE.

Je ris, quand je t'entends, de ta simplicité.
Tu fais le raisonneur ; mais réponds, je te prie :
N'est-ce rien de se voir l'appui de sa patrie ?
De voir ses intérêts entre nos mains remis,
Pour aller par le fer dompter ses ennemis ?

CARMAGNOLE.

CARMAGNOLE.

Rien n'est plus beau, Monsieur.

VALÈRE.

Quel honneur, quelle gloire,
De revenir chargé des fruits de la victoire!

CARMAGNOLE.

C'est-à-dire, chargé de coups d'estramaçon:
Encor pour le retour je voudrois caution.
Quand l'ennemi sur vous vient faire une décharge,
Quelque brave qu'on soit, un héros est bien large;
De plus hupés que vous, pour ne vous flatter point,
Y laissent bien souvent le moule du pourpoint.

VALÈRE.

Tu crains donc bien la mort? ne meurt-on qu'à la guerre?
Mon pauvre Carmagnole, on meurt par toute terre.
On a beau se choyer pour se mieux conserver,
La mort, lorsqu'il faudra, saura bien nous trouver.

CARMAGNOLE.

Mais elle n'attend pas là que l'on soit malade;
Elle vient brusquement vous faire une incartade:
Lorsqu'on le croit le moins, tout d'un coup gros et gras
On passe d'un plein saut de la vie au trépas.
Monsieur, pensez-y bien, cela n'est point commode:
Encore dans un lit on meurt avec méthode,

On trouve du secours, on s'aide, on se défend,
On a des médecins, on espère; on entend,
L'un qui dit gravement que le mal est extrême;
L'autre, que le malade ira jusqu'au neuvième.
C'est toujours du répit; enfin s'il faut périr,
On meurt en honnête homme, et l'on se voit mourir:
L'on voit venir de loin la mort qui nous appelle,
Et l'esprit à la fin s'apprivoise avec elle.

VALÈRE.

C'est en quoi ta raison t'abuse lourdement:
On ne sauroit jamais mourir trop promptement;
Et mourant tout d'un coup, comme on fait à la guerre,
On n'a point le regret d'un homme qui s'enterre;
Qui couché dans un lit, malgré de vains secours,
Voit la mort pas à pas venir trancher ses jours;
Tandis qu'environné d'une triste famille
Il verra fondre en pleurs femme, enfans, fils et fille:
Spectacle mille fois plus cruel que la mort.
A l'armée, au contraire, on trouve un meilleur sort.

CARMAGNOLE.

Vous dites vrai, Monsieur, c'est à moi de me taire.

VALÈRE.

Oh bien, tais-toi donc; va, tu ne saurois mieux faire;
Avec tes sots discours tu fais le suffisant,
Et la peur aujourd'hui t'a rendu bien disant;
Travaille seulement à faire ma recrue.

CARMAGNOLE.

Je ferai de mon mieux, j'irai de rue en rue.

VALÈRE.

Si je n'ai dans trois jours mon nombre tout complet,
Il faut bien te résoudre à prendre le mousquet.

CARMAGNOLE.

Prendre le mousquet, moi! fi, n'avez-vous pas honte?

VALERE.

Certes tu le prendras.

CARMAGNOLE.

Ce n'est pas là mon compte.
Encor si dans cela l'on risquoit un peu moins:
Qu'on en fût quitte enfin pour quelques coups de poings;
Passe, on s'évertueroit; mais dire qu'une lance
Vienne vous enferrer et vous cribler la pance,
Ou que, sans dire gare, un gros vilain boulet
Vous enlève en un coup la tête du collet:
Non, non, ce sont des jeux qui ne sauroient me plaire,
Et je suis résolu tout franc de n'en rien faire.

VALERE.

Il est vrai que ta tête est un rare morceau.

CARMAGNOLE.

Telle quelle est, elle est l'étui de mon cerveau;
Enfin, quoi qu'il en soit, chacun n'a que la sienne:

En dépit de l'honneur je garderai la mienne,
Monsieur, et si chacun étoit de mon humeur,
Vous iriez exercer tout seul votre valeur.
Affrontez les hasards où l'honneur vous convie,
Pour moi je ne suis point encor las de la vie :
Pour vivre longuement je suis un peu poltron,
Honnête homme du reste et dispos du talon.

VALERE.

Tu ne seras jamais qu'un faquin.

CARMAGNOLE.

Hé bien passe,
Il faut s'en consoler peur de pire disgrace.
Tous vos dictons sont beaux et bien étudiés ;
Mais je vous soutiens moi qu'un faquin sur ses piés,
Vaut cent fois mieux, selon ma petite lumière,
Que dix nobles héros couchés sur la poussière.
Mais je vois un gaillard * qui vient tout à propos,
Et dont il me paroît qu'on peut faire un héros.

VALERE.

Bon, ne le manque pas, je vais ici t'attendre ;
Sur-tout songe à l'argent qu'il faut lui faire prendre.

CARMAGNOLE.

Reposez-vous sur moi, Monsieur, j'en aurai soin ;
Avoir l'air dont il marche il n'ira pas bien loin ;
Et je suis bien trompé, s'il n'en a dans la tête.

* *Grégoire reparoît.*

VALERE.

Tant mieux ; mais va toujours assurer ta conquête.

SCENE II.

VALERE, ORONTE.

VALERE.

Vous me voyez, Monsieur, dans un grand embarras :
Je ne puis parvenir à trouver des soldats ;
Et je prévois qu'enfin, quelque soin que j'y mette,
Ma compagnie à tems ne sera point complette :
Cependant on nous presse, et même avec rigueur ;
Et le prince sur-tout prend cela fort à cœur.

ORONTE.

Valère, je connois assez votre prudence,
Pour vous pouvoir ici parler en confidence :
Les choses ne vont pas comme vous présumez,
Et c'est bien vainement que vous vous alarmez.
Laissez tranquillement parler toute la terre,
Et croyez qu'à la cour on ne veut point de guerre.
Le prince, il est bien vrai, bouillant et plein de feu,
A les armes en tête, et veut les mettre en jeu :
Mais si l'on semble ici flatter son espérance,
Ce n'est rien dans le fond qu'une vaine apparence :
Le duc, qui le connoît et veut le ménager,
D'abord à son avis a paru se ranger :

Il feint avec chaleur de presser les levées ;
Mais soyez sûr qu'avant qu'elles soient achevées,
Un accommodement, que je sais en bon train,
Nous va faire tomber les armes de la main.
C'est un secret de cour qu'on a grand soin de taire ;
Mais je puis sans risquer vous dire le mystère.

VALERE.

Vos faveurs, vos bontés, et ce que je vous doi,
Plus que mille sermens répondent de ma foi.

ORONTE.

Ne laissez pas toujours de témoigner grand zèle
A rendre votre troupe et bien complette et belle,
Du prince sur cela vous connoissez l'ardeur ;
Il se plaint tous les jours qu'on a trop de lenteur.
Pour plaire à ses desirs et flatter son courage,
Faites bien l'empressé sans faire grand ouvrage.
Voilà le train, mon cher, qu'il faut suivre à la cour ;
C'est un pays couvert où tout va par détour :
Il faut cacher sa marche et faire belle montre,
Paroître qu'on est pour, tandis que l'on est contre ;
Ne plaindre point sa peine, et ne dédaigner pas
D'aller, pour revenir aussitôt sur ses pas.

VALERE.

De la cour, en effet, voilà le vrai génie ;
Tout y dépend du tour dont chacun se manie.

ORONTE.

Ami, qui ne sait pas l'art de dissimuler,

Des intrigues de cour ne doit point se mêler :
Mais si dans toute cour il faut se contrefaire,
Sur-tout cette conduite est ici nécessaire.
Vous savez, comme moi, la carte du pays ;
Vous connoissez le duc et le prince son fils ;
Voilà les grands objets : l'un d'eux est notre maître,
L'autre un jour le sera, peut même bientôt l'être.
Ils demandent tous deux des soins d'autant plus grands,
Qu'ils sont de caractère en tout fort différens :
L'un n'aime que la paix, et l'autre que la guerre :
L'un doux, tranquille, égal ; l'autre un foudre, un tonnerre :
Plaire au père est assez pour déplaire à son fils ;
L'un a ses confidens, l'autre ses favoris ;
Et la faveur du duc où je me vois en passe,
Du prince dans son tems m'annonce la disgrace.
Heureux ! si tous les maux que je crains et prévoi
Pouvoient, se bornant là, ne tomber que sur moi !

VALERE.

Mais, Seigneur, après tout, à vous parler sans feindre,
Je ne vois pas en quoi vous avez tant à craindre :
Le prince, j'en conviens, brusque dans ses humeurs,
Quand il suit son génie a d'étranges hauteurs :
Il est fier, emporté, prompt à se satisfaire,
Entreprenant, hardi, violent, téméraire ;
Mais enfin ces défauts conviennent à son rang,

Et ce sont les vertus propres d'un conquérant.

ORONTE.

Dangereuses vertus pour un prince, Valère ;
Ces vertus, des sujets font souvent la misère :
Croyez-moi, la sagesse et la saine raison,
En quelque rang qu'on soit, sont toujours de saison;
Mais s'il les faut en ceux qui des autres dépendent,
Il les faut encor plus aux princes qui commandent.

SCENE III.

ORONTE, VALERE, CARMAGNOLE.

CARMAGNOLE.

Je ne m'en charge plus, adieu, point de quartier,
Et que chacun se mêle aussi de son métier.

VALERE *à Oronte.*

Excusez, s'il vous plaît. * Qu'est-ce? que veux-tu dire ?

CARMAGNOLE.

Nous n'avons ma foi pas, Monsieur, sujet de rire,
Et si dorénavant les choses vont ainsi,
Vous aurez des soldats comme il en pleut ici.

VALERE.

Là, là, tout doucement, calme un peu ta colère,
Et nous explique enfin cet étrange mystère.

* *A Carmagnole.*

CARMAGNOLE.

Monsieur, tout étoit fait, et notre homme accroché;
Mais le duc est venu fort mal sur mon marché.

ORONTE.

Il ne sait ce qu'il dit, je n'y puis rien comprendre.

VALERE.

Parleras-tu plus clair? Veux-tu te faire entendre?

CARMAGNOLE.

Je vous dis donc, Monsieur, pour parler clairement,
Que tout étant conclu pour notre enrôlement:
Comme ce compagnon qui se nomme Grégoire,
Avoit bu quelque peu plus qu'il ne devoit boire,
Tout net sur le pavé s'étendant de son long,
Il s'est mis à dormir et ronfler tout de bon:
Je tenois pied à boule et le gardois à vue,
Quand le duc en carrosse a passé dans la rue;
Et voyant mon soldat avec un teint vermeil
Goûter tranquillement les douceurs du sommeil,
Sans me dire pourquoi, sans raison que je sache,
Il l'a fait enlever, Monsieur, sous ma moustache,
Et quatre grands pendarts dépêchés tout exprès,
Vous l'ont, tout endormi, porté dans le palais.

VALERE.

Sans t'en rien dire à toi?

CARMAGNOLE.

Rien.

VALERE.

Sur quoi qu'il se fonde,
Le duc a fort grand tort et connoît peu son monde.

CARMAGNOLE.

Si c'eût été tout autre.....

VALERE.

Ah! l'affront est cruel,
Et tu devrois aller l'appeler en duel.

CARMAGNOLE.

Vous riez? c'est fort bien; mais qu'il vous en souvienne,
Monsieur, c'est votre affaire encor plus que la mienne:
Enfin, quoi qu'il en soit, cela n'est pas plaisant.

ORONTE.

Que veut dire ceci? Je vais dès à présent...

SCENE IV.

LE DUC, ORONTE.

LE DUC *avant que de paroître.*

VOUS mettrez ordre à tout, et vous m'en rendrez compte:
Qu'on me cherche mon fils, et qu'on m'appelle Oronte.
Mais je le vois.....

ORONTE *à Valere.*

Adieu, Valère, laisse-nous.
* Oserois-je le dire? on se plaignoit de vous,
Seigneur: comment, dit-on, Votre Altesse a l'audace
D'enlever les soldats qui dorment dans la place!

LE DUC.

Quoi! c'étoit un soldat?

ORONTE.

Un soldat tout frais fait,
Et l'enrôleur, de plus, n'en est pas satisfait.
Mais à présent, Seigneur, peut-on sans vous déplaire,
Vous demander ici le fin de ce mystère?

LE DUC.

Je te faisois chercher pour m'en ouvrir à toi.
Rentrant dans mon palais, ma garde autour de moi,
Un homme, ivre je pense, étendu dans la rue,
Est le premier objet qui m'a frappé la vue.
Je veux bien te le dire ici confidemment:
Voyant ce malheureux dormir paisiblement,
Dans la place exposé sans risque pour sa vie,
Je n'ai pu m'empêcher de lui porter envie.
Cet ivrogne, ai-je dit, couché sur le pavé,
Attend tranquillement que son vin soit cuvé;

* *Au Duc.*

Et d'un profond sommeil sans trouble, sans alarmes,
Quand il veut, comme il veut, il peut goûter les charmes.
Et moi qui règne ici, loin d'un bonheur pareil,
Il faut qu'au poids de l'or j'achete le sommeil;
Et si la nuit ma garde autour de moi rangée,
En armes pour moi seul à veiller obligée,
Ne m'assure un repos, qu'il trouve à peu de frais,
Je n'ose fermer l'œil au fond de mon palais.
Cette réflexion dans mon ame tracée,
M'a sur ce malheureux fait naître une pensée:
Je me suis dans le cœur fait un plaisir malin
De troubler un bonheur où j'aspirois en vain;
Je veux en le chargeant du poids de ma couronne,
Lui faire ressentir les soucis qu'elle donne,
Et pour le rendre enfin misérable à son tour,
Lui prêter ma grandeur et mon nom pour un jour.
Voilà dans quel dessein, envisageant cet homme,
Je l'ai fait enlever au plus fort de son somme.
Transporté près d'ici dans mes appartemens,
Je l'ai fait revêtir de pompeux vêtemens,
Voulant qu'à son réveil toute ma cour lui rende
Les devoirs et les soins que ce haut rang demande,
Et que prenant de lui les ordres et la loi,
On ait à le traiter comme si c'étoit moi.

ORONTE.

Seigneur, on voit en tout briller votre sagesse,
Et jusqu'en vos plaisirs elle vous suit sans cesse.

LE DUC.

Allez mettre ordre à tout, je vous laisse ce soin,
Et vous m'avertirez quand il sera besoin.

SCENE V.

LE DUC, LE COMTE.

LE COMTE *avant que de paroître.*

OUI, votre négligence est coupable, Valère,
Et je vais en instruire ici le duc mon père.

LE DUC.

De quoi s'agit-il donc? d'où vient tout ce fracas?

LE COMTE.

Non, vos ordres, Seigneur, ne s'exécutent pas,
Et dans vos officiers c'est une négligence,
Qui mérite un exemple et demande vengeance.
Si vous n'y pourvoyez et ne faites éclat,
Vos troupes de trois mois ne seront en état;
Au lieu d'armer, Seigneur, il semble qu'on désarme.

LE DUC.

Voilà donc le sujet, mon fils, qui vous alarme?
Mais moi ce n'est pas là ce qui fait mes frayeurs;
Plutôt que de vous voir dans d'indignes fureurs,
Vous livrer aux transports de votre ame enflammée,
J'aimerois mieux, mon fils, perdre toute une armée.

LE COMTE.

Quand de vos volontés on fait si peu de cas,
Peut-on le voir, Seigneur, et ne s'emporter pas?

LE DUC.

Un prince à qui le Ciel destine un diadême,
Doit commencer, mon fils, par régner sur lui-même.
Comment à ses sujets donnera-t-il la loi,
S'il ne sait pas lui-même être maître de soi?
Mon fils, je vous l'ai dit, des sujets sont à plaindre,
Lorsque le souverain ne sait pas se contraindre,
Et quand à ses fureurs en esclave livré,
Il suit un vain orgueil dont il est enivré.
Il faut toujours qu'un prince ait la raison pour guide;
Qu'à tous ses mouvemens la justice préside;
Et si dans ce haut rang il peut tout ce qu'il veut,
Il ne doit pas toujours vouloir tout ce qu'il peut.

LE COMTE.

Pour apprendre à régner, Seigneur, j'ai votre exemple;
C'est lui seul sur cela qu'il faut que je contemple.

LE DUC.

D'autres vous apprendront à donner des combats;
Mon histoire, mon fils, ne vous l'apprendra pas.
Amateur de la paix, j'ai mis toute ma gloire
A mépriser l'éclat d'une vaine victoire,
A traiter mes sujets comme mes vrais enfans,
A les rendre plutôt heureux que triomphans.
Que ce soin soit toujours celui qui vous occupe;

D'un chimérique honneur ne soyez point la dupe ;
C'est ce que je voudrois pouvoir vous enseigner:
L'art de vaincre n'est pas toujours l'art de régner.

LE COMTE.

Mais après tout, Seigneur, défendez-vous aux princes
La noble ambition d'étendre leurs provinces?
Voulez-vous que bornés aux douceurs de la paix,
Ils languissent obscurs à l'ombre d'un palais?
Et quelquefois enfin ne peut-on pas sans blâme,
Suivre les mouvemens qu'inspire une grande ame?

LE DUC.

Cette grande ame un jour est ce qui vous perdra;
Jamais dans vos desseins rien ne vous retiendra;
Et la moindre lueur d'une conquête offerte,
Vous fera tout d'abord courir à votre perte.
Mon fils, la grandeur d'ame est un don précieux;
Mais c'est, sans la prudence, un don pernicieux:
Et si sur ses projets la raison ne domine,
Bien souvent d'un état il cause la ruine.

LE COMTE.

On ne peut pas, Seigneur, répondre des succès;
Mais l'honneur pour un prince a de puissans attraits;
Et c'est à ce beau feu, si l'on en croit l'histoire,
Que le grand Alexandre a dû toute sa gloire.

LE DUC.

Oui, je sais que l'histoire a vanté ses exploits,

Mais, mon fils, son exemple a perdu bien des rois;
Et malgré tout l'éclat de sa gloire immortelle,
Pour un prince, Alexandre est un mauvais modèle.

LE COMTE.

Mais quand des ennemis se liguent contre nous,
Il faut bien s'empresser à repousser leurs coups:
Aux fureurs de l'envie on ne peut se soustraire,
Et la guerre est un mal quelquefois nécessaire.

LE DUC.

Vous dites vrai, mon fils, et je ne prétends pas,
Qu'on laisse impunément ravager ses états;
C'est alors qu'à la gloire il faut être sensible,
Et les armes en main rendre son nom terrible;
Et moi-même, mon fils, je vous désavouerois,
Si je vous savois lent à soutenir vos droits.
Pour un si beau sujet une guerre est permise,
Et le Ciel qui l'approuve et qui vous autorise,
Contre de vains complots prêt à vous protéger,
De tous vos ennemis saura bien vous venger.

LE COMTE.

Je ne suis point surpris avec cette sagesse,
Si de tous vos sujets vous avez la tendresse.

LE DUC.

Et c'est le premier bien que je veux vous laisser:
Puissiez-vous en cela, mon fils, me surpasser!
Le Ciel fait choix de nous pour gouverner les hommes;

Songeons

Songeons en gouvernant qu'ils sont ce que nous
sommes ;
Et mêlant la douceur avec la majesté,
D'une austère grandeur tempérons la fierté.

LE COMTE.

Ah ! Seigneur, des conseils si beaux, si salutaires,
Me serviront de règle en toutes mes affaires ;
Puisse faire le Ciel qui prend soin de vos jours,
Que je puisse long-tems jouir d'un tel secours !

LE DUC.

Mon fils, la vie est courte et la mort incertaine ;
Mais la mort est la vraie et seule souveraine :
Elle se rit de nous avec malignité,
Et de notre pouvoir montre la vanité.
Qu'est-ce que ce pouvoir, qu'un pompeux escla-
vage ?
Je veux vous en tracer en ce jour une image ;
Et comme le plaisir a pour vous des appas,
Cette leçon, je crois, ne vous déplaira pas.
Allons, pour ce dessein déja tout se dispose,
Et vous serez bientôt instruit de toute chose.

ACTE II.

SCENE I.

LE DUC, LE COMTE.

LE COMTE.

TOUT va s'exécuter, Seigneur, dans un moment
Pour moi je suis charmé du divertissement;
L'invention sur-tout m'en paroît admirable.

LE DUC.

Je suis ravi, mon fils, qu'il vous soit agréable;
Au fardeau de l'état qui nous fait succomber,
Sans honte quelquefois on peut se dérober;
Et du suprême rang la majesté sévère,
Ne nous interdit point un plaisir nécessaire;
Mais un prince doit être en réglant ses desirs,
Et sage et modéré jusques dans ses plaisirs.
Les grands éclats de cour, et les superbes fêtes,
Sont souvent pour cacher de fâcheuses tempêtes;
Et ces jeux où l'on voit un prince triompher,
Marquent de grands chagrins que l'on veut étouffer.
De ces bruyans fracas la dépense inutile
Ne laisse bien souvent qu'un repentir stérile :
Il faut tirer du fruit d'un plaisir innocent,

Et chercher à s'instruire en se divertissant.
Mais voilà justement notre homme qu'on apporte.

SCENE II.

LE DUC, LE COMTE, ORONTE.

On fait une pause tandis qu'on place la chaise où est Grégoire.

LE DUC.

Commençons, et d'abord que tout le monde sorte :
Les acteurs sont-ils prêts, ne manque-t-il plus rien?

ORONTE.

Ils sont tous prêts, Seigneur, et la scène ira bien.

LE DUC.

Allons qu'on le réveille, en agitant sa chaise ;
Nous pourrons à deux pas l'écouter à notre aise.
Laissez-le, c'est assez, retirez-vous ici.

SCENE III.

GRÉGOIRE *en se frottant les yeux.*

Ça, çà, réveillons nous... Que veut dire ceci?
Je ne me connois plus, n'est-ce pas toi, Grégoire?
Plus j'y pense pourtant, plus j'ai peine à le croire.

Après tout je suis moi, je ne me trompe pas ;
Voilà mes pieds, mon corps, ma tête et mes deux bras.
Ces habits, il est vrai, me donnent quelque peine,
Cette magnificence est un peu bien soudaine ;
Ecoutez, taisons-nous et ne jurons de rien.
Cela me plaît pourtant, et me sied assez bien.
Oui-dà, je connois tel qui se mire et se carre,
A qui, sans vanité, lorsque je me compare,
Ce pompeux attirail, ces habits sur ma foi,
Ne viendroient pas si bien à beaucoup près qu'à moi.
Mais j'apperçois quelqu'un qui me veut quelque chose.

SCENE IV.

GRÉGOIRE, ORONTE.

ORONTE.

SEIGNEUR, toute la cour à venir se dispose,
Et je viens recevoir vos ordres des premiers ;
Vos officiers sont prêts.

GRÉGOIRE.

Comment, mes officiers ?

ORONTE.

Oui, Seigneur.

GRÉGOIRE.

Ah ! vraiment, en voici bien d'un autre.

Ou ma tête, Monsieur, est fêlée, ou la vôtre.
Que venez-vous chanter? Je ne me reconnois
Point d'autres officiers pour moi que ces dix doigts.

ORONTE.

J'aurois honte, Seigneur, que l'on pût vous entendre
Dans cet égarement que je ne puis comprendre.
Un prince comme vous!

GRÉGOIRE.

Un prince?

ORONTE.

Et oui, Seigneur,
Un prince environné de gloire et de grandeur.

GRÉGOIRE.

Je ne sais si je dors, je ne sais si je veille,
Et l'on n'a jamais vu, je crois, chose pareille.
Certes, mon compagnon, nous rêvons vous ou moi.

ORONTE.

Seigneur, que dites-vous?

GRÉGOIRE.

Je dis ce que je doi.

ORONTE.

Votre Altesse peut-elle . . . . .

GRÉGOIRE *riant.*

Encore, Votre Altesse!

ORONTE.

Seigneur, cet accident m'accable de tristesse.
O douleur!

GRÉGOIRE *bas.*

haut. Il faut voir qui des deux a raison.
Ecoutez, dites-moi, comment me nomme-t-on?

ORONTE.

Philippe.

GRÉGOIRE.

Et d'un : c'est faux, je m'appelle Grégoire.

ORONTE.

De votre nom, Seigneur, vous perdez la mémoire.
Hélas ! en quel état vous vois-je ici réduit.

GRÉGOIRE.

De mon nom et de moi serois-je mal instruit?
A votre compte, donc, je suis quelque grand prince.

ORONTE.

Oui certes, et seigneur de plus d'une province;
Et pour tout dire enfin, duc de Bourgogne.

GRÉGOIRE.

Oh, oui!

ORONTE.

Oui, Seigneur.

GRÉGOIRE.

Ah! j'en suis vraiment fort réjoui.
Fais-je bien mon métier?

ORONTE.

Fort bien.

GRÉGOIRE.

Est-il possible?

ORONTE.

Oui, Seigneur.

GRÉGOIRE.

Ce métier est-il beaucoup pénible ?
Dites au juste à quoi tout cela se réduit.

ORONTE.

Cela dépend de l'air dont chacun se conduit.
L'un se plaît à la paix, un autre aime la guerre,
Et mettra tout en sang pour deux pouces de terre.

GRÉGOIRE.

Cette démangeaison ne me prendra jamais :
Supposez donc d'abord que j'aime fort la paix ;
Je suis né, Dieu merci, sans rancune et sans bile.

ORONTE.

Avec cela, Seigneur, le métier est facile.
On vit dans la splendeur ; on est exempt des lois ;
On étend comme on veut son pouvoir et ses droits.
Vous commandez à tous sans qu'aucun vous commande ;
Il n'est si grand seigneur qui de vous ne dépende ;
Courtisé d'un chacun, logé dans un palais,
Vous voyez tout rouler au gré de vos souhaits.

GRÉGOIRE.

Retirez-vous un peu, j'ai quelque affaire en tête....
Refuser ce parti, je serois une bête ;
Pourquoi délibérer, que risqué-je à cela ?
Je ne puis être enfin qu'heureux sur ce pied-là :

Soyons, puisqu'on le veut, soyons duc de Bourgogne;
J'ai pour l'être, ce semble, une assez digne trogne;
J'ai le port, en effet, assez majestueux,
La démarche assez fière et le bras vigoureux.
Mais comment gouverner mes peuples? Bon! lanterne!
Tout comme il l'entendra que chacun se gouverne;
Plusieurs s'en sont mêlés, lesquels, comme je croi,
N'étoient pas en cela bien plus grands grecs que moi;
Si les choses vont mal, ce n'est pas mon affaire.
Enfin, j'en veux tâter, et vogue la galère.
Camarade, approchez; j'avois tort, j'en conviens,
Je suis duc de Bourgogne et je m'en ressouviens.

ORONTE.

Seigneur, je suis ravi, comme sujet fidèle...

GRÉGOIRE.

Quelque vapeur m'avoit barbouillé la cervelle.
Mais, qui sont ces gens-là?

ORONTE.

Ce sont vos officiers.

GRÉGOIRE.

Quoi! tous deux?

ORONTE.

Oui, Seigneur, et même des premiers;
L'un chambellan; pour l'autre, il commande vos gardes.

GRÉGOIRE.

Ah ! de ces grands escrocs avec des hallebardes.
Bon . . .

SCENE V.

GREGOIRE, LE DUC, LE COMTE, ORONTE.

LE DUC.

NOUS venons, Seigneur, vous rendre nos respects.

GRÉGOIRE.

Oui, vous faites fort bien et comme bons sujets.

LE COMTE.

Nous savons trop à quoi le devoir nous oblige,
Pour manquer . . .

GRÉGOIRE.

Oui, c'est bien, j'en suis content, vous dis-je.
Pargoi, ces drôles-là ne sont pas mal tournés.
Mais vous, mon chambrelan, vous me riez au nez.
Hon ?

ORONTE.

Un ambassadeur vous demande audience.

GRÉGOIRE.

D'où vient-il ?

ORONTE.

De la Chine.

GRÉGOIRE.

Et bien, bien, qu'il s'avance.

SCENE VI.

LES MÊMES, CLÉON AMBASSADEUR DE LA CHINE.

GRÉGOIRE.

Soyez le bien-venu, Monsieur l'ambassadeur;
Je suis votre valet, et c'est de tout mon cœur.
Allons, boutez dessus, point de cérémonie,
Et nous dites la fin de votre litanie.

L'AMBASSADEUR.

Mon maître qui vous parle en ces lieux par ma voix,
Contraint de maintenir sa puissance et ses droits,
M'envoie ici, Seigneur, vous déclarer la guerre.

GRÉGOIRE.

Déclarez-lui que moi je ne veux point la faire.

LE DUC.

Mais il viendra, Seigneur, fondre sur vos états,
Soit que vous le vouliez ou ne le vouliez pas:
Ainsi vous feriez mal de vous laisser surprendre;
Puisque l'on vous attaque, il faut bien vous défendre.

GRÉGOIRE *à l'Ambassadeur.*

Compère, votre maître est par trop querelleur;
Et vous êtes aussi, pour vous, un grand brailleur.
Mais enfin dites-moi quelle mouche le pique,
De venir brusquement troubler la paix publique?
Quelle demangeaison lui prend de ferrailler?
Et pourquoi sans raison sur rien nous chamailler?

L'AMBASSADEUR.

Mon maître voudroit bien ne point prendre les armes,
Les troubles de la guerre ont pour lui peu de charmes;
Mais des raisons d'état l'y forcent malgré lui.

GRÉGOIRE.

Belles raisons d'état, d'incommoder autrui!

L'AMBASSADEUR.

Mon maître étant en guerre avec le roi de Perse,
Apprend qu'avec ce roi vous êtes en commerce,
Que pour le secourir d'hommes et de chevaux,
Vous avez sur la mer fait un pont de bateaux;
Que près de l'Arménie où son monde s'assemble,
Vous devez contre lui vous réunir ensemble:
C'est une indignité, c'est une trahison,
Dont les armes en main il veut tirer raison.

GRÉGOIRE *à ses Officiers.*

Pargoi, je crois qu'il rêve.

A l'Ambassadeur.

Est-ce là tout, compère?

L'AMBASSADEUR.

Oui, Seigneur.

GRÉGOIRE.

Je m'en vais répondre à votre affaire.
Vous appelez ce prince avec qui l'on me joint?

L'AMBASSADEUR.

Roi de Perse.

GRÉGOIRE.

Ma foi, je ne le connois point.

L'AMBASSADEUR.

Mais croirai-je, Seigneur.....

GRÉGOIRE.

Tenez, je suis sincère,
Je ne le connois lui, ni son fils, ni son père,
L'Armoinie encor moins.

L'AMBASSADEUR.

Votre Altesse sait bien...

GRÉGOIRE.

Je reviens de ma vigne, et ne sais rien de rien:
Si le roi votre maître en veut au roi de Perse,
Je n'irai pas, ma foi, me mettre à la traverse:
Ils auront tout le tems tous deux de se bourrer,
S'ils attendent qu'enfin j'aille les séparer.

L'AMBASSADEUR.

Mais vos travaux sur mer annoncent quelque chose,
Et ce pont de bateaux ne s'est point fait sans cause.
Car enfin...

GRÉGOIRE.

Car enfin, finissons, s'il vous plaît:
Vous me parlez d'un pont, je ne sais ce que c'est:
Quand j'en aurois fait un, prenez la chose au pire,
Votre maître a-t-il droit d'y trouver à redire?
Va-t-on contrequarrer les gens sur ce qu'ils font,
Et faut-il, s'il vous plaît, tant de bruit pour un pont?

L'AMBASSADEUR.

Mais c'est aux ennemis ménager un passage.

GRÉGOIRE.

Ecoutez; si ce pont vous donne tant d'ombrage,
Si c'est le seul sujet qui peut vous alarmer,
Baste, il n'est pas besoin de vous tant gendarmer:
Le pont et les bateaux votre roi peut les prendre,
Et je lui quitte tout ce que j'y puis prétendre.

L'AMBASSADEUR.

Tous ces discours, Seigneur, ne sont qu'un vain appas,
Qui contre vos desseins ne nous rassurent pas;
Et malgré tous vos soins, dont votre politique
A les tenir cachés depuis long-tems s'applique,
Nous avons au travers de vos vastes apprêts
Démêlé sagement le but de vos projets.

GRÉGOIRE.

Vous en savez donc plus sur cela que moi-même?
Tenez, quand vous m'auriez prêché tout un carême,
Monsieur l'Ambassadeur, vous n'en auriez pas plus,
Et vous perdez le tems en discours superflus.
Je ne me cache point de ce que je veux faire,
Je marche rondement et ne sais point surfaire;
Mon petit chambrelan dira si j'ai menti,
Et voilà palsangué comme je suis bâti.

L'AMBASSADEUR.

Je le crois : mais enfin on sait ce qui se passe.

GRÉGOIRE.

Ah! c'est trop babiller, à la fin je me lasse :
Vous êtes un jaseur, et je vous connois bien :
Vous croyez savoir tout, et vous ne savez rien.
Allez quelqu'autre part débiter vos sornettes,
Ou, quand vous reviendrez, mettez mieux vos lunettes.

SCÈNE VII.

GRÉGOIRE, LE DUC, LE COMTE.

LE DUC.

Vous l'avez là, Seigneur, repassé comme il faut.

GRÉGOIRE.

Il me prenoit, je pense, ici pour un nigaut !
Dame, ça part de là : vous en verrez bien d'autres,
Et je savons un peu plus que nos patenôtres.

LE DUC.

On le voit bien, Seigneur, vous en savez beaucoup.

GRÉGOIRE.

S'il ne m'eût pas fâché je l'eus fait boire un coup,
Oui certes, du meilleur, et vous pouvez m'en croire:
On sait vivre entre amis. Mais à propos de boire,
Compère, dites-moi, là ne pourroit-on pas,
Attendant le dîner, humecter le lampas ?

LE DUC.

Seigneur, y pensez-vous ?

GRÉGOIRE.

Comment donc si j'y pense ?

LE DUC.

Est-il de votre rang, et de la bienséance ?

GRÉGOIRE.

La bienséance ! ho bon ! vraiment nous y voilà.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ORONTE.

ORONTE.

VOICI des députés.

GRÉGOIRE.

Que veulent ces gens-là ?

ORONTE.

Ils voudroient bien, Seigneur, haranguer votre Altesse.

GRÉGOIRE.

Haranguer !

ORONTE.

Oui, Seigneur.

GRÉGOIRE.

Allons donc, qu'on se presse. Qu'ils viennent.

SCÈNE IX.

DÉPUTÉ, ORONTE, etc.

ORONTE.

LES voilà qui s'avancent, Seigneur.

GRÉGOIRE.

Hé bien, haranguez donc, puisqu'il faut, harangueur.

DÉPUTÉ.

« Monseigneur, nous apportons aux pieds de
» Votre Altesse les cœurs de toute une province...

GRÉGOIRE.

Où sont-ils? je ne sais, ma foi, ce qu'il veut dire.
Mais vous, jeune cadet*, vous aimez bien à rire.

DÉPUTÉ.

» Les cœurs de toute une province pénétrée d'une
» vive reconnoissance pour tous les biens dont vous
» l'avez comblée, et dont vous continuez de la
» combler tous les jours. C'est une suite des graces
» et des bienfaits qu'elle a reçus de vos ayeux, que
» vous ne surpassez pas moins en libéralité et en
» magnificence, qu'en valeur et en courage.

GRÉGOIRE.

Je ne me pique point autrement de valeur.

* *Au Comte.*

DÉPUTÉ.

» Elle a paru, Monseigneur, dans bien des oc-
» casions où l'on vous a vu à la tête d'une armée
» encore plus formidable par votre présence, que
» par la multitude de ceux qui la composoient;
» où l'on vous a vu, dis-je, défaire des ennemis
» également considérables par leurs forces et par
» celles de leurs alliés, et les contraindre à venir
» vous demander la paix, après avoir entièrement
» dissipé leur armée, et tué de votre propre main
» les principaux chefs.

GRÉGOIRE.

Vous mentez bien serré, Monsieur le harangueur;
Apprenez que jamais je n'ai tué personne :
Je ne suis pas brigand, et j'ai l'ame trop bonne.

DÉPUTÉ.

» Puis donc que Votre Altesse s'offense des louan-
» ges que j'osois lui donner, et que se renfermant
» dans sa modestie, elle refuse un tribut si légitime,
» elle me permettra du moins ....

GRÉGOIRE.

Ce que je vous permets, c'est de finir bientôt.
Ça, que prétendez-vous? terminons en deux mots.

DÉPUTÉ.

» Il n'est pas aisé, Monseigneur, de terminer en
» si peu de mots, quand on est sur une si riche
» matière. L'éloquence trouve trop d'avantage dans

» un si beau champ pour ne pas s'y arrêter : et se
» voyant au milieu d'une mer si vaste et si étendue,
» elle prend plaisir à deployer ses voiles. Alexandre
» le Grand...

GRÉGOIRE.

Monsieur le Député, vous êtes une bête ;
Si vous ne vous taisez, je vous casse la tête.

LE DUC.

Mais, Seigneur, il falloit l'entendre jusqu'au bout.

GRÉGOIRE.

Oui, l'entendre brailler, voyez le beau ragoût ;
Que vouloit-il avec son benêt d'Alexandre ?

LE COMTE.

On auroit vu, Seigneur, et vous deviez attendre.

ORONTE.

Cela prenoit bon train.

GRÉGOIRE.

Non, non, j'ai fort bien fait
De lui rabattre ainsi tout d'un coup le caquet.

SCÈNE X.

GRÉGOIRE, LE DUC, LE COMTE, ORONTE, VALÈRE, CARMAGNOLE.

VALÈRE.

SEIGNEUR, je viens ici vous demander justice
Contre un coquin qu'il faut condamner au supplice.

GRÉGOIRE.

A-t-il tué quelqu'un?

VALÈRE.

Non, il a déserté;
C'est un crime à punir avec sévérité:
Il est d'autant plus grand, que par mer et par terre
La Chine dans ce jour vous déclare la guerre.

GRÉGOIRE.

Il a donc déserté, dites-vous?

CARMAGNOLE.

Oui, Seigneur,
J'en suis témoin moi-même, et j'étois l'enrôleur.

GRÉGOIRE.

Hé bien, mon chambrelan, qu'est-ce qu'il faut lui faire?
Parlez.

LE DUC.

Un déserteur! on les pend d'ordinaire.

GRÉGOIRE.

Hé! qu'on le pende donc.

CARMAGNOLE.

Il le mérite bien.

VALÈRE.

Je vous le garantis pour un franc vaurien.

CARMAGNOLE.

Un ivrogne parfait, et toujours prêt à boire.

GRÉGOIRE.

Et comment s'il vous plaît le nommez-vous?

CARMAGNOLE.

Grégoire.

GRÉGOIRE *bas.*

Ah! ah! c'est moi; cela mérite d'y penser.

VALÈRE.

C'est un fripon, il faut vous en débarrasser.

GRÉGOIRE.

Attendez, je vous prie... *bas.* Avec toute ma gloire,
Je puis peut-être un jour redevenir Grégoire,
Et je serois fâché d'aller danser sur rien.

VALÈRE.

On le pendra, Seigneur, et vous le voulez bien?

GRÉGOIRE.

Ecoutez, je suis bon, et j'aime la clémence;
Il faut avec les gens avoir quelque indulgence.

VALÈRE.

Mais, Seigneur, vos soldats s'en vont tous déserter.

GRÉGOIRE.

Ah ! vous m'importunez, et c'est trop caqueter.

VALÈRE.

Qu'on lui coupe le nez pour le moins.

GRÉGOIRE *bas.*

Je n'ai garde.
Mais d'où vient que toujours ce drôle me regarde ?

CARMAGNOLE.

De ce Grégoire en vous je crois voir le tableau,
Et vous lui ressemblez comme deux gouttes d'eau.

GRÉGOIRE.

Tais-toi, tu m'étourdis.

CARMAGNOLE.

Deux grisons à la foire
N'ont pas plus de rapport que vous et ce Grégoire.

GRÉGOIRE *bas.*

Tout ceci ne vaut rien . . . Voyez le petit fat,
Tais-toi, je te ferai mon ministre d'état.

CARMAGNOLE.

Ah ! Monseigneur, je suis tout à votre service,
Et reçois de bon cœur cet honorable office.

GRÉGOIRE.

Allons dîner.

LE DUC.

Seigneur, il faut auparavant
Faire un tour par la ville.

GRÉGOIRE.

Hé! vivrai-je de vent?
Allons, mais qu'au plus tôt je trouve nappe mise;
Je n'en dirai plus mot, et que cela suffise.

CARMAGNOLE.

J'y soignerai, Seigneur, je prends cela sur moi;
C'est par-là que je veux commencer mon emploi.

ACTE III.

SCÈNE I.

LE COMTE DE CHAROLOIS, CLÉON.

CLÉON.

ETES-VOUS satisfait ? Qu'en dites-vous, Seigneur?
N'ai-je pas aujourd'hui bien fait l'ambassadeur?

LE COMTE.

On ne sauroit mieux faire, et je t'en félicite.
Notre homme avoit d'abord l'ame toute interdite;
Ton fâcheux compliment l'embarrassoit un peu:
Enfin sur ce chapitre il ne veut point de jeu.

CLÉON.

Non certes.

LE COMTE.

Il s'est mis tout de bon en colère,
Et familièrement t'a traité de compère.

CLÉON.

Il vous a comme à moi donné votre paquet,
En vous traitant aussi, vous, de jeune cadet:
Vous le méritiez bien, puisqu'il faut vous le dire,
On

On a presque éclaté quand on vous a vu rire.
C'étoit pour gâter tout.

LE COMTE.

Comment s'en empêcher?

CLÉON.

Mais au moins en riant falloit-il vous cacher.
Ce drôle-là n'est pas si bête qu'on le pense,
Et paroît assez bien garder sa contenance.

LE COMTE.

Sa nouvelle grandeur ne l'embarrasse point:
Il est assez traitable, excepté sur un point;
Il n'aime point les coups, et ne veut point de guerre;
Il se verroit, je crois, seul maître de la terre,
Qu'il quitteroit tout là, s'il falloit batailler.

CLÉON.

Il s'en déclare assez et craint de ferrailler.

LE COMTE.

Je m'efforçois en vain d'exciter son courage,
Il ne se rendoit point: la guerre est un langage
Sur lequel on ne peut jamais l'apprivoiser;
Du reste il parle franc et sans rien déguiser:
Il écorche souvent et les noms et les verbes,
Et dans tous ses propos il est riche en proverbes;
Mais dans ses quolibets qu'il prodigue à foison,
L'on découvre toujours certain fonds de raison.

CLÉON.

Je vais tout de nouveau par une autre ambassade,
Lui faire une plus rude et plus triste incartade;
Lui déclarant tout net que mon maître aujourd'hui
Voudroit bien se couper la gorge avecque lui.

LE COMTE.

Je l'attends au conseil.

CLÉON.

Carmagnole est un drôle:
Je l'ai stylé... comptez qu'il jouera bien son rôle.
Il est allé devant pour l'amener ici,
Et comme il est adroit, il aura réussi:
Le duc est averti... je les entends, je pense?..
Justement, cachons-nous tous deux en diligence.

SCÈNE II.

GREGOIRE, CARMAGNOLE.

CARMAGNOLE.

DANS le sublime rang où m'a mis votre choix,
Je viens ici, Seigneur, pour recevoir vos loix.

GRÉGOIRE.

Ah! c'est toi, Carmagnole?

CARMAGNOLE.

Oui, moi-même en personne,

Qui charge des soucis que mon emploi me donne,
Viens apprendre de vous en ministre zélé,
Comment dans vos états tout doit être réglé.

GRÉGOIRE.

Réglé? de quels soucis ton esprit se consume!
Hé pargoi, tout ira comme il a de coutume.

CARMAGNOLE.

Oui, mais la coutume est, à ne vous rien celer,
Que tout va bien plus mal qu'il ne devroit aller.

GRÉGOIRE.

Hé bien, si tout va mal, que veux-tu que j'y fasse?

CARMAGNOLE.

Comment! ce que doit faire un prince à votre place.
Par exemple, il est bon quelquefois de savoir
Si chaque gouverneur remplit bien son devoir;
Si tout est bien garni dans vos places frontières:
Quand l'ennemi viendra pour forcer vos barrières,
Il sera, s'il vous plaît, un peu tard d'y songer;
Il faut avant le tems prévenir le danger.

GRÉGOIRE.

Oh oui, j'y penserai, va, va, laisse-moi faire.

CARMAGNOLE.

Je m'en lave les mains, Seigneur, c'est votre affaire:
Et puis dans le conseil qui se doit assembler,
Je crois que vous pourrez en entendre parler.

GRÉGOIRE.

Dans le conseil, dis-tu ? qu'est-ce que cette chose ?

CARMAGNOLE.

C'est-là qu'examinant tout ce qui se propose,
Chacun dit son avis dégagé d'intérêt,
Et puis vous décidez de tout comme il vous plaît.

GRÉGOIRE.

Et qui, chacun ?

CARMAGNOLE.

Ce sont tous gens pleins de prudence,
De raison, de bon sens, d'esprit, d'expérience ;
Distingués dans l'état par d'importans emplois,
Zélés à soutenir le bon ordre et les loix.
Moi, par exemple, j'ai cet honneur que d'en être;
Pour les autres dans peu vous les verrez paroître.

GRÉGOIRE.

Mais nomme-m'en quelqu'un.

CARMAGNOLE.

Vous les connoissez tous,
C'est votre chambellan, des plus zélés chez vous.

GRÉGOIRE.

Oh ! oui, mon chambrelan je le crois un bonhomme,
Bon vivant, sans façon. Et les autres en somme ?

CARMAGNOLE.

Le chef de votre garde.

GRÉGOIRE, *en riant.*

Ah! ce jeune égrillard?

CARMAGNOLE.

Jeune, mais cependant brave comme un César.

GRÉGOIRE.

Lui brave?

CARMAGNOLE.

Oui, sans doute, il est plein de courage,
Et ses fameux exploits en sont garans.

GRÉGOIRE.

J'enrage,
Lorsque j'entends mentir.

CARMAGNOLE.

Seigneur, je ne ments pas.

GRÉGOIRE.

Morgoi, d'un coup de poing je le boutrois à bas.

CARMAGNOLE.

Oui, mais quand on combat on s'y prend d'autre sorte...
Voici pour le conseil la table qu'on apporte.

GRÉGOIRE.

C'est bon signe, j'en suis.

CARMAGNOLE.

Messieurs, approchez tous.

GRÉGOIRE.

Et qui?

CARMAGNOLE.

Vos conseillers : ce fauteuil est pour vous.

SCÈNE III.

GRÉGOIRE, CARMAGNOLE, LE DUC, LE COMTE, ORONTE, CLÉON, LE TRÉSORIER.

GRÉGOIRE, *se tournant pour aller à son fauteuil, et n'appercevant qu'un tapis sur la table.*

POUR moi j'en suis content. Et la nappe, compère,
Que ne la met-on donc?

CARMAGNOLE.

La nappe! et pourquoi faire?

GRÉGOIRE.

Pourquoi? belle demande! et dis-moi, pauvre oison,
Quand sur table la nappe est mise, que fait-on?

CARMAGNOLE.

Oui; mais si vous souffrez, Seigneur, que je le dise,
Ce n'est pas pour dîner que cette table est mise.

GRÉGOIRE.

De quoi sert-elle donc?

CARMAGNOLE.

C'est pour tenir conseil.

GRÉGOIRE.

Ne le peut-on tenir sans ce vain appareil?
A toutes ces façons je ne peux rien comprendre;
Je vois dans ma maison des tables à revendre:
Chaque chambre a sa table et souvent même plus,
Par-tout de beaux...et...là...ce que l'on met dessus,
Comment les nommez-vous? car je veux qu'on m'entende.

CARMAGNOLE.

Des tapis?

GRÉGOIRE.

Justement, c'est ce que je demande:
Or, sur ces tables donc je vois de grands tapis:
Je les trouve fort beaux et même de haut prix;
Mais ce qui me feroit maugréer ma fortune,
C'est de ne voir jamais de nappe sur aucune.

LE COMTE.

Voudriez-vous, Seigneur, que dans votre palais
On convertît par-tout les tables en buffets?

GRÉGOIRE.

Et pourquoi non? voilà comme il faudroit s'y prendre.

LE DUC.

Mais, Seigneur.

GRÉGOIRE.

Vous croyez, vous autres, bien l'entendre,
Avec ces affiquets d'or, d'argent, de cristal,
Ces petits marmousets de bois ou de métal,
Tous ces brinborions, ces machines dorées,
Dont je vois qu'en ce lieu mes tables sont parées,
Tandis qu'au lieu d'y voir ces petits godenots,
J'y voudrois pour tout bien des verres et des pots.
Qu'en dis-tu, Carmagnole?

CARMAGNOLE.

Hé, vous êtes le maître.
En suivant votre avis, on feroit mieux peut-être.

GRÉGOIRE.

Dans le bon sens, cela ne vaudroit-il pas mieux
Que ces colifichets qui me blessent les yeux?
Par exemple, je vois par-tout mes cheminées,
Qui de tasses de terre avec soin sont ornées:
C'est d'une terre blanche et d'un grand prix, dit-on,
Je le veux, j'y consens, et je le trouve bon;
Mais ces tasses enfin si rares et si belles,
Quel usage en fait-on, et de quoi servent-elles?
A contenter les yeux de tous les regardans;
On peut les admirer, mais non boire dedans:
Enfin, pour en venir au but de mon histoire,
J'ai des tasses chez moi, mais ce n'est pas pour boire.

LE DUC.

Dans un palais, Seigneur, on veut ces ornemens;
Cela

Cela donne du lustre à vos appartemens ;
Il faut que l'or y brille, et que tout s'y ressente
De cet air de grandeur qui dans vous nous enchante.

GRÉGOIRE.

Quoi ! ce vain attirail fait toute ma grandeur ?
Mais puisque vous voulez faire le raisonneur,
Dites, mon chambrelan, savant comme vous êtes,
De quoi peuvent servir vingt petites cassettes,
Où l'on voit en dehors les heures par écrit ;
Apprenez-moi de quoi tout cela me guérit ?

LE DUC.

Pour régler votre tems, selon l'heure qu'appelle,
Le son sûr et précis d'une horloge fidelle.

GRÉGOIRE.

Il suffiroit donc d'une ; et d'ailleurs, s'il vous plaît,
Ne voit-on pas assez au jour quelle heure il est ?
Bref, je vous parle franc, et je ne puis m'en taire,
Toutes choses ici dont je n'ai point affaire,
Je les trouve à foison ; celles dont j'ai besoin,
Serviteur, c'est de quoi l'on n'a pas pris grand soin.

CARMAGNOLE.

Mais le tems du conseil s'écoule, et Votre Altesse.
Sait qu'il faut agiter une affaire qui presse.

SCÈNE IV.

LES MÊMES.

On se place autour de la table, et Grégoire dit en allant à son fauteuil.

ALLONS donc, qu'est-elle?

ORONTE.

On va vous l'exposer.

GRÉGOIRE.

Parlez donc puisqu'il faut vous entendre jaser.

ORONTE.

Nous sommes menacés d'une guerre cruelle,
Seigneur, un roi voisin nous fait une querelle.

GRÉGOIRE.

C'est très-mal fait à lui, car je ne lui dis mot.

LE COMTE.

Mais, Seigneur.

GRÉGOIRE.

Taisez-vous, parlez à votre écot.

ORONTE.

Vous dites vrai, Seigneur, et sur quoi qu'il se fonde,
Ce prince a, selon moi, le plus grand tort du monde;
Mais quelque tort qu'il ait, s'il vient tomber sur nous,

Je crains pour vos états et peut-être pour vous.

GRÉGOIRE.

Oui, je vois l'importance et le nœud de l'affaire.
Oh çà, mon chambrelan, qu'est-ce qu'il faudroit faire?
Dites, qu'en pensez-vous?

LE DUC.

Mon avis est, Seigneur,
D'envoyer à ce prince un sage ambassadeur,
Qui de ce démêlé sondant les justes causes,
Puisse tout doucement pacifier les choses.

GRÉGOIRE.

C'est fort bien dit. Et vous, * qui grillez de parler?

LE COMTE.

Je le dirai, Seigneur, sans rien dissimuler;
Le parti qu'on propose est le moins sage à prendre,
Et c'est le vrai moyen de vous laisser surprendre.
Ne faisons point ici les choses à demi;
Le plus sûr est d'aller d'abord à l'ennemi:
Ce parti convient mieux d'ailleurs à votre gloire:
Dès que vous paroîtrez, vous aurez la victoire,
Et vous le renverrez bien honni, bien battu,
Plus promptement chez lui qu'il n'en sera venu.

GRÉGOIRE.

Il a raison pourtant, je crois qu'il faut combattre.

* *Au Comte.*

LE DUC.

Oui, mais s'il s'avisoit cependant de nous battre.

GRÉGOIRE.

Voilà le *tu autem*, je le comprends fort bien.

CLÉON.

Que faire donc, Seigneur?

GRÉGOIRE.

Ma foi, je n'en sais rien.
Çà, Carmagnole, et toi, dis nous donc quelque chose.

CARMAGNOLE.

Je suis de votre avis sur tout ce qu'on propose.

GRÉGOIRE.

Je ne sais pas moi-même encor ce que je veux.

CARMAGNOLE.

Oh j'en suis par avance, et c'est toujours le mieux;
Déterminez, Seigneur, c'est à vous de résoudre
S'il faut pacifier, ou s'il faut en découdre.

GRÉGOIRE *après avoir rêvé.*

Je cherche des moyens; je n'en trouve pas un:
Tiens, je n'ai point d'esprit lorsque je suis à jeun:
Avec vos conseils secs dans mon ame j'enrage;
Savez-vous qu'on l'entend cent fois mieux au village?
Dès que sur une affaire on veut délibérer,
Pour éveiller l'esprit et le corroborer,
On apporte du vin avant tout, c'est l'usage;

Et puis en grignotant la poire et le fromage,
Le coude sur la table avec un verre en main,
A toi, voisin, Colas, je te pleige, Lubin,
Tape là, je ne veux de rien qui t'appartienne;
Il plaque dans ma main, je plaque dans la sienne,
Et puis d'entrechoquer les verres en trinquant:
Quand le pot est vidé, chacun s'en va content;
Bons amis, bons voisins, unis comme bons frères,
Et voilà comme il faut consulter les affaires.

CLÉON.

Votre génie heureux se fait connoître en tout.

GRÉGOIRE.

Eh laissez-moi venir, vous n'êtes pas au bout.

LE DUC.

Vous n'ignorez de rien.

GRÉGOIRE.

J'en sais bien davantage.

LE COMTE.

Mais comment savez-vous ce qu'on fait au village?

GRÉGOIRE.

J'ai de bonnes raisons pour le savoir très-bien.

CARMAGNOLE.

Mais cependant, Seigneur, vous ne décidez rien.

GRÉGOIRE.

Quand j'aurai bien dîné nous parlerons d'affaire;
J'aurai l'esprit plus net et la raison plus claire.
Finissons.

SCÈNE V.

LES MÊMES,

Et plusieurs courtisans qui ne paroissent pas.

ORONTE.

Vous pouvez, Messieurs, vous en aller,
Le duc est en affaire, et ne sauroit parler.

GRÉGOIRE.

Ne seroit-ce point là ce braillard de la Chine,
Avec sa grand'jacquette et sa piteuse mine?

ORONTE.

Non, ce sont seulement plusieurs de vos sujets,
Qui vous voudroient, Seigneur, présenter des placets.

GRÉGOIRE.

Des placets!

ORONTE.

Oui, Seigneur.

GRÉGOIRE.

Et que veulent-ils dire?

ORONTE.

Vous allez voir, je vais les prendre et vous les lire.

GRÉGOIRE.

Bon; voilà de nouveau de quoi m'embarrasser.

ORONTE.

Les voilà tous, Seigneur, que je viens d'amasser.

GRÉGOIRE.

J'entendrai tout cela? voilà bien des grimoires,
Dites-moi ce que c'est que toutes ces histoires.

ORONTE.

Seigneur, pour ne vous point fatiguer vainement,
Tous ces grimoires-là demandent de l'argent:
Chacun dans ces papiers expose ses services,
Demande en récompense emplois ou bénéfices,
Charges ou pensions: enfin tous ces placets
Vont à tirer de vous, Seigneur, quelques bienfaits.

GRÉGOIRE.

Peut-être viennent-ils conter des fariboles?

LE DUC.

On peut examiner et peser leurs paroles;
Et pour pouvoir juger plus sainement de tout,
Il vous les faut, Seigneur, lire jusques au bout.

GRÉGOIRE.

Entendre ce fatras et m'en rompre la tête?
Vous me prenez, je pense, ici pour une bête;
Donnez-moi ces papiers que je les voie un peu,
Ils seront toujours bons pour allumer le feu.

LE COMTE.

Mais vous allez, Seigneur, faire gronder le monde.

GRÉGOIRE.

Et qu'y ferai-je, moi? que m'importe qu'on gronde?
Je suis tout cousu d'or et je n'ai pas deux sous.

LE DUC.

Vous avez des trésors, Seigneur, y pensez-vous?

GRÉGOIRE.

Des trésors!

LE COMTE.

Oui, sans doute,

GRÉGOIRE.

Ah! que je les contemple:
Sont-ils grands? font-ils bien cent florins, par exemple?

LE DUC.

Que dites-vous, Seigneur, cent florins! ce n'est rien.

GRÉGOIRE.

Hon! cent florins sont bons, et je m'y tiendrois bien.
Voilà le coffre-fort, encor c'est quelque chose.

SCÈNE VI.

LE DUC, LE COMTE, GRÉGOIRE, ORONTE, LE TRÉSORIER, TROUPE D'OFFICIERS.

LE DUC.

Il faut que maintenant Votre Altesse en dispose ;
Et vous devez d'abord, comme c'est la raison,
Payer les officiers qui font votre maison.

GRÉGOIRE.

Tout doux, songeons d'abord à garnir l'escarcelle,
Car j'ai toujours fait cas de cette pimprenelle.

LE DUC.

Ah! c'est au trésorier, Seigneur, à prendre soin
De payer tout pour vous quand il en est besoin.

GRÉGOIRE.

Qu'il se tienne en repos, je le prendrai moi-même.

LE DUC.

Non, c'est deshonorer la dignité suprême.

LE TRÉSORIER.

Tout cet argent déja, Seigneur, est employé,
Il en restera peu, tout le monde payé:
Ainsi donc pour venir à faire les partages,
D'abord au chambellan il faut payer ses gages;

On commence par lui comme étant le plus grand,
Ensuite on va payer chacun selon son rang.

GRÉGOIRE *pendant qu'on paye.*

Pargoi, mon chambrelan n'a pas la main mal prompte;
Courage, bon; fort bien, les drôles font leur compte.

Au Trésorier.

Vous n'êtes pas, compère, homme à vous oublier,
Vous prendrez votre part sans vous faire prier.

LE TRÉSORIER.

Vous le voyez, la somme est presque consommée,
Le reste, ou peu s'en faut, est pour payer l'armée;
Vous voyez bien, Seigneur, sur ce que je reçoi,
Qu'à peine reste-t-il quelque chose pour moi.

GRÉGOIRE.

Et moi, qu'aurai-je donc?

LE TRÉSORIER.

Tout est à Votre Altesse,
Ce sont-là ses trésors; elle en est la maîtresse.

GRÉGOIRE.

J'en suis maître, j'entends, tout cela va fort bien;
Mes gens ont tout pourtant, et pour moi je n'ai rien.

LE TRÉSORIER.

Mais, Seigneur, il faut bien satisfaire aux dépenses;
Les charges de l'état épuisent vos finances.

GRÉGOIRE.

Si tout va de la sorte un prince est malheureux,
Et de tous ses sujets se trouve le plus gueux :
Il a de grands trésors, mais ils sont au pillage.
Oh! je veux cependant mieux régler mon ménage;
Je suis votre valet, et je prétends d'abord
Garder à l'avenir la clef du coffre-fort.

LE DUC.

Mais, Seigneur, Votre Altesse...

GRÉGOIRE.

Ah! point tant de paroles,
Belle Altesse, pargoi, qui n'a pas deux oboles.

SCÈNE VII.

LE DUC, LE COMTE, GRÉGOIRE, ORONTE, FADIUS.

GRÉGOIRE.

OU va ce faquin-là!

FADIUS.

Fadius un faquin!
Fadius qui feroit la leçon à Calepin!
Voilà comme à la cour on traite la science;
Un savant n'y sauroit obtenir audience :
Un fou fait sa fortune et devient grand seigneur,

Tandis que Fadius digne de tout honneur,
Moqué des courtisans, et bourré par les gardes,
N'est pour tout son savoir payé que de nasardes.

GRÉGOIRE.

Viens donc, casaquin noir, dis, qu'est-ce que tu veux?

FADIUS.

Je viens me plaindre ici du destin malheureux,
Où l'on voit les savans réduits dans la province,
Éloignés de la cour et des bienfaits du prince:
J'ai lu d'un bout à l'autre Aristote et Platon,
Euripide, Pindare, Homère et Lycophron;
Car je ne parle point de Virgile et d'Horace,
Tous ces auteurs latins sont des grimauts de classe;
Je sais le Syriaque, et l'Arabe, et l'Hébreu,
Le Chaldéen, le Copte...

GRÉGOIRE.

Oh! ne jurez pas Dieu.

FADIUS.

J'ai fait depuis vingt ans plus de vingt commentaires;
De mes livres fameux j'accable les libraires;
Il ne s'est rien passé de grand dans tout l'état,
Qui n'ait reçu de moi quelque nouvel éclat;
Et le prince jamais n'a gagné de victoire,
Dont ma plume aussi-tôt n'ait célébré la gloire:
Je ne dis rien de faux, et pour en faire foi,
Voici les vers encor que je porte sur moi.

Ce n'est pas, comme on voit, sur rien que je me
fonde,
Et je les donne à faire aux plus savans du monde :
Et lorsque pour le fruit de mes productions
On devroit voir sur moi pleuvoir les pensions,
La cour, l'ingrate cour, pour prix de ma science,
Me laisse injustement languir dans l'indigence.

GRÉGOIRE.

Ecoute, jette au feu ce vain tas de papier,
Et si tu m'en veux croire apprends un bon métier;
Avecque ton Hébreu, je te dirai qu'en somme
Un métier ne vaut rien, s'il ne nourrit son homme;
Retiens bien cet avis, et du reste bon soir.

FADIUS.

Ah, ciel! traiter ainsi des gens de mon savoir:
O trop ingrate cour, séjour de l'ignorance,
Voilà quels sont les fruits de ta reconnoissance.
Va, tu ressentiras mon indignation;
Je te donne aujourd'hui ma malédiction:
Et pour me bien venger, et par un trait célèbre,
Puisses-tu ne savoir ni l'Hébreu ni l'Algèbre!

GRÉGOIRE.

Il est fou le bon homme, ou du moins peu s'en faut.

LE DUC.

Il ne me paroît pas trop content.

GRÉGOIRE.

Peut m'en chaut.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN ASTROLOGUE PERSAN.

GRÉGOIRE.

Bon ! autre dudit jour, dans sa robe de chambre,
Et qui s'en vient fourré comme au mois de décembre :
Il n'a pas eu, je crois, le tems de s'habiller.

L'ASTROLOGUE.

Sabahenes haerola Sultanem ne var ne ioe
Effeidem Sultanum.

GRÉGOIRE.

Effendem Sultanum. Que veut-il babiller ?

L'ASTROLOGUE.

Sagh Olassis, Muhamer Olassis Padechaum.

GRÉGOIRE.

Quel peste de langage ! on n'y peut rien comprendre.
Le harangueur du moins se faisoit bien entendre.

ORONTE.

Seigneur, c'est un Persan, astrologue fameux,
Qui sait de l'avenir les secrets merveilleux.
Rien n'est caché pour lui dans toute la nature :
Il vous dira, Seigneur, votre bonne aventure.

GRÉGOIRE.

Oui dea, je le veux bien, mais qu'il change de ton ;
Je ne veux point ici de son vilain jargon :
Qu'il parle bien françois, ou trève de harangue.

L'ASTROLOGUE.

Très-volontiers, Signor, je sais plus d'une langue ;
Mais souffrez, s'il vous plaît, que je contemple un peu
Cet air noble et brillant, ces yeux pleins d'un beau feu, ...
Ah ! que vois-je, Signor ?

GRÉGOIRE.

Hé ! tu vois mon visage.

L'ASTROLOGUE.

Quels traits !

GRÉGOIRE.

Te fais-je peur ?

L'ASTROLOGUE.

Quel funeste présage !

GRÉGOIRE.

Ma foi, je n'entends rien à son galimatias :
Ou parle clairement, ou bien ne parle pas.

L'ASTROLOGUE.

La vérité pourra peut-être vous déplaire,
Et je crains d'éclaircir ce dangereux mystère :
Tremblez, Signor, tremblez, je vois des trahisons,

Des glaives tout sanglans, des cordes, des prisons;
Que de maux rigoureux, quelle affreuse tempête,
Dans ce superbe rang menacent votre tête!

GRÉGOIRE.

Veux-tu te taire donc, astrologue maudit?

L'ASTROLOGUE.

C'est assez, je n'en ai peut-être que trop dit:
Quel destin, quelle horreur!

GRÉGOIRE.

Mon Dieu, miséricorde.

LE DUC.

Ne craignez rien, Seigneur.

GRÉGOIRE.

Il a parlé de corde?

LE DUC.

Non, non, rassurez-vous et calmez vos frayeurs;
Ces astrologues là sont tous des imposteurs;
Un concert délicat qu'on va vous faire entendre,
Charmera les chagrins que vous aurez pu prendre.

GRÉGOIRE.

Mais s'il avoit dit vrai pourtant?

GRÉGOIRE.

Ne craignez rien,
Nous sommes tout à vous, et vous défendrons bien.

GRÉGOIRE.

Ma foi, je ne crains rien, pourvu qu'on me défende.

LE DUC.

Commencez, violons, Monseigneur le commande.

[CONCERT.]

PREMIER MUSICIEN.

Heureux qui sur un trône et craint et révéré,
Dans le sein des grandeurs peut voir couler sa vie!

SECOND MUSICIEN.

Heureux qui loin du monde et des yeux de l'envie,
Dans le sein du repos peut vivre retiré!

PREMIER.

Quelle solitude!

SECOND.

Quel embarras!

PREMIER.

A vivre dans l'oubli, trouvez-vous des appas?

SECOND.

En trouvez-vous à vivre avec inquiétude?

PREMIER.

Peut-on en cet état contenter ses desirs?

SECOND.

On est toujours exempt de desirs et de crainte.

PREMIER.

On vit sans plaisirs.

SECOND.

On vit sans contrainte.

TOUS DEUX.

Non, non, la grandeur
Ne { peut trop nous plaire,
{ doit point nous plaire;
Non, non, la grandeur
Doit toucher } un cœur.
Peut troubler }

PREMIER.

Elle sait nous faire
Un parfait bonheur.

SECOND.

Elle ne peut faire
Un parfait bonheur.

TOUS DEUX.

Non, non, la grandeur, etc.

PREMIER.

Son charme est vainqueur,
Qui peut s'y soustraire?

SECOND.

Son charme est trompeur,
Il faut s'y soustraire.

TOUS DEUX.

Non, non, la grandeur, etc.

SECOND MUSICIEN.

La fortune qui nous engage
Nous vend bien cher
Un brillant esclavage;
Sa faveur volage
Passe comme un éclair;
Ombrageuse et sauvage,
Un caprice léger
Lui fait détruire son ouvrage;
Chez elle le jour le plus clair
N'est point sans nuage;
Toujours quelque retour amer
Trouble le plus fier,
Alarme le plus sage;
Son empire est une mer
Sujette à l'orage.

PREMIER MUSICIEN.

La fortune est inconstante,
Mais on a beau craindre ses traits,
Elle plaît, elle enchante,
Et plus elle est changeante,
Plus il semble qu'elle a d'attraits;
En vain l'on nous vante
Les charmes secrets
D'une vie indolente;

J'aime mieux la tourmente
Que le calme et la paix
D'une ame indifférente,
Que la gloire la plus brillante
Ne flatte jamais.

TOUS DEUX.

Non, non, la grandeur
Ne { peut trop nous plaire,
{ doit point nous plaire.
Non, non, la grandeur
Doit toucher } un cœur.
Peut troubler }

Le concert fini, Grégoire parle.

GRÉGOIRE.

Là, là, mon chambrelan, quelque petite danse.

Après que le Duc a dansé.

Pargoi, ce compagnon entend bien la cadence.

Au Comte.

Et vous, jeune cadet, ne danserez-vous pas?

LE COMTE.

Puisque vous l'ordonnez, je ferai quelques pas.

Après qu'il a dansé.

GRÉGOIRE.

Pas mal; mais maintenant dansez tous deux ensemble.

Après qu'ils ont dansé tous deux.

Pargoi, j'en ferois bien autant comme il me semble.
Oh! vous ne savez pas y bailler les façons ;
Voyez comme ça va quand je nous trémoussons.

Il danse.

Mais c'est assez danser, maintenant allons boire ;
Car je n'ai pas dîné, si j'ai bonne mémoire.

LE COMTE.

Tout ce concert, Seigneur, n'étoit-il pas divin ?

GREGOIRE.

Il y manquoit encore un cornet à bouquin :
Du reste la musique étoit assez moëlleuse.
Compères, après tout ce n'est que viande creuse :
Au solide, dînons.

LE DUC.

Seigneur, dans un moment.

GREGOIRE.

Non, non, tout de ce pas, point de raisonnement.

ACTE IV.

SCÈNE I.

GRÉGOIRE *seul.*

ENFIN me voilà seul, ne vois-je là personne?
Non. Oh! pargoi, Messieurs, vous me la baillez bonne;
Ils m'avoient plus promis de beurre que de pain,
Je suis Altesse et Duc, et si je meurs de faim.
Quel peste de métier et le moyen d'y vivre?
Je ne puis faire un pas qu'ils ne viennent me suivre;
Il faut me sauver d'eux pour être en liberté,
Et j'ai toujours cent gens pendus à mon côté:
Ils me font essuyer un harangueur maussade,
Et ce vilain braillard avec son ambassade;
Je vois un coffre-fort plein d'argent, c'est fort beau,
Mais les drôles entre eux partagent le gâteau.
Chacun d'eux, sans façon, se nantit à sa guise,
Et je me trouve moi, gueux comme un rat d'église.
Au lieu d'un bon dîner dont j'aurois grand besoin,
A de vaines chansons ils bornent tout leur soin:
Ma foi l'on ne vit pas de danse et de musique,
A mener ce beau train on deviendroit étique:
Si c'est être là duc, pargoi, point de quartier,

Je m'en déclare net, je renonce au métier.
Comment ! j'aimerois mieux cent fois être à la chaîne.

SCÈNE II.

GRÉGOIRE, LE DUC.

LE DUC.

SEIGNEUR, toute la cour étoit de vous en peine,
Je vous cherchois.

GRÉGOIRE.

Et moi je ne vous cherchois pas.
Est-ce donc que sans vous je ne puis faire un pas?
Je me lasse bientôt de tout ce tripotage,
Et je ne prétends pas qu'il dure davantage.

LE DUC.

Mais vous êtes le maître et pouvez ordonner.

GREGOIRE.

Hé bien ! j'ordonne donc qu'on me fasse dîner ;
Voyez-vous, je me sens les dents longues d'une aune ;
J'en reviens toujours là, c'est le but de mon prône.

LE DUC.

On est après, et si l'on semble reculer,
Ce n'est qu'afin, Seigneur, de vous mieux régaler.

GRÉGOIRE.

Mon Dieu ! je ne veux point tant de cérémonie,
Pourvu que j'aye enfin la panse bien remplie,
Que m'importe comment? Un bon flacon de vin,
Quelque morceau de lard, du fromage et du pain,
C'est tout ce qu'il me faut.

LE DUC.

Mais un repas si mince
Ne paroît pas, Seigneur, assez digne d'un prince;
Il faut avoir égard à votre dignité.

GRÉGOIRE.

Compère, ayons égard à la nécessité.

LE DUC.

Seigneur, tout ira bien, un peu de patience,
On va des officiers presser la diligence;
Il est juste que tout se fasse avec éclat.
Mais je vois approcher le ministre d'état:
Les choses vont fort bien, si j'en juge à sa mine;
Comme il s'est bien voulu charger de la cuisine,
Il vous en rendra compte.

SCÈNE III.

GRÉGOIRE, CARMAGNOLE, ORONTE.

GRÉGOIRE.

Hé bien dînerons-nous?

CARMAGNOLE.

Seigneur, on est aux mains, on travaille pour vous,
Et j'ai voulu donner les ordres par moi-même,
Pour vous montrer par-là quel est mon zèle extrême;
Je ne veux qu'un moment, et je vous ferai voir,
Si, quand vous m'employez, je fais bien mon devoir.

GRÉGOIRE.

Voilà se comporter en ministre fidèle,
Et je veux sur le champ reconnoître ton zèle.
Ça, que veux-tu de moi? Que te faut-il?

CARMAGNOLE.

Seigneur,
Je vous dirai tout franc que mon foible est l'honneur.
Je n'ai, pour exposer la chose en trois paroles,
Qu'une terre au pays, qu'on nomme Carmagnoles,
Et je serois content dans mon petit état,
Si vous vouliez, Seigneur, en faire un marquisat.

GRÉGOIRE.

Oui-dà, de marquisats je ne suis pas si chiche,
Je te ferai marquis plus aisément que riche;
Je le veux, sois marquis, mais ne t'y trompe pas,
Et pour être marquis on n'en est pas plus gras.

CARMAGNOLE.

Seigneur, je suis content, et je vous en rends grace;
Au marquis Carmagnole, allons qu'on fasse place.

SCÈNE IV.

GRÉGOIRE, VALÈRE, CARMAGNOLE, LE COMTE.

VALÈRE.

SEIGNEUR, tout est perdu, on va vous attaquer,
Déja les ennemis viennent de débarquer.

GRÉGOIRE.

Les ennemis! et qui?

VALÈRE.

Les Chinois en campagne;
Je viens de les laisser campés sur la montagne,
D'où dans fort peu de tems ils viendront fondre ici.
Seigneur, pensez à vous.

GRÉGOIRE.

Pargoi, nous y voici.
Tiens, va-t-en de ce pas dire à cette canaille.....

VALÈRE.

Que dirai-je, Seigneur?

GRÉGOIRE.

Dis-lui quelle s'en aille.

VALÈRE.

Croyez-vous donc qu'ils sont venus jusques ici
Pour vouloir sans butin s'en retourner ainsi?
Je vous avertis bien qu'ils sont plus de dix mille,
Et que dans moins d'une heure ils fondront sur la ville;
Ils ne sont pas d'humeur à se laisser chasser,
J'ai vu de gros canons qu'ils faisoient avancer;
Je crains pour vous, Seigneur, quelque destin tragique,
Et vous allez entendre une étrange musique.

GRÉGOIRE.

Encor de la musique? elle ne me plaît pas.

VALÈRE.

Seigneur, il faut songer à sauver vos états.

GRÉGOIRE.

Hé bien, que faire donc?

VALÈRE.

Seigneur, il faut combattre.

GRÉGOIRE.

Comment? à coups de poing? j'y suis fort comme quatre:

Oh! je ne les crains pas, tu peux les amener.

VALÈRE.

Mais, Seigneur, il s'agit ici de dégaîner.
Les coups de poing chez eux ne sont point à la mode,
Il faut pour les dompter prendre une autre méthode;
Allons, allons laver leur crime dans leur sang,
Et l'épée à la main les forcer dans leur camp;
Venez, Seigneur, l'armée est déja toute prête,
Elle n'attend que vous pour vous mettre à la tête.

GRÉGOIRE.

A la tête!

VALÈRE.

Oui, Seigneur.

GRÉGOIRE.

Oh! l'on ne m'y tient pas.
Vois-tu, je n'aime point le bruit et le tracas;
Vas-y toi-même, vas, je t'en donne la charge,
Fais-les gagner au pied, et qu'ils prennent le large:
Cours vîte.

VALÈRE.

Cet honneur a de quoi m'éblouir;
Mais vos troupes, Seigneur, refusent d'obéir:
Vous les pouvez vous seul commander en personne,
Et c'est un de ces droits qui suivent la couronne.

GRÉGOIRE.

Voilà de vilains droits: tiens, sans tant de débat,
Je vais leur envoyer mon ministre d'état.

CARMAGNOLE.

Seigneur, tout de ce pas je m'en vais à l'office
Donner ordre au dîner et presser le service ;
C'est à quoi maintenant se réduit mon emploi,
Que chacun pour le sien en fasse comme moi.

GRÉGOIRE.

Le coquin craint les coups ; il manque de courage.

VALÈRE.

Mais songez donc, Seigneur, à détourner l'orage.

GRÉGOIRE.

Pourquoi tant de bruit là ?

LE COMTE.

C'est un ambassadeur.
L'ennemi vous l'envoie.

GRÉGOIRE.

Ah, ah ! le drôle a peur.

SCÈNE V.

GRÉGOIRE, LE DUC, LE COMTE, CLÉON AMBASSADEUR DE LA CHINE, ORONTE.

L'AMBASSADEUR.

MON maître en vos états, Seigneur, vient de descendre,

Prêt à tout ravager, à tout réduire en cendre;
Mais comme il a compris qu'en ces combats sanglans,
Les petits bien souvent sont punis pour les grands,
Par un trait qui sied bien aux ames magnanimes,
Il voudroit épargner le nombre des victimes,
Et je viens de sa part vous offrir un parti,
Dont il ne craindra point de se voir démenti;
C'est que vous choisissiez l'une de ces épées
Pour être dans le sang l'un de l'autre trempées;
Il voudroit bien avoir, éprouvant de vos coups,
L'honneur de se couper la gorge avecque vous.

GRÉGOIRE.

Quel chien de compliment celui-là vient-il faire?
Il faut m'aller couper la gorge pour lui plaire!
Peste du compliment, voyez le bel honneur!

L'AMBASSADEUR.

Il vous a toujours pris pour un prince de cœur.

GRÉGOIRE.

Non, non, je n'en ai point.

LE DUC.

Mais, Seigneur, quelle honte!
Quoi donc! souffrirez-vous que ce roi vous affronte?
Considérez-vous bien tout ce qu'on en dira?

GRÉGOIRE.

Pargoi, l'on en dira tout ce que l'on voudra;
Entre nous, c'est de quoi fort peu je me soucie.

ORONTE.

Mais la gloire, l'honneur, l'amour de la patrie,
Quoi! tout cela, Seigneur, ne vous touche-t-il pas?

GRÉGOIRE.

Oui, quand je serai mort j'en serai bien plus gras.

L'AMBASSADEUR.

Ah! Seigneur, sur le bruit de votre renommée
Qui s'étoit répandu jusque dans notre armée,
J'avois toujours dans vous conçu plus de valeur,
Votre nom dans le camp avoit mis la terreur:
Plein d'estime pour vous, un des plus grands monarques
Eût bien voulu, Seigneur, vous en donner des marques.

GRÉGOIRE.

Belles marques d'estime!

L'AMBASSADEUR.

Il m'envoyoit exprès,
Désirant avec vous se mesurer de près.

GRÉGOIRE.

De si près qu'il voudra; mais pour cette mesure *,
Ami, je n'en serai jamais, je vous le jure.

LE COMTE.

Seigneur, au nom du ciel, daignez nous secourir.

* *En montrant les épées.*

LE DUC.

D'un opprobre éternel, voulez-vous nous flétrir?
Tout est perdu sans vous.

GRÉGOIRE.

Messieurs, ne vous déplaise,
Vous en parlez ici tous deux fort à votre aise :
Enfin les volontés sont libres, que je croi.
* Votre roi veut se battre, et je ne veux pas moi.

L'AMBASSADEUR.

Puisque vous refusez un parti si louable,
Du sang qu'on répandra vous serez responsable;
Jusqu'ici de nos gens pleins d'une noble ardeur,
Avec peine on avoit suspendu la fureur :
Quand vous serez témoin des effets de leur rage,
Que vous verrez par-tout le meurtre et le carnage,
Songez que vous pouviez aisément prévenir
Des maux que votre mort pourra seule finir.

GRÉGOIRE.

Ce maudit envoyé vient d'échauffer ma bile,
Au moins qu'on ferme bien les portes de la ville :
Pargoi, je ne vis pas; peste soit du métier!
Il commence déja bien fort à m'ennuyer.

LE DUC.

Le danger est pressant, il est bon qu'on observe...

* *A l'ambassadeur.*

SCENE VI.

LE DUC, LE COMTE, GRÉGOIRE, ORONTE, UN MÉDECIN.

ORONTE.

SERVIRA-T-ON, Seigneur?

GRÉGOIRE.

Vîte, vîte, qu'on serve.

LE DUC.

Mais, Seigneur, l'ennemi contre nous déchaîné...

GRÉGOIRE.

L'ennemi! l'ennemi, peut-être a bien dîné.
Dînons à notre tour, point de cérémonie;
Tout en va beaucoup mieux quand la panse est garnie;
Après tant attendu nous dînerons enfin.
Quel est cet homme-là?

ORONTE.

C'est votre médecin.

GRÉGOIRE.

Mon médecin! pourquoi? je ne suis pas malade.
Çà, çà, donnons d'abord dessus cette salade;
Compère, pourquoi donc est-ce que vous l'ôtez?

LE MÉDECIN, *avec une baguette dont il touche les plats pour les faire ôter.*

Les herbes, Monseigneur, causent des crudités;
Et comme mon devoir veut que je m'intéresse
A conserver toujours en santé Votre Altesse,
Je ne dois point du tout souffrir qu'on serve ici
Aucuns mets mal-faisans et tels que celui-ci.

GRÉGOIRE.

Ces canards que je vois ont assez bonne mine,
Et me feront grand bien gîtés dans ma poitrine.

On ôte le plat.

Encore? est-ce pour rire et me faire enrager?

LE MÉDECIN.

Monseigneur, cette viande est un mauvais manger;
Nous avons condamné toutes ces chairs noirâtres,
Dures à l'estomac et trop opiniâtres:
Car ce n'est pas le tout, Monseigneur, d'ingérer,
Il faut encor songer à pouvoir digérer.
Je vous interdis donc ces oiseaux aquatiques,
Lesquels rendent d'ailleurs les gens mélancoliques.

GRÉGOIRE.

J'apperçois un ragoût là-bas de bonne odeur,
Essayons-en.

LE MÉDECIN.

Non pas, s'il vous plaît, Monseigneur.

GRÉGOIRE.

Hé pourquoi ?

LE MÉDECIN.

Monseigneur, toutes les fricassées,
Tous ces mets de haut goût, ces viandes épicées
Mettent dans l'estomac un feu tout dévorant,
Irritant trop la soif par ce feu consumant :
Or, qui boit trop éteint cette humeur radicale,
Qui seule soutient l'homme et la vie animale.

GRÉGOIRE.

Les fruits, du moins, ami, pourront me rafraîchir,
Et....

LE MÉDECIN.

Non pas, Monseigneur, je ne puis le souffrir ;
Je sais trop mon devoir, il y va de ma vie.

GRÉGOIRE.

Ils me semblent fort beaux et me font grande envie.

LE MÉDECIN.

Réfrenez, Monseigneur, cette cupidité ;
Ces fruits sont dangereux et pleins d'humidité,
C'est un suc flatueux, triste, fluxionnaire ;
Hippocrate en cent lieux que j'ai pris soin d'extraire,
Par de fortes raisons le prouve évidemment,
Et je suis en cela fort de son sentiment.

GRÉGOIRE.

Mais que voulez-vous donc, s'il vous plaît, que je mange ?

LE MÉDECIN.

Vous prendrez, Monseigneur, cette écorce d'orange,
Avec une douzaine environ de cornets:
Vous pourriez prendre encore une couple d'œufs frais;
Et si vous le voulez cette petite pêche,
Mettant sur tout cela deux grands verres d'eau fraîche.

GRÉGOIRE.

Ah! traître, empoisonneur, scélérat, inhumain!
Tu me veux donc ainsi faire mourir de faim?
Le coquin a bien fait d'éviter ma vengeance;
Il faut chasser d'ici cette maudite engeance.
Or, mangeons maintenant, je suis en liberté,
Vengeons-nous en donnant d'abord sur le pâté.

SCÈNE VII.

GRÉGOIRE, LE DUC, LE COMTE, ORONTE.

ORONTE.

RECEVEZ, Monseigneur, et lisez cette lettre,
Que pour vous dans les mains on vient de me remettre.

GRÉGOIRE.

Tantôt.

ORONTE.

L'avis importe à votre sûreté.

GRÉGOIRE.

Ah! Dieu, que je suis las de la principauté!
Lisez donc, puisqu'il faut.

LETTRE.

» Comme il est de la fidélité d'un sujet de donner
» avis à son prince des mauvais desseins qu'il sait
» qu'on trame contre sa personne, je me suis cru
» obligé de vous avertir qu'on en veut à votre vie,
» et que pour se défaire de vous avec plus de sûreté
» et moins de peine, on a empoisonné toutes les
» viandes qu'on a servies sur la table de Votre
» Altesse. «

GRÉGOIRE.

Ah! foin soit de l'Altesse!

ORONTE.

Vous voyez bien, Seigneur, quel piège on vous dresse :
Ne vous alarmez point et calmez vos frayeurs,
Nous en aurons bientôt découvert les auteurs :
Publiez un édit par toute la province....

GRÉGOIRE.

Et de quoi me guérit tout ce tracas de prince,
Ces honneurs, ces respects, et cet éclat nouveau,
S'il ne m'est pas permis de manger un morceau?

SCÈNE VIII.

VALÈRE, LE DUC, GRÉGOIRE.

VALÈRE.

Je viens ici, Seigneur, vous témoigner mon zèle,
En vous avertissant comme sujet fidèle,
Que votre chambellan conspire contre vous,
Et vous ne sauriez trop vous garder de ses coups.

LE DUC.

Conspirer contre vous! ah! l'on me fait injure,
Et je saurai, Seigneur, confondre l'imposture.

VALÈRE.

Seigneur, il faut punir un si grand attentat.

SCENE IX.

CARMAGNOLE, GRÉGOIRE.

CARMAGNOLE.

Rangez-vous, faites place au ministre d'état.
Qu'avez-vous, Monseigneur? d'où vient que Votre Altesse
S'abandonne aux accès d'une sombre tristesse?

GRÉGOIRE.

Ç'en est trop... ç'en est trop, et j'y cède à la fin;
Quoi! toujours en danger du fer ou de la faim?
Parlons sans barguigner, je m'appelle Grégoire,
Et ne suis point né Duc, si j'ai bonne mémoire.
A mon réveil tantôt je me le suis trouvé,
Et je pense, à mon dam; mais Dieu m'a préservé.
Voilà donc cet état et ce bonheur de vie,
Voilà ce qu'on regarde avec des yeux d'envie,
Et pourquoi l'on s'expose à cent sortes de maux:
Hélas! par la morgoi, les hommes sont bien sots.
J'en ai tâté, je sais un peu ce qu'en vaut l'aune,
J'aimerois mieux gueuser et demander l'aumône:
J'abandonne la place au premier qui viendra.
Je redeviens Grégoire et soit Duc qui voudra.

CARMAGNOLE.

Hé! Monseigneur Grégoire, arrêtez je vous prie;
La perte est pour celui qui quitte la partie.

SCENE X.

LE DUC, LE COMTE, ORONTE, VALERE, CARMAGNOLE.

LE DUC.

ORONTE, exécutez ce que je vous ai dit,
Guérissez ses frayeurs et calmez son esprit;

Après, pour l'endormir donnez-lui le breuvage,
Et lui rendez enfin son premier personnage.

CARMAGNOLE.

Voilà, je le vois bien, ma grandeur à vau-l'eau.
Chut, qu'est-ce que j'y perds? quelques coups de chapeau :
Adieu tous mes projets, adieu le ministère,
J'en étois déja las, et c'est une misère.

VALÈRE.

Carmagnole, suis-moi, n'ayes point de regret,
Je veux bien te reprendre encor pour mon valet.

SCENE XI.

LE DUC, LE COMTE.

LE DUC.

QUE voulez-vous, mon fils, de plus pour nous instruire ?
Cet exemple nous dit tout ce qu'il nous faut dire.

LE COMTE.

Je le comprends, Seigneur, je le sens, et je vois
Que de notre grandeur nous sentons mal le poids.
L'habitude nous trompe et la rend supportable,
L'agrément en est en vain, la peine véritable ;
Et sans un fort grand art en ce poste orageux,
Dans le sein de la gloire, on se voit malheureux.

LE DUC.

LE DUC.

Oui, mon fils, notre rang est plein d'inquiétude,
L'état d'un souverain est une servitude ;
Avec ce grand pouvoir dont on est si jaloux,
Nous dépendons de ceux qui dépendent de nous
Le divertissement que vous venez de prendre,
Mieux que mille leçons aura pu vous l'apprendre ;
Mais allons jusqu'au bout : je veux à ce portrait
Pour votre instruction donner le dernier trait.

ACTE V.

SCENE I.

ORONTE, VALÈRE, CARMAGNOLE, ET GRÉGOIRE *qu'on apporte endormi.*

ORONTE.

ARRÊTEZ, il suffit, étendons là notre homme;
Je crois qu'il est bientôt sur la fin de son somme;
Le voilà justement tel que l'on l'avoit pris.

VALÈRE.

Le pauvre malheureux! il sera bien surpris,
Quand tombé tout d'un coup du faîte de la gloire,
A son réveil il va se retrouver Grégoire.

ORONTE.

La scène sera bonne, et son étonnement
Peut nous donner encor du divertissement.

VALÈRE.

Je le ferai veiller de peur qu'il ne s'évade,
Car je lui garde encore une nouvelle aubade;
Dès qu'il sera sur pied, tout d'abord mon valet
Va comme déserteur le saisir au collet;
Et je viendrai moi-même après lui faire entendre,

Que par ordre du duc on va le faire pendre :
Je vous laisse à penser de quel air et comment
Il pourra recevoir ce fâcheux compliment.

ORONTE.

Le compliment est rude et ne doit point lui plaire.
Enfin, voilà pour moi ce que j'avois à faire ;
La chose a, Dieu merci, réussi jusqu'au bout,
Et je m'en vais au duc rendre compte de tout.

VALÈRE.

Carmagnole, demeure à deux pas dans la rue,
Et sans t'en éloigner, garde notre homme à vue ;
Puis quand il sera tems, fais ce que je t'ai dit.

CARMAGNOLE.

Je me charge de tout, Monsieur, cela suffit.

SCENE II.

LUBIN, GREGOIRE.

LUBIN.

JE ne sais, par mon ame, où s'est fourré Grégoire ;
Peut-être le gaillard est quelque part à boire.
Mais que vois-je ? c'est lui, je pense, ici qui dort.
Justement. Allons donc, camarade, es-tu mort ?

GRÉGOIRE *à demi endormi.*

Qu'est-ce donc-là ? pargoi, je dormois d'un bon somme !

LUBIN.

Veux-tu donc t'éveiller, et faut-il qu'on t'assomme?

GRÉGOIRE.

Tout doux, mon chambrelan.

LUBIN.

Bon, nous voilà pas mal.
Et que me veux-tu donc chanter, gros animal,
Avec ton chamberlan?

GRÉGOIRE.

Qu'on a de peine à vivre!
Où sont mes officiers?

LUBIN.

Je pense qu'il est ivre.

GRÉGOIRE *tout éveillé.*

Hé! comme me voilà! me trompai-je? est-ce moi?

LUBIN.

Eh! non, non, c'est quelque autre.

GRÉGOIRE.

Ah, ah! Lubin, c'est toi.

LUBIN.

Eh! oui vraiment c'est moi, qui pourroit-ce donc être?

GRÉGOIRE.

Laisse-moi, je te prie, un peu me reconnoître.

LUBIN.

Je te cherchois par-tout, et te croyois fondu.

GRÉGOIRE.

Si tu savois, Lubin, tout ce que j'ai perdu?

LUBIN.

La cervelle, je crois.

GRÉGOIRE.

Donne-toi patience;
J'ai fait le plus beau rêve! Ah, Lubin, quand j'y pense,
J'avois de biaux Monsieurs qui ne me quittoient pas,
Et tous jusqu'aux plus grands me parloient chapeau bas.
Dame, c'est que j'étois maître d'un grand empire.

LUBIN.

Ma foi, je n'entends rien à ce que tu veux dire.

GRÉGOIRE.

Oh bien! écoutes-donc, tiens, prends que tu sois moi,
Que tu te vois couvert tout fin d'or comme un roi;
Logé dans un palais avec grande bombance,
Et que chacun te vient faire la révérence:
De Monseigneur par-ci, de Monseigneur par-là,
Dame, je me suis vu, Lubin, comme cela.

LUBIN.

Es-tu fou?

GRÉGOIRE.

Pas tant fou, il faut que je te dise
Comment tout s'est passé; çà que je me ravise.
Je m'étois réveillé, ce me semble, en sursaut,
Et j'ai pensé d'abord tomber tout de mon haut,
Lorsque jetant les yeux sur toute ma figure,
J'ai cru voir que j'étois bigarré de dorure.
Dame, Dieu sait, Lubin, avec quelle fierté
J'allois en me carrant les poings sur le côté:
Or, tandis qu'à part moi sur cela je rumine,
Un homme est survenu, bien mis, de bonne mine,
Lequel en m'abordant avec un grand respect,
M'a traité de Seigneur, et s'est dit mon sujet.
Dans le commencement je n'en voulois rien croire,
Et soutenois toujours, moi, que j'étois Grégoire;
Mais le gaillard a su si bien m'affriander,
Qu'à la fin je me suis laissé persuader
Que, comme il le disoit, j'étois duc de Bourgogne.
Ce n'est pas tout, voici bien une autre besogne:
Deux autres sont venus, c'étoient des courtisans;
L'un étoit chambrelan, officier des plus grands;
Puis un ambassadeur arrivé de la Chine,
M'est venu menacer d'une entière ruine;
Mais il faut voir comment je vous l'ai rembarré,
Si bien qu'il a fallu qu'il se soit retiré.
Tiens, c'est que je parlois tout fin droit comme un livre.

LUBIN.

Auras-tu bientôt dit?

GRÉGOIRE.

Oh! laisse-moi poursuivre :
Attends. Peste de toi! tu m'as fait perdre tout,
J'allois te dégoiser la chose jusqu'au bout.
Enfin, on me rendoit, pour abréger le conte,
Et tant et tant d'honneurs, que moi j'en avois honte.
Mais ce qui me fâchoit, c'est qu'avec tout ce train,
Ils me faisoient mourir et de soif et de faim.

LUBIN.

Fi du métier! encor faut-il avoir sa vie.

GRÉGOIRE.

J'avois pourtant, Lubin, ma table bien servie,
Grand festin.

LUBIN.

Et qui donc t'empêchoit de gruger?

GRÉGOIRE *bas.*

Pargoi, j'étois à même et ne pouvois manger;
Un certain escogrife avec noire jacquette,
Et qui tenoit toujours en main une baguette,
Se plantoit devant moi droit comme un échalas;
Et lorsque je voulois toucher à l'un des plats,
Tac, il vous le faisoit enlever sans rien dire.

LUBIN.

Est-il vrai?

GRÉGOIRE.

Je croyois d'abord qu'il vouloit rire;

Mais, pargoi, quand j'ai vu que c'étoit tout de bon,
Je l'ai fait détaler de la bonne façon.
Oh! je l'allois, ma foi, mettre en capilotade.

SCÈNE III.

GRÉGOIRE, LUBIN, CARMAGNOLE.

CARMAGNOLE *à Grégoire.*

Ah! ah! vous voilà donc ici, mon camarade?

GRÉGOIRE.

Tiens, Lubin, c'étoit-là mon ministre d'état,
A qui même j'ai fait présent d'un marquisat.

CARMAGNOLE.

Vous sentez donc déja que le harnois vous blesse;
Çà marchons en prison et de par Son Altesse:
Marchons, j'ai hâte.

GRÉGOIRE.

Eh bien! allez toujours devant,
Pour moi rien ne me presse.

CARMAGNOLE.

Ah! Monsieur le croquant,
Vous prenez de l'argent et quittez le service!
Venez, l'on vous fera courte et bonne justice.

LUBIN.

Ma foi, Monsieur le Duc, tout ceci ne vaut rien.

GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

Monsieur de Carmagnole, hé! l'on vous connoît bien.

CARMAGNOLE.

Il n'est, par la morgoi, Carmagnole qui tienne;
Il faut marcher, compère; et qu'il vous en souvienne,
Vous êtes enrolé, vous avez déserté.

GRÉGOIRE.

Hé! Monsieur le marquis, hélas! par charité.

CARMAGNOLE.

Non, non, n'espérez pas ainsi que j'en démorde.

LUBIN.

Pargoi, Monsieur le duc, tout ceci sent la corde.

GRÉGOIRE.

Tenez, je n'entends point toutes ces fraîmes-là;
Si vous voulez m'en croire et Lubin que voilà,
Vous êtes Carmagnole et moi je suis Grégoire:
Sans nous embarbouiller dans toute cette histoire,
Nous irons à deux pas nous rafraîchir un peu;
Suivez-moi seulement, et vous verrez beau jeu:
Je vais toujours devant et gagnons la guérite.

SCENE IV.

VALÈRE, LUBIN, GRÉGOIRE, CARMAGNOLE.

VALÈRE.

Tout doux, mon camarade! où courez-vous si vîte?

CARMAGNOLE.

Ah! Monsieur, le voilà.

VALÈRE.

Qui?

CARMAGNOLE.

Notre déserteur,
Celui que nous cherchons.

VALÈRE.

C'est vous, homme d'honneur,
Vous vous enrôlez donc et vous tirez de presse.
On a déja parlé de vous à Son Altesse;
Nous allons vous apprendre à vous faire chercher,
Et dans une heure ou deux vous vous verrez brancher.

GRÉGOIRE.

Je ne suis pas pressé, Monsieur; l'on peut attendre.

LUBIN.

Adieu, Monsieur le Duc, puisque l'on va vous pendre.

GRÉGOIRE.

Ah! Lubin, qui l'eût cru?

LUBIN.

Grégoire, qui l'eût dit?

GRÉGOIRE.

Qu'à ce terme fatal ma grandeur aboutît?

LUBIN.

J'en ai la larme à l'œil.

GRÉGOIRE.

J'en dépite ma vie.

LUBIN.

Hélas!

GRÉGOIRE.

Si tu voulois me tenir compagnie?

LUBIN.

Va, j'y serai présent.

GRÉGOIRE.

Juste Ciel!

LUBIN.

O douleur!

GRÉGOIRE.

Tu me quittes?

LUBIN.

Adieu, tu me perces le cœur.

GRÉGOIRE.

Tu perds un bon ami. Monsieur le capitaine,
Si vous vouliez pourtant m'épargner cette peine?

VALÈRE.

Il faut un bon exemple.

GRÉGOIRE.

Hélas! Monsieur, jamais
Vous n'en pourrez de moi que faire un fort mauvais;
Enfin, je n'entends rien à tout votre enrôlage,
Et si vous me pendiez ce seroit grand dommage.

VALÈRE.

Il faut un châtiment qui puisse intimider.
Son Altesse s'avance, et va le décider.

SCENE V.

LE DUC, LE COMTE, ORONTE, VALERE, CARMAGNOLE, GRÉGOIRE.

VALÈRE.

VOILA le déserteur que l'on vient de surprendre;
Vous avez ordonné, Seigneur, qu'on le fît pendre.

GRÉGOIRE *bas.*

Voilà mon chambrelan lui-même tout craché.

LE COMTE.

Mais il faudroit déja que l'on l'eût dépêché.

GRÉGOIRE.

Hé, mon jeune cadet, tout beau, miséricorde.

VALÈRE.

Oui, c'est bien à des gens comme vous qu'on l'accorde;
Vous êtes déserteur, et le fait est certain.

GRÉGOIRE.

Je n'ai point déserté.

VALÈRE.

Vous le niez en vain;
Il me semble, en effet, si j'ai bonne mémoire,
Que vous êtes mon homme et vous nommez Grégoire.

GRÉGOIRE.

Comme vous bien long-tems je l'ai cru tout de bon,
Mais l'on m'a dit depuis que Philippe est mon nom;
Or, prenez, s'il vous plaît, qu'on me nomme Philippe:
L'un vaut bien l'autre enfin.

VALÈRE.

Fort bien, sur ce principe:
Mais ce n'est pas de quoi maintenant il s'agit,

Et l'on ne change pas de nom comme d'habit.

LE DUC.

Enfin, mon pauvre ami, le crime est manifeste,
Vous avez déserté, tout le monde l'atteste;
Vous savez sur cela ce qu'ordonnent les lois.

GRÉGOIRE.

Hé bien, posez le cas, c'est la première fois.

CARMAGNOLE.

Pour la première fois aussi l'on va te pendre.

GRÉGOIRE.

Hé, Monsieur le marquis, Dieu veuille vous le rendre,
Vous êtes bien cruel aux pauvres malheureux.
Avec mon rêve, hélas! me voilà bien chanceux:
Je croyois être duc, et fiez-vous aux songes;
Pargoi, l'on dit bien vrai que ce sont des mensonges.

LE COMTE.

Que veux-tu donc nous dire avec ces songes-là?

GRÉGOIRE.

Enfin, je m'entends bien, et tel que me voilà,
J'ai vu que j'étois duc, j'en dirois bien l'histoire,
Et je ne sais encor, sur mon ame, qu'en croire;
Tel que je vois ici faire le gros chalan,
Tenoit à grand honneur d'être mon chambrelan;
Maintenant le voilà qui veut me faire pendre.
Hélas! à ce malheur je devois bien m'attendre;

Un astrologue alors me l'avoit bien prédit ;
Il n'a dit que trop vrai l'astrologue maudit.

LE DUC.

Mais quoi, mon pauvre ami, que veux-tu que je fasse ?
Dis-moi, que ferois-tu, toi-même, dans ma place ?

GRÉGOIRE.

Morgoi, je ferois grace, et je l'ai faite aussi,
Sans que pour tout cela l'on m'ait dit grand merci.
L'on m'est venu parler, puisqu'il faut vous l'apprendre,
D'un certain déserteur qu'on vouloit faire pendre ;
J'étois duc, et j'ai dit que je n'en voulois rien :
Dites donc comme moi, Monsieur, vous ferez bien.

ORONTE.

Seigneur, il faut ici montrer votre clémence ;
Il n'est peut-être pas si coupable qu'on pense.

LE DUC.

Hé bien ! soit, je le veux, je te pardonne enfin ;
Mais désormais sois sage, et sur-tout plus de vin.

VALÈRE.

Pour l'exemple du moins qu'on lui coupe une oreille.

GRÉGOIRE.

Hé ! non pas. Grand merci, Monsieur *, à la pareille ;

* *Au Duc.*

Grégoire est tout à vous, vous n'avez qu'à frapper :
Mais pour vous *, qui voulez une oreille à couper.
Vous en avez, ce semble, une assez belle paire :
Coupez, tranchez, rognez, si cela peut vous plaire,
Il ne tiendra qu'à vous d'en avoir le plaisir ;
Vous êtes tout à même, et vous pouvez choisir.

LE DUC.

Je veux que désormais tu sois à mon service.

GRÉGOIRE.

Pargoi, si vous voulez, j'aurai soin de l'office.

LE COMTE.

Il ne s'entend pas mal à choisir son emploi.

LE DUC.

Adieu, Grégoire, adieu; l'on aura soin de toi.

SCÈNE VI.

LE DUC, LE COMTE.

LE COMTE.

Il est divertissant et d'une humeur plaisante !

LE DUC.

Dans son état, mon fils, il a l'ame contente ;
Sa grandeur, il est vrai, n'a pas duré long-tems,
Mais de même en est-il du destin des plus grands :

* *A Valère.*

Le rang que nous tenons paroit digne d'envie ;
Mais il le faut, mon fils, quitter avec la vie.
Cette vaine grandeur ne doit point nous enfler ;
C'est un torrent qui passe et qu'on voit s'écouler.
Nous qui sommes ici les princes et les maîtres,
Quand la mort nous aura rejoint à nos ancêtres,
Nous paroîtrons, mon fils, avec tous nos défauts,
Et nos derniers sujets deviendront nos égaux :
De nos fameux exploits il faudra rendre compte ;
Notre gloire sera peut-être notre honte.
Pour éviter, mon fils, un si cruel retour,
Régnez en souverain qui doit mourir un jour :
Honorez la vertu, cultivez la justice,
Punissez les méchans, et réprimez le vice ;
Chérissez vos sujets pour être chéri d'eux,
Et mettez votre gloire à faire des heureux.

FIN.

LE DESTIN DU NOUVEAU SIECLE,

Mis en musique par M. CAMPRA, en 1700.

PROLOGUE.

SUJET DU PROLOGUE.

SATURNE, en qualité de Dieu qui préside au tems, se prépare à donner au monde un nouveau siècle. Il invite les Parques à en régler la destinée au gré des peuples. Ceux-ci se trouvant divisés en deux partis, dont l'un demande la paix, et l'autre la guerre, tâchent, chacun de leur côté, de se rendre les Parques favorables.

SATURNE.

Je veux donner un nouvel âge au monde ;
Les siècles les plus beaux ne durent pas toujours ;
Je veux pour le bonheur de la terre et de l'onde,
Des ans et des saisons renouveler le cours.
Charmant auteur de la lumière,

Recommence, soleil, ta pénible carrière,
Donne-nous des beaux jours.
Accourez, Parques immortelles;
Et vous, Destins impérieux,
Qui, par des lois éternelles,
Réglez le sort des hommes et des Dieux,
Vos ordres souverains peuvent se faire entendre;
C'est de vous que doit dépendre
Le bonheur de l'univers.
Tout est soumis à votre obéissance,
Montrez ici votre puissance,
Et recevez les vœux de cent peuples divers.

LES PARQUES.

Tout dépend de notre empire;
Le sort des humains
Est en nos mains;
De tout ce qui respire
Nous filons les destins.
Devant nous tout tremble,
Tout craint nos coups;
Et tous les Dieux ensemble
Sont moins redoutables que nous.

CHŒUR

De peuples qui demandent la paix.

Arbitres du destin, Divinités terribles,
Accordez à nos vœux des jours doux et paisibles.

CHŒUR

De peuples qui demandent la guerre.

Arbitres du destin, Divinités terribles,
Dans les combats de Mars rendez-nous invincibles.

LE I. CHŒUR.

Bannissez loin de ces climats
Les fureurs de la guerre.

LE II. CHŒUR.

Répandez dans tous les climats
Même ardeur pour la guerre.

LE I. CHŒUR.

Que la paix règne sur la terre.

LE II. CHŒUR.

Bannissez la paix de la terre.

LE I. CHŒUR.

La paix seule, la paix a pour nous des appas.

LE II. CHŒUR.

Mars seul et la Victoire ont pour nous des appas.

UN DU PARTI DE LA PAIX.

Un héros glorieux, après mille conquêtes,
Nous a donné la paix.
Il a su mépriser les palmes toutes prêtes
Que Mars lui destinoit pour de nouveaux projets.
Son bras a dissipé les affreuses tempêtes
Qui menaçoient nos têtes;

D'une paix précieuse il comble nos souhaits.
Arbitres du destin, divinités terribles,
Donnez-nous, comme lui, des jours doux et paisibles.

CHŒUR

Du parti de la paix.

Arbitres du destin, divinités terribles,
Donnez-nous, comme lui, des jours doux et paisibles.

UN DU PARTI DE LA GUERRE.

Non, non, ce n'est qu'à ses exploits
Que ce héros fameux doit l'éclat de sa gloire.
Au milieu des combats nous l'avons vu cent fois
Voler de victoire en victoire.
A ces nobles travaux son grand cœur attaché
Eût soumis tout le monde au pouvoir de ses armes,
Si la paix, par ses charmes,
D'entre les bras de Mars ne l'avoit arraché.

CHŒUR

Du parti de la guerre.

Chantons sa valeur éclatante,
Chantons ses hauts faits.

CHŒUR

Du parti de la paix.

Chantons sa bonté triomphante,
Chantons ses bienfaits.

LE I. CHŒUR.

A l'exemple du Dieu qui lance le tonnerre,
Il fit trembler la terre.

LE II. CHŒUR.

Tel que ce Dieu puissant quand il prend son tonnerre,
C'est pour calmer la terre.

LE I. CHŒUR.

Heureux ceux qu'il a soumis!

LE II. CHŒUR.

Heureux le peuple qu'il aime!

LE I. CHŒUR.

Il a vaincu mille ennemis.

LE II. CHŒUR.

Il s'est encor vaincu lui-même.

TOUS ENSEMBLE.

Unissons nos cœurs et nos voix,
Pour chanter le plus grand des rois.
Chantons sa valeur éclatante,
Chantons sa bonté triomphante,
Chantons ses hauts faits,
Chantons ses bienfaits.

I. INTERMEDE.

SUJET DU I. INTERMEDE.

MARS, pour se mettre en possession du nouveau siècle, et en faire un siècle guerrier, exhorte les peuples à le suivre, et en attire plusieurs. La Gloire leur promet des lauriers. Bellone leur apprend quel en est le prix. Vulcain leur fait préparer des armes; et tous trois, par ce moyen, secondent si heureusement les desseins de Mars, qu'ils font déclarer en sa faveur quelques-uns de ceux qui paroissent le plus attachés au parti de la Paix. Ils s'unissent tous ensemble pour concourir aux projets de Mars, et allumer une guerre qui dure éternellement.

MARS.

Que cet âge nouveau, par les destins promis,
Soit un âge de gloire;
Que ce tems soit marqué par des faits inouis,
Qui des siècles passés effacent la mémoire.
Ce n'est pas pour languir dans un honteux repos
Que les Dieux ont donné la vie;
D'un reproche éternel elle est toujours suivie,
Quand on a méprisé l'exemple des héros.
Peuples, suivez mes pas, une gloire immortelle
Sera le prix de vos exploits:
Venez, accourez tous, répondez à ma voix,
C'est Mars qui vous appelle.

CHŒUR DE GUERRIERS.

Suivons Mars,
Rendons-lui tous hommage,

Faisons de toutes parts
Voler ses étendars.

UN SUIVANT DE MARS.

La gloire est le partage
D'un noble courage
Qui brave les hasards.

CHŒUR DE GUERRIERS.

Suivons Mars, etc.

UN SUIVANT DE MARS.

De l'esclavage
Son bras nous dégage,
Un seul de ses regards
Fait tomber les remparts.

CHŒUR DE GUERRIERS.

Suivons Mars, etc.

UN SUIVANT DE MARS.

Mars nous apprend l'usage
Des fléches et des dards;
La victoire est son ouvrage,
Il a formé les Césars:
L'art qu'il enseigne est le plus beau des arts.

CHŒUR DE GUERRIERS.

Suivons Mars, etc.

LA GLOIRE.

Volez, jeunes guerriers, où la Gloire vous guide:
Volez dans les combats,

Volez,

Volez, et d'un cœur intrépide
Affrontez le trépas.
Le plus affreux péril n'a rien qui vous étonne ;
Volez, volez, suivez Bellone ;
Les lauriers, que pour vous je cultive en ces lieux,
Croîtront pour couronner vos exploits glorieux.
Volez, jeunes guerriers, la Gloire vous l'ordonne.

DEUX DE LA SUITE DE LA GLOIRE.

Croissez, croissez, tendres lauriers,
Croissez pour couronner les plus vaillans guerriers.
Cultivés des mains de la Gloire,
Donnés des mains de la Victoire,
Vous serez le prix des grands cœurs ;
Croissez pour couronner les plus fameux vainqueurs.

BELLONE.

Les lauriers qu'on moissonne
En suivant Bellone,
Ne sont dus qu'aux exploits d'un bras victorieux :
Les lauriers qu'on moissonne
En suivant Bellone,
Elèvent les vainqueurs jusques au rang des Dieux.

VULCAIN.

Le Dieu qui forge le tonnerre,
Sensible à votre ardeur, met ses soins les plus doux
A préparer pour vous
Les foudres de la guerre.

Cyclopes, accourez tous ;
Que tout frémisse ;
Que tout retentisse
Du bruit de vos coups.
Hâtez-vous, redoublez vos peines,
Travaillez, préparez des chaînes,
Enfermez pour jamais
Les plaisirs et la paix.

CHŒUR DE PEUPLES

Qui abandonnent le parti de la paix pour suivre Mars.

Méprisons la paix et ses charmes,
Ses appas enchanteurs
Causent plus de malheurs
Que n'en sauroient causer les armes.

UN DU PARTI DE LA PAIX,

Qui l'abandonne pour se donner à Mars.

Vains soupirs,
Faux plaisirs
D'une indigne mollesse,
Vous avez trop long-tems,
Par mille attraits brillans,
Séduit ma tendresse :
Le Dieu Mars que je sers
A brisé mes fers ;
Je le suivrai sans cesse ;
Portez ailleurs
Vos appas trompeurs,

Votre lâche foiblesse ;
Vains soupirs,
Faux plaisirs
D'une indigne mollesse,
Vous avez trop long-tems,
Par mille attraits brillans,
Séduit ma tendresse :
Le Dieu Mars que je sers
A brisé mes fers.

MARS.

Cédez, musettes,
A nos trompettes ;
Qu'on entende toujours
Le son des tambours.

CHŒUR.

Cédez, musettes, etc.

MARS.

Le fracas des armes,
Le bruit des alarmes,
Les cris des combattans
Sont pour nous des concerts charmans.
Cédez, musettes ;
A nos trompettes,
Qu'on entende toujours
Le son des tambours.

CHŒUR.

Cédez, musettes, etc.

II. INTERMEDE.

SUJET DU II. INTERMEDE.

LE Génie qui préside à la terre prévoyant les maux que la Guerre y devoit causer, invite la Paix à descendre du Ciel, où elle s'étoit retirée. La Paix fléchie par ses prières, descend accompagnée des Jeux, des Plaisirs et de l'Abondance. Les Divinités champêtres témoignent la joie qu'elles ont de son retour. Plusieurs peuples, et ceux mêmes qui avoient d'abord suivi Mars, se déclarent enfin pour la Paix, et vantent ses avantages. Touchée de leur zèle et de leur affection, elle ordonne aux Jeux et aux Plaisirs de demeurer éternellement sur la terre pour le bonheur des peuples, qui par reconnoissance font retentir par-tout le nom de la Paix.

LE GÉNIE DE LA TERRE.

De cet âge nouveau qu'on promet à nos vœux,
Hélas! que pouvons-nous attendre?
Si pour nous rendre tous heureux,
Du ciel en même tems la Paix ne veut descendre.
Descendez, ô charmante Paix!
Venez nous combler de bienfaits.
Sans vous rien ne nous contente,
La gloire la plus brillante
Ne cause jamais
De plaisirs parfaits.
Que chacun chante:
Descendez, ô Paix charmante!
Descendez, ô charmante Paix!
Venez nous combler de bienfaits.

CHŒUR.

Descendez, ô charmante Paix !
Venez nous combler de bienfaits.

LE GÉNIE DE LA TERRE.

Qu'entends-je ? .... O ciel ! Quelle douce harmonie !...
Quels tendres sons ! Ah ! quels divins concerts !
Je vois la Paix descendre dans les airs :
Descendez, douce Paix, venez briser nos fers.
Trop long-tems de ces lieux vous vous êtes bannie.
Descendez, ô charmante Paix !
Venez nous combler de bienfaits.

CHŒUR.

Descendez, ô charmante Paix !
Venez nous combler de bienfaits.

LA PAIX.

Je reviens dans ces lieux guérir par ma présence
Les maux que la guerre a causés :
Je ramène avec moi les Jeux et l'Abondance,
Les Dieux enfin sont appaisés.
Mortels, ne craignez plus les horreurs de la guerre,
Ne craignez plus rien désormais ;
Si la paix aujourd'hui se redonne à la terre,
C'est pour ne la quitter jamais.

DIVINITÉ CHAMPÊTRE.

Dans nos campagnes fleuries,

Dans nos charmantes prairies,
De la Paix en ce jour
Célébrons le retour.
Que les bergers à l'ombrage,
Les oiseaux en leur ramage,
Chantent dans nos forêts
Le retour de la Paix.

AUTRE DIVINITÉ CHAMPÊTRE.

Ruisseaux, fontaines,
Coulez, jaillissez;
Vous dans nos plaines,
Agneaux, bondissez:
Paissez en assurance,
Tranquilles troupeaux;
La paix dans ces hameaux,
Est votre défense.

CHŒUR.

Durez toujours, charmante Paix,
Et comblez-nous de vos bienfaits.

LE GÉNIE DE LA TERRE.

Ce n'est que pour punir la terre,
Que les Dieux irrités, dans leur juste fureur,
Déchaînent quelquefois la Discorde et la Guerre,
Et dans tous les climats répandent la terreur.
Mais quand une humble offrande
A calmé leur courroux;
De toutes les faveurs qu'ils répandent sur nous,
La paix est la plus grande.

CHŒUR

De peuples qui quittent Mars, pour se donner à la Paix.

Suivons la Paix,
Rendons-nous à ses charmes,
Rompons nos armes,
Brisons nos traits;
Rien ne peut résister à ses divins attraits.

UN SUIVANT DE LA PAIX.

Faisons taire l'envie,
Qui condamne le repos
Où la Paix convie
Les plus grands héros.
Par d'utiles travaux
Qui partagent la vie,
Faisons taire l'envie.

CHŒUR.

Suivons la Paix, etc.

UN SUIVANT DE LA PAIX.

La Paix répare les dommages
Que la guerre a faits.
Ces jardins, ces tendres bocages,
Ces superbes palais
Sont ses ouvrages.

CHŒUR.

Suivons la Paix, etc.

UN SUIVANT DE LA PAIX.

Tout ce qu'on moissonne
Dans nos guérets,
C'est elle qui le donne;
Nous devons à la Paix,
Plus qu'à Bacchus, plus qu'à Pomone,
Tous les biens de l'automne;
Nous devons à la Paix,
Plus qu'à Cerès,
Tout ce qu'on moissonne.

LA PAIX.

Jeux, Plaisirs innocens, tendres Divinités,
Qui marchez toujours à ma suite,
Demeurez en ces lieux, jamais ne les quittez,
Mars et Bellone ont pris la fuite;
Les Dieux, les justes Dieux, ne sont plus irrités.
Demeurez où la Paix habite,
Jeux, plaisirs innocens, tendres Divinités,
Demeurez en ces lieux, jamais ne les quittez.

CHŒUR.

Que tout retentisse
Du nom de la Paix;
Que tout s'unisse
Pour chanter ses bienfaits.
Campagnes,
Montagnes,
Rochers, antres secrets,
Echos, temples, forêts,

Que

Que tout retentisse
Du nom de la Paix ;
Que tout s'unisse
Pour chanter ses bienfaits.

III. INTERMEDE.

SUJET DU III. INTERMEDE.

SATURNE voyant que les peuples, toujours partagés sur le sujet de la paix et de la guerre, ne pouvoient s'accorder ensemble dans les vœux qu'ils formoient, leur conseille de recourir à Pallas Déesse de la Sagesse, qui leur fait entendre qu'une guerre ou une paix continuelle sont également à craindre, et qu'il faut toujours cultiver avec un soin égal les exercices de l'une et de l'autre. Elle ordonne ensuite aux Parques de former un siècle qui soit entremêlé de paix et de guerre. Ces fières Déesses lui obéissent, pour marquer que la Sagesse est supérieure aux Destins. Les peuples réunis ensemble par le moyen de Pallas, en rendent graces à cette sage Déesse, et la prient de ne les jamais abandonner.

SATURNE.

Quoi ! toujours opposés dans vos vœux indiscrets,
Mortels, ne sauriez-vous unir vos intérêts ?
Quel charme, quel démon contraire
De la paix entre vous a rompu tous les nœuds ?
En vain l'on veut vous satisfaire ;
Le Destin, quoi qu'il puisse faire,
Fera toujours des malheureux.
Peuples soumis à mon empire,

De la sage Pallas implorez le secours ;
Si sa sagesse vous inspire,
Vous aurez un bonheur qui durera toujours.

CHŒUR DES DEUX PARTIS,

Dont l'un demande la paix, et l'autre la guerre.

Contentez nos desirs, pacifique Minerve ;
Généreuse Pallas, favorisez nos vœux.

UN DE CHAQUE PARTI.

C'est votre main qui nous préserve
Des dangers les plus affreux,
C'est à vous que le ciel réserve
Le soin de nous rendre heureux.

CHŒUR DES DEUX PARTIS.

Contentez nos desirs, pacifique Minerve ;
Généreuse Pallas, favorisez nos vœux.

PALLAS.

Cessez une injuste querelle ;
J'accours à la voix qui m'appelle,
Je viens vous réunir :
Cessez une injuste querelle,
Tous vos maux vont finir.
Un peu de guerre, au lieu de nuire,
Relève un courage abattu :
Un peu de paix fait qu'on respire,
Après que l'on a combattu.
Une trop longue guerre affoiblit un empire,
Une trop longue paix fait languir la vertu.

Aimez les armes,
Cultivez les arts.

CHŒUR DE PEUPLES.

Aimons les armes,
Cultivons les arts.

PALLAS.

La Paix a mille charmes,
On est souvent contraint de recourir à Mars
Aimez les armes,
Cultivez les arts.

CHŒUR.

Aimons les armes,
Cultivons les arts.

UN SUIVANT DE PALLAS.

Une saison trop cruelle,
A beau désoler nos champs :
La terre en paroît plus belle,
Au doux retour du printems.
La guerre la plus terrible
Nous cause en vain cent frayeurs ;
Tout ce qu'elle a de plus horrible
Semble préparer les cœurs
A mieux goûter le sort paisible
Qui succède à ses rigueurs.

UN SUIVANT DE PALLAS.

Quelle plus triste image

Qu'une sombre nuit !
L'aurore qui suit
En plaît davantage.

SECOND COUPLET.

A quel triste esclavage
La guerre réduit !
Mais la paix qui suit
En plaît davantage.

PALLAS.

Que la guerre et la paix s'unissent dans ce jour ;
Sur la terre et sur l'onde,
Pour le bonheur du monde,
Qu'elles règnent tour à tour.
Vous, Parques, qui réglez le destin de la terre,
Ah ! rendez, s'il se peut tous les cœurs satisfaits :
Mêlez les travaux de la guerre
Aux plaisirs de la paix.

LES PARQUES.

Formons un âge aimable ;
Que nos fatales mains
Filent pour les humains
Un bonheur durable.
Rendons tous les cœurs satisfaits,
Nous qui réglons le destin de la terre :
Mêlons les travaux de la guerre
Aux plaisirs de la paix.

LE GRAND CHŒUR.

O Minerve ! ô Pallas ! ô Déesse puissante !
O vous dont la main bienfaisante
A comblé nos souhaits !
O Minerve ! ô Pallas ! ô Déesse puissante !
Ne nous abandonnez jamais.

LE PETIT CHŒUR.

Les Parques terribles,
Pour tout autre insensibles,
Ecoutent votre voix.
Des destins inflexibles
Vous pouvez forcer les loix.

LE GRAND CHŒUR.

O Minerve, ô, etc.

AVIS

SUR LA PIECE QUI SUIT.

L'ORDRE de la Toison d'Or étant depuis long-tems propre et particulier à la Monarchie d'Espagne, on crut, dans le tems que Philippe V fut appelé à cette Couronne, ne pouvoir trouver dans la Fable rien qui fût plus propre à figurer ce grand événement, que la Conquête de la Toison d'Or. On en fit le sujet d'un Ballet qui servoit d'Intermède à une Tragédie d'un Collége de Province, et qui étoit mêlé de danses et de récits en Musique. Ce sont ces récits que l'on donne aujourd'hui, et qui furent alors mis en Musique par M. Cochereau.

RÉCITS

EN MUSIQUE,

Employés dans le Ballet de la Conquête de la Toison d'Or.

PROLOGUE.

SATURNE annonce aux Conquérans qui avoient précédé le siècle de Jason, la Conquête de la Toison d'Or, que ce Héros alloit entreprendre, et qui devoit se renouveler dans la suite des tems en faveur d'un Prince à qui le Ciel en destine la possession.

SATURNE.

Glorieux conquérans si fameux dans la guerre,
Qui du bruit de vos faits avez rempli la terre,
Héros tant vantés autrefois,
Si pour vous la valeur a toujours mêmes charmes,
Admirez un vainqueur dont tout subit les lois.
Le premier essai de ses armes
Egale vos plus beaux exploits.
Je veux qu'une conquête et si grande et si belle
Dans l'avenir se renouvelle.
Un prince aimé des Dieux, issu du sang des rois,
Dont, pour ce coup fameux, les destins ont fait choix,

A leurs ordres sera fidèle :
Et marchant sur les pas du célèbre Jason,
Doit un jour, comme lui, conquérir la Toison.

CHŒUR DE SUIVANS DE SATURNE.

Que son destin est plein de gloire !
Sur un Trône brillant je le vois élevé ;
Et son nom est gravé
Au temple de Mémoire.

PREMIERE PARTIE.

TANDIS que Jason s'amuse aux divertissemens agréables d'une fête champêtre, l'ombre de Phryxus, qui le premier avoit possédé la Toison d'Or, se fait voir à lui, et l'excite à en entreprendre la Conquête.

UN BERGER.

Bergers, sortez de vos hameaux,
Accourez tous dans nos prairies :
Dansez au son des chalumeaux,
Foulez ces campagnes fleuries.
Loin du tumulte et du fracas
On vit ici sans embarras :
Nulle peine
Ne nous gêne ;
Ces heureux jours
Seront trop courts.

AUTRE BERGER.

C'est dans nos bocages

Que règne la paix.
Les vents ni les orages
N'insultent jamais
Ces tendres feuillages.
Les oiseaux dans leurs ramages
En chantent les attraits,
Et disent sous ces ombrages :
C'est dans nos bocages
Que règne la paix.

OMBRE DE PHRYXUS.

Bergers, retirez-vous dans le fond de ces bois ;
Et vous, Jason, soyez attentif à ma voix.
Je sors du noir séjour de l'empire des ombres ;
Le doux soin de l'honneur
Touche encore un grand cœur
Jusques dans les royaumes sombres.
C'est à moi que les Dieux firent jadis présent
De cette Toison précieuse
Qui rend Colchos aujourd'hui si fameuse.
Un prince ambitieux l'usurpe sur mon sang.
Allez, Jason, partez, et vengez cette offense ;
Allez ravir un bien qui vous est destiné,
Ainsi les Dieux l'ont ordonné.
Allez, Jason, partez en diligence,
Et par cette conquête assurez ma vengeance.

SECONDE PARTIE.

Les Argonautes animés par la voix de Jason, se préparent à le suivre dans sa glorieuse entreprise.

JASON.

Partons, la gloire nous appelle :
Ouvrons-nous au travers
Des rochers et des mers
Une route nouvelle.
Vents, accourez, brisez vos fers,
Sortez de vos grottes profondes.
Régnez dans les airs,
Régnez sur les ondes,
Et nous portez au bout de l'univers.

DEUX ARGONAUTES.

Ah ! que l'on est à plaindre,
Quand la mer vient à s'irriter !
La mer a des écueils qu'on ne peut éviter;
Mais hélas, il en est encor de plus à craindre.

UN AUTRE ARGONAUTE.

Pourquoi craindre de s'embarquer?
Un cœur à la gloire sensible
Doit tout risquer :
La mer est quelquefois terrible ;
Mais quand elle est paisible,
Pourquoi craindre de s'embarquer?

TROISIEME PARTIE.

L'INDOLENCE emploie les plaisirs pour arrêter Jason au milieu de son entreprise. Déja près de succomber à leurs charmes, il en est délivré par la voix d'un Héros qui le rappelle à ce que la gloire attend de lui.

UN PLAISIR.

Arrêtez dans ces lieux charmans,
Guerriers, mêlez-vous à nos fêtes.
Oubliez pour quelques momens
Le souvenir de vos conquêtes.
Arrêtez dans ces lieux charmans,
Guerriers, mêlez-vous dans nos fêtes.

UN AUTRE PLAISIR.

Un peu de repos
Sied bien aux Héros.
Non, non, la gloire
Ne défend pas
Après les combats,
Après la victoire,
Un peu de repos.
Parmi les alarmes
Que causent les armes,
Un peu de repos
Sied bien aux Héros.

UN HÉROS.

Fuyez, Jason, rompez vos chaînes,

Les plaisirs sous ces fleurs
Ont caché mille peines;
Dérobez-vous à leurs appas trompeurs;
Ils triomphent des plus grands cœurs.
Soyez insensible à leurs larmes,
Méprisez leurs soupirs;
Tel résiste souvent à la force des armes,
Qui ne peut résister aux charmes
Des plus foibles plaisirs.

UN PLAISIR.

Où fuyez-vous, guerriers, quelle erreur vous abuse?
Pourquoi chercher d'autres climats?
Non, non, vous n'y trouverez pas
Les plaisirs qu'en ces lieux votre ame se refuse.
Vous fuyez les plaisirs? un jour
Ils vous fuiront à leur tour.

QUATRIEME PARTIE.

Le Dieu Mars voulant s'opposer à l'entreprise de Jason, fait sortir les Furies de l'Enfer pour défendre l'entrée du bois fatal où se conserve la Toison ; mais Pallas ayant chassé les Furies, en ouvre le chemin à Jason.

MARS.

Quoi ! jusques dans ce bois affreux et solitaire
Un jeune ambitieux
Croit me pouvoir ravir le trésor précieux
Dont le roi de Colchos m'a fait dépositaire ?
Tremble, jeune téméraire ;
En vain le plus puissant des Dieux
S'oppose à ma juste colère :
De mon bras redouté rien ne te sauvera ;
Et si le ciel m'est contraire,
L'enfer me servira.
Ministres de mes barbaries,
Vous à qui j'ai recours,
Venez, implacables Furies,
Venez à mon secours.

UNE DES FURIES.

Toujours barbares et terribles
Aux cris des malheureux nous sommes insensibles ;
Mais quand pour troubler l'univers,
On implore au besoin notre fureur cruelle ;
Du plus profond des enfers

Nous n'entendons que trop la voix qui nous appelle.

DEUX FURIES.

Semons par-tout nos tristes feux ;
Que la rage,
Le carnage
Nous suivent en tous lieux ;
Que la guerre
Répande par toute la terre
Ses ravages affreux.

PALLAS.

Rentrez, noires Furies,
Rentrez dans les Enfers d'où vous êtes sorties :
En vain prétendez-vous pouvoir épouvanter
Un héros intrépide
Que Jupiter protège, et que Minerve guide ;
Si nous le soutenons, qui peut lui résister ?

BALLET GÉNÉRAL.

La Renommée publie le triomphe de Jason dans la conquête de la Toison d'Or, et annonce sous le nom de ce Héros la gloire future d'un Prince, à qui le Ciel destine la possession du même Trésor.

LA RENOMMÉE.

Jason est triomphant, tout cède à sa valeur :
Peuples, accourez tous au bruit de sa victoire,
Venez rendre hommage au vainqueur ;
Et soyez témoins de sa gloire.
Il a percé le dragon furieux ;
De l'enfer même il est victorieux ;
L'ennemi devant lui n'osera plus paroître.
L'heureux climat qui le vit naître,
Ne voit qu'avec des yeux jaloux
Le bonheur des sujets dont il devient le maître ;
Sous un règne si beau, que leur sort sera doux !

CHŒUR DE SUIVANS DE LA RENOMMÉE.

Que tout l'univers honore
Ce jeune conquérant favorisé des Cieux :
Que du couchant à l'aurore
On entende le bruit de ses faits glorieux ;
Que s'il se peut son nom vole plus loin encore.

CANTATE

Qui fut chantée dans la Comédie héroïque des INCOMMODITÉS DE LA GRANDEUR, en 1717; pendant la Régence de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans.

C'est un Concert qu'on donne au faux Duc de Bourgogne, sous le nom du véritable, PHILIPPE, surnommé le Bon, ou le Père du peuple.

SAVANTES Filles de mémoire,
Qui des princes fameux éternisez la gloire,
Pour chanter un Héros égal aux plus grands Rois,
Animez mon cœur et ma voix.

De la sagesse qui l'inspire
Nous voyons chaque jour des miracles nouveaux;
Et la tranquillité dont jouit cet empire,
Couronne avec éclat ses glorieux travaux.

Le bruit des trompettes,
Le tumulte et le fracas
Qui suit les combats,
N'alarme point nos paisibles retraites;
Ce n'est qu'au doux son des musettes
Qu'on mêle quelquefois dans ces heureux climats

Le

Le bruit des trompettes.

De ce charmant et précieux repos,
Philippe, c'est à vous que nous devons l'hommage ;
Votre bras a calmé les flots,
Vos soins ont détourné l'orage ;
La paix est l'ouvrage
Le plus digne d'un Héros.

Aimez un prince qui vous aime,
Peuples, chantez son nom cent fois,
Il met votre bonheur extrême
Au dessus de tous ses exploits ;
Si vous n'étiez heureux en vivant sous ses lois,
Il ne le seroit pas lui-même.

La Musique de cette Cantate et de la suivante, étoit de la composition de M. Campra.

CANTATE

Qui a été chantée dans la Tragicomédie d'EULOGE, en 1725.

PHAÉTON.

LE fils du Dieu qui répand la lumière,
Phaéton jeune ambitieux,
Pour tenter cette noble et brillante carrière,
Ose d'un vol hardi s'élever jusqu'aux cieux.

D'un père qui l'aime,
Il séduit la tendre bonté;
Et bientôt sur son char monte,
Il paroît plus brillant que le soleil lui-même
Ne le parut jamais au plus beau jour d'été.

Que sa lumière est vive!
Qu'elle a d'éclat et d'ardeur!
La terre attentive
Admire sa splendeur.
Tout se renouvelle
Par sa douce chaleur!
D'une main mortelle
Nous tenons ce bonheur.

Mais bientôt ce soleil brûle plus qu'il n'éclaire:
Arrête, Phaéton, que fais-tu, téméraire?

Les fleuves desséchés semblent déja tarir ;
La terre s'entrouvre et murmure ;
Ah ! quel desordre affreux dans toute la nature :
Tout s'embrâse, tout va périr.
O Dieux témoins des maux que l'univers endure,
Contre un audacieux, daïgnez le secourir !

Jupiter effrayé voit le danger du monde,
Mais bientôt à sa perte il va le dérober :
J'entends la foudre qui gronde,
Et je vois Phaéton tomber.

Au plus haut rang l'on veut atteindre ;
Mais par un sort trop éprouvé,
Plus on est élevé,
Plus la chute est à craindre.

FIN.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.

FABLES ET CONTES.

I. LES deux Fourmis. *page* 1
II. L'Agneau nourri par une Chèvre. 4
III. Le Rat et le Raton. 5
IV. Le Médecin. 7
V. Le Chirurgien. 9
VI. Le Singe et le Chat. 10
VII. La Lionne et le Renard. 11
VIII. L'Aiguille et l'Epingle. 13
IX. Le Chartier devenu Cocher. 17
X. L'Apologie d'Homère. 18
Les Bottes de Foin, *Conte.* 20
Le vieux Plaideur, *Conte.* 28
La nouvelle Eve, *Histoire.* 35

ÉPIGRAMMES

IMITÉES DE MARTIAL.

I. AVIS au Lecteur. *Sunt bona, sunt quædam mediocria, etc.* Liv. I. Ep. 17. 42

II. Gravité déplacée. *Nosses jocosæ, etc.* Liv. I. Ep. 7. 43

III. A quelque chose malheur est bon. *Si memini, etc.* Liv. I. Ep. 20. ibid.

IV. L'option nécessaire. *Bellus homo, etc.* Liv. I. Ep. 10. 44

V. La pierre de touche de l'affliction. *Amissum non, etc.* Liv. I. Ep. 34. ibid.

VI. L'homme inutile. *Natali Diodore, etc.* Liv. X. Ep. 27. 45

VII. L'Antipathie. *Non amo te, etc.* Liv. I. Ep. 33. ibid.

VIII. Le Médecin opiniâtre. *Nuper erat, etc.* Liv. I. Ep. 48. ibid.

IX. La vraie constance. *Quod magni Thraseæ, etc.* Liv. I. Ep. 9. 46

X. Qui perd gagne. *Dimidium donare Lino, etc.* Liv. I. Ep. 77. 47

XI. Le Nouvelliste discret. *Garris in aurem, etc.* Liv. I. Ep. 90. ibid.

XII. Curiosité, marque de fainéantise. *Occurris quocunque loco, etc.* Liv. II. Ep. 67. 48

XIII. Abstinence forcée. *Nunquam se cœnasse domi, etc.* Liv. V. Ep. 48. ibid.

XIV. Ne compter que sur le présent. *O mihi post nullos, etc.* Liv. I. Ep. 16. 49

XV. Le Convive diligent. *Horas quinque puer, etc.* Liv. VIII. Ep. 66. ibid.

XVI. Le Misanthrope malheureux. *Ut benè loquatur, etc.* Liv. V. Ep. 29. 50

XVII. Le Parasite contrit. *Quod fronte Selium nubilâ, etc.* Liv. II. Ep. 11. 50

XVIII. Refus précoce. *Emi seu puerum, etc.* Liv. II. Ep. 44. 51

XIX. Avis aux Débiteurs. *Et judex petit, etc.* Liv. II. Ep. 13. ibid.

XX. Le Demandeur bien éconduit. *Esse nihil dicis, etc.* Liv. V. Ep. 107. 52

XXI. Le bon habit. *Pexatus pulchrè rides, etc.* Liv. II. Ep. 58. ibid.

XXII. Conseil hors de saison. *Mutua viginti sestertia, etc.* Liv. II. Ep. 30. ibid.

XXIII. Le mauvais Peintre justifié. *Qui pinxit Venerem tuam, etc.* Liv. I. Ep. 70. 53

XXIV. Louanges intéressées. *Laudantem Selium, etc.* Liv. II. Ep. 27. ibid.

XXV. Le Critique sans droit. *Cùm tua non edas, etc.* Liv. I. Ep. 59. 54

XXVI. Excuse non attendue. *Invitas tunc me, etc.* Liv. II. Ep. 79. ibid.

XXVII. Proposition équitable. *Centum Coranus, etc.* Liv. I. Ep. 117. ibid.

XXVIII. Le mauvais Récitateur. *Quem recitas meus est, etc.* Liv. I. Ep. 95. 55

XXIX. Augmentation de biens pernicieuse.

Non tibi cùm essent sex millia, etc. Liv. I. Ep. 131. 55

XXX. Quittance générale. *Sexte, nihil debes, etc.* Liv. II. Ep. 3. 56

AUTRES ÉPIGRAMMES.

I. *Le Poète intéressé.* 57
II. *Le Remords trop lent.* ibid.
III. *Contre un menteur.* ibid.
IV. *Contre le même.* 58
V. *Sur le Mariage.* ibid.
VI. *L'homme universel.* ibid.
VII. *Le Flatteur.* 59
VIII. *Créanciers frustrés.* 60
IX. *Auteur réfuté.* ibid.
X. *Le Critique sans autorité.* 61
XI. *Justification qui porte sa preuve.* ibid.

Rondeau *sur un Borgne.* 62
— *Crédit perdu.* 63
— *A Monsieur Estienne.* 64

L'ENFANT PRODIGUE, *Pièce de Théâtre.* 65

LES INCOMMODITÉS DE LA GRANDEUR, *Comédie héroïque.* 139

Le Destin du Nouveau Siècle, *mis en Musique par M. Campra.* 250

Récits en Musique, *employés dans le Ballet de* la Conquête de la Toison d'Or. 271

Cantate *qui fut chantée dans la Comédie héroïque des* Incommodités de la Grandeur. 280

Cantate *qui a été chantée dans la Tragicomédie d'*Euloge. 282

Fin de la Table du second Volume.

BIBLIOTHECA Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
Celui qui rapporte un volume
rès la dernière date timbrée
dessous devra payer une
ende de dix sous, plus cinq
us pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ot
Date due
For failure to retur
on or before the last da
ed below there will be
ten cents, and an ext
of five cents for each
day.